



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



6. Deer leather
7. Herringbone
13. Canvas or linen
17. Cotton thread
18. Embroidery - satin
21. Cotton or linen
30. Cotton or linen, basic
31. Cotton or linen, basic

MMF 52. R46



3 vol.

**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

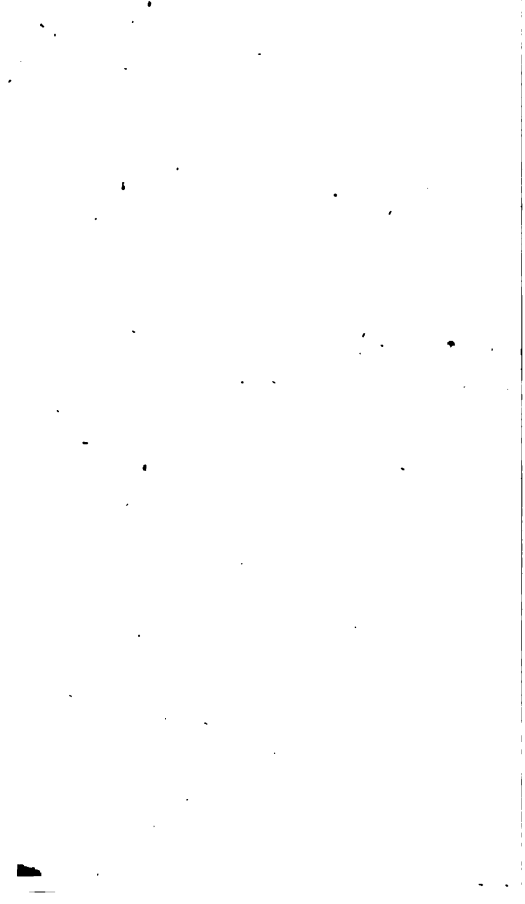
MYLNE 811

**OXFORD
1992**



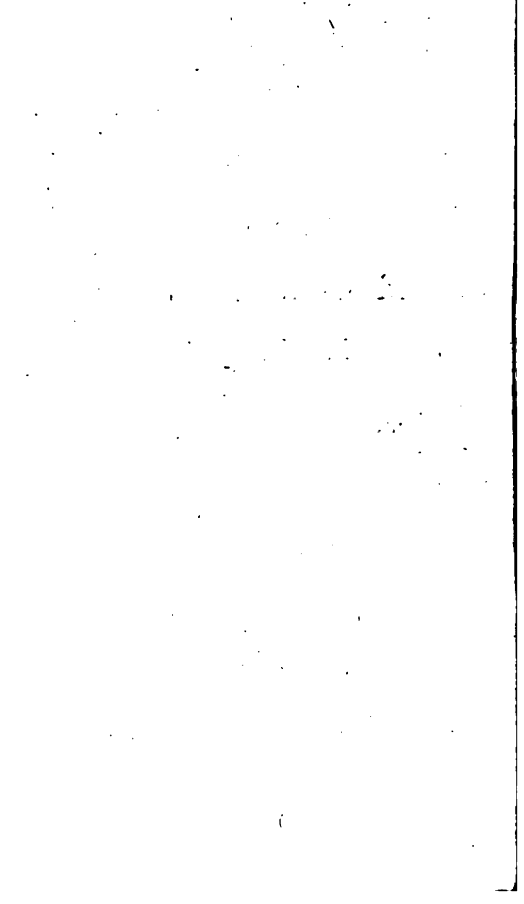
James Walker

1870



R O M A N
C O M I Q U E .

TOME PREMIER.







gravé p. Chapuis

Édition de Caric.

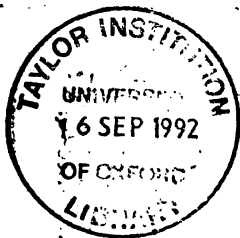
R O M A N
C O M I Q U E ;
* **D E**
S C A R R O N .

T O M E P R E M I E R .



A L O N D R E S .

M . D C C . L X X V .



A U
COADJUTEUR,
C'EST TOUT DIRE.

OUI, MONSEIGNEUR,

Votre nom seul porte avec soi tous les titres & tous les éloges que l'on peut donner aux personnes les plus illustres de notre siècle. Il fera passer

mon livre pour bon , quelque méchant
 qu'il puisse être ; & ceux même qui
 trouveront que je le pouvois mieux
 faire , seront contraints d'avouer que je
 ne le pouvois mieux dédier. Quand
 l'honneur que vous me faites de m'ai-
 mer , que vous m'avez témoigné par
 tant de bontés & tant de visites , ne
 porteroit pas mon inclination à recher-
 cher soigneusement les moyens de vous
 plaire , elle s'y porteroit d'elle-même.
 Aussi vous ai-je destiné mon Roman ,
 dès le tems que j'eus l'honneur de vous
 en lire le commencement , qui ne vous
 déplut pas. C'est ce qui m'a donné cou-
 rage de l'achever plus que toute autre
 chose , & ce qui m'empêche de rougir
 en vous faisant un si mauvais présent.
 Si vous le recevez pour plus qu'il ne
 vaut , ou si la moindre partie vous en
 plaît , je ne me changerois pas au plus

ÉPI TRE. 7

*dispos homme de France. Mais ,
MONSEIGNEUR ; je n'oserois
espérer que vous le lisiez : ce seroit
trop de tems perdu à une personne qui
l'emploie si utilement que vous faites ,
& qui a bien d'autres choses à faire. Je
serai assez récompensé de mon livre , si
vous daignez seulement le recevoir ,
& si vous croyez sur ma parole , puis-
que c'est tout qui me reste , que je suis
de toute mon ame ,*

MONSEIGNEUR ,

**Votre très-humble , très-
obéissant , & très-obligé
serviteur ,**

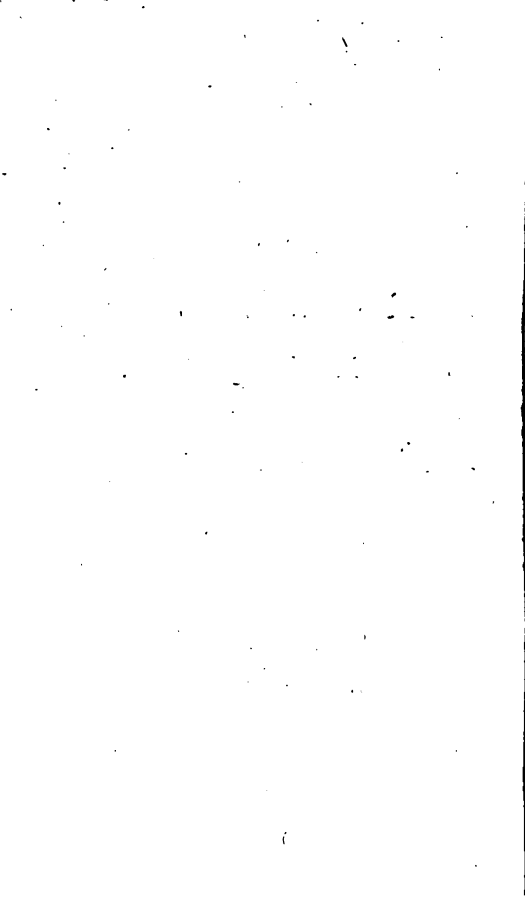
S. GARRON.
A ij

A U L E C T E U R ,

*Scandalisé des fautes d'impression qui
sont dans mon Livre.*

JE ne te donne point d'autre *Errata* de mon Livre, que mon Livre même, qui est tout plein de fautes. L'imprimeur y a moins failli que moi, qui ai la mauvaise coutume de ne faire bien souvent ce que je donne à imprimer, que la veille du jour que l'on l'imprime: tellement qu'ayant encore dans la tête ce qu'il y a si peu de tems que j'ai composé, je relis les feuilles que l'on m'apporte à corriger, à peu près de la même façon que je rédicois au collège la leçon que je n'avois pas eu le tems

d'apprendre : je veux dire , parcourant des yeux quelques lignes , & passant par-dessus ce que je n'avois pas encore oublié. Si tu es en peine de savoir pourquoi je me presse tant , c'est ce que je ne te veux pas dire ; & si tu ne te soucies pas de le savoir , je me soucie encore moins de te l'apprendre. Ceux qui savent discerner le bon & le mauvais de ce qu'ils lisent , reconnoîtront bientôt les fautes que je n'aurai pas été capable de faire ; & ceux qui n'entendent pas ce qu'ils lisent , ne remarqueront pas que j'aurai failli. Voilà , lecteur bienévolé , ou malévolé , tout ce que j'ai à te dire : si mon Livre te plaît assez pour te faire souhaiter de le





Cette charrette étoit attelée de quatre boeufs fort maigres , conduits par une jument pouliniere , dont le poulain alloit & venoit à l'entour de la charrete , comme un petit fou qu'il étoit. La charrette étoit pleine de coffres , de malles & de gros paquets de toiles peintes , qui faisoient comme une pyramide , au haut de laquelle paroiffoit une damoiselle , habillée moitié ville , moitié campagne. Un jeune homme , auffi pauvre d'habits que riche de mine , marchoit à côté de la charrette. Il avoit un grand emplâtre sur le visage qui lui couvroit un œil & la moitié de la joue , & portoit un grand fusil sur son épaule , dont il avoit affaffiné plusieurs pies , geais & corneilles , qui faisoient comme une bandouliere , au bas de laquelle pendoient par les pieds une poule & un oison , qui avoient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Aullieu de chapeau, il n'avoit qu'un bonnet de nuit ; entortillé de jarretieres de différentes couleurs ; & cet habillement de tête étoit une maniere de turban qui n'étoit encore qu'ébauché , & auquel on n'avoit pas encore donné la derniere main.

main. Son pourpoint étoit une casaque de grifette , ceinte avec une courroie , laquelle lui servoit aussi à soutenir une épée , qui étoit si longue , qu'on ne s'en pouvoit aider adroitement sans fourchette. Il portoit des chausses troussées à bas d'attache , comme celles des comédiens , quand ils représentent un héros de l'antiquité ; & il avoit , au lieu de souliers , des brodequins à l'antique , que les boues avoient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard , vêtu plus régulièrement , quoique très-mal , marchoit à côté de lui. Il portoit sur ses épaules une basse de viole ; & parce qu'il se courboit un peu en marchant , on l'eût pris de loin pour une grosse tortue , qui marchoit sur les jambes de derrière. Quelque critique murmurerà de la comparaison , à cause du peu de proportion qu'il y a d'une tortue à un homme ; mais j'entends parler des grandes tortues qui se trouvent dans les Indes , & de plus je m'en sers de ma seule autorité. Retournons à notre caravane. Elle passa devant le tripot de la Biche , à la porte duquel étoient assemblés quantité des plus gros bourgeois

de la ville. La nouveauté de l'attirail , & le bruit de la canaille qui s'étoit assemblée à l'entour de la charrette , furent cause que tous ces honorables bourguemestres jeterent les yeux sur nos inconnus. Un lieutenant de prévôt entr'autres , nommé la Rappiniere , les vint acoster , & leur demanda avec une autorité de magistrat , quelles gens ils étoient. Le jeune homme dont je vous viens de parler prit la parole , & sans mettre les mains au turban , parce que de l'une il tenoit son fusil , & de l'autre la garde de son épée , de peur qu'elle ne lui battit les jambes , lui dit qu'ils étoient François de naissance , comédiens de profession ; que son nom de théâtre étoit le Destin , celui de son vieil camarade , la Raneune , celui de la damoiselle , qui étoit juchée comme une poule au haut de leur bagage , la Caverne. Ce nom bizarre fit rire quelques-uns de la compagnie ; sur quoi le jeune comédien ajouta que le nom de la Caverne ne devoit pas sembler plus étrange à des hommes d'esprit , que ceux de la Montagne , la Vallée , la Rose ou l'Epine. La conversation finit par quelques

coups de poing , & juremens de Dieu que
 on entendoit au-devant de la charrette.
 C'étoit le valet du tripot , qui avoit battu
 le charretier sans dire gare ; parce que ses
 bœufs & sa jument ufoient trop librement
 d'un amas de foin qui étoit devant la porte.
 On apaisa la noise , & la maîtresse du
 tripot , qui aimoit la comédie plus que le
 sermon ni vêpres , par une générosité
 inouïe en une maîtresse de tripot , permit
 au charretier de faire manger ses bêtes tout
 leur saoul. Il accepta l'offre qu'elle lui fit ;
 & cependant que ses bêtes mangerent ,
 l'auteur se reposa quelque tems , & se mit
 à songer à ce qu'il diroit dans le second
 chapitre.

C H A P I T R E I I.

Quel homme étoit le sieur de la Rappiniere.

LE sieur de la Rappiniere étoit alors le sieur de la ville du Mans. Il n'y a point de petite ville qui n'ait son sieur. La ville de Paris n'en a pas pour un ; elle en a dans chaque quartier ; & moi-même qui vous parle , je l'aurois été du mien , si j'avois voulu ; mais il y a long-tems , comme tout le monde sait , que j'ai renoncé à toutes les vanités du monde. Pour revenir au sieur de la Rappiniere , il renoua bientôt la conversation que les coups de poing avoient interrompue , & demanda au jeune comédien , si leur troupe n'étoit composée que de mademoiselle de la Caverne , de monsieur de la Rancune , & de lui. Notre troupe est aussi complete que celle du prince d'Orange ou de S. A. d'Espéron , lui répondit-il ; mais par une disgrâce qui nous est arrivée à Tours , où notre étourdi

de portier a tué un des fusiliers de l'intendant de la province , nous avons été contraints de nous sauver un pied chaussé & l'autre nu , en l'équipage que vous nous voyez. Ces fusiliers de M. l'intendant en ont fait autant à la Fleche , dit la Rappiniere. Que le feu Saint Antoine les arde , dit la Tripotiere ; ils sont cause que nous n'aurons pas la comédie. Il ne tiendrait pas à nous , répondit le vieil comédien , si nous avions les clefs de nos coffres pour avoir nos habits , & nous divertirions quatre ou cinq jours messieurs de la ville , devant que de gagner Alençon , où le reste de la troupe a le rendez-vous. La réponse du comédien fit ouvrir les oreilles à tout le monde. La Rappiniere offrit une vieille robe de sa femme à la Caverne , & la Tripotiere deux ou trois paires d'habits qu'elle avoit en gage , à Destin & à la Rancune. Mais , ajouta quelqu'un de la compagnie , vous n'êtes que trois. J'ai joué une pièce moi seul , dit la Rancune , & j'ai fait en même tems le roi , la reine & l'ambassadeur. Je parlois en fausset quand je faisois la reine ; je parlois du nez pour l'ambassadeur , &

me tournois vers ma couronne que je posois sur une chaise ; & pour le roi , je reprenois mon siège , ma couronne & ma gravité , & grossissois un peu ma voix : & qu'ainsi ne soit , si vous voulez contenter notre charretier , & payer notre dépense en l'hôtellerie , fournissez vos habits , & nous jouerons devant que la nuit vienne ; ou bien nous irons boire avec votre permission , & nous reposer ; car nous avons fait une grande journée. Le parti plut à la compagnie ; & le diable de la Rappiniere qui s'avisoit toujours de quelque malice , dit qu'il ne falloit point d'autres habits que ceux des deux jeunes hommes de la ville , qui jouoient une partie dans le tripot , & que mademoiselle de la Caverne , en son habit d'ordinaire , pourroit passer pour tout ce que l'on voudroit en une comédie. Aussi-tôt dit , aussi-tôt fait ; en moins d'un demi-quart d'heure les comédiens eurent bu chacun deux ou trois coups , furent travestis ; & l'assemblée , qui s'étoit grossie , ayant pris place en une chambre haute , on vit derriere un drap sale que l'on leva , le comédien Destin , couché sur un mate-

las , un corbillon dans la tête , qui lui servoit de couronne , se frottant un peu les yeux ; comme un homme qui s'éveille , & récitant du ton de Mondori , le rôle d'Hérode , qui commence par

Fantôme injurieux , qui trouble mon repos.

L'emplâtre qui lui couvroit la moitié du visage , ne l'empêcha pas de faire voir qu'il étoit excellent comédien. Mademoiselle de la Caverne fit des merveilles dans les rôles de Mariane & de Salome ; la Rancune satisfit tout le monde dans les autres rôles de la pièce ; & elle s'en alloit être conduite à bonne fin, quand le diable, qui ne dort jamais , s'en mêla , & fit finir la tragédie , non pas par la mort de Mariane , & par les désespoirs d'Hérode ; mais par mille coups de poing , autant de soufflets , un nombre effroyable de coups de pied , des juremens qui ne se peuvent compter , & ensuite une belle information que fit faire le sieur de la Rappiniète , le plus expert de tous les hommes en pareille matière.

CHAPITRE III.

*Le déplorable succès qu'eut la
Comédie.*

DA NS toutes les villes subalternes du royaume, il y a d'ordinaire un tripot où s'assemblent tous les jours les fainéans de la ville ; les uns pour jouer, les autres pour regarder ceux qui jouent. C'est là que l'on rime richement en Dieu, que l'on épargne fort peu le prochain, & que les absens sont assassinés à coups de langue. On n'y fait quartier à personne, tout le monde y vit de Turc à Maure, chacun y est reçu pour railler, selon le talent qu'il en a eu du Seigneur. C'est en un de ces tripots-là, si je m'en souviens, que j'ai laissé trois personnes comiques, récitant la Mariane devant une honorable compagnie, à laquelle présidoit le sieur de la Rappiniere. Au même tems qu'Hérode & Mariane s'entredisoient leurs vérités, les deux jeunes hommes, de qui l'on avoit pris si librement les habits, entrèrent dans la cham-

bre en caleçons , & chacun sa raquette en sa main. Ils avoient négligé de se faire frotter pour venir entendre la comédie. Leurs habits que portoient Hérode & Phé-
 rore , leur ayant d'abord frappé la vue , le plus colere des deux s'adressant au valet du tripot : Fils de chienne , lui dit-il , pourquoi as-tu donné mon habit à ce ba-
 teleur ? Ce valet qui le connoissoit pour un grand brutal , lui dit en toute humilité , que ce n'étoit pas lui : Et qui donc , barbe de cocu ? ajouta-t-il. Le pauvre valet n'o-
 soit en accuser la Rappiniere en sa pré-
 sence : mais lui , qui étoit le plus insolent de tous les hommes , lui dit en se levant de sa chaise : C'est moi , qu'en voulez-vous dire ? Que vous êtes un sot , repartit l'au-
 tre , en lui déchargeant un démesuré coup de sa raquette sur les oreilles. La Rappi-
 niere fut si surpris d'être prévenu d'un coup , lui qui avoit accoutumé d'en user ainsi , qu'il demeura comme immobile , ou d'admiration , ou parce qu'il n'étoit pas encore assez en colere , & qu'il lui en falloit beaucoup pour se résoudre à se battre , ne fut-ce qu'à coups de poing : &

peut-être que la chose en fût demeurée là ; si son valet , qui avoit plus de colere que lui , ne se fût jeté sur l'agresseur , en lui donnant dans le beau milieu du visage un coup de poing avec toutes ses circonstances , & ensuite une grande quantité d'autres où ils purent aller. La Rappiniere le prit en queue , & se mit à travailler sur lui en coups de poing , comme un homme qui a été offensé le premier : un parent de son adversaire prit la Rappiniere de la même façon. Ce parent fut investi par un ami de la Rappiniere , pour faire diversion ; cettui-ci le fut d'un autre , & celui-là d'un autre ; enfin tout le monde prit parti dans la chambre. L'un juroit , l'autre injurioit , tous s'entre-battoient. La Tripotiere qui voyoit rompre ses meubles , emplissoit l'air de cris pitoyables. Vraisemblablement ils devoient tous périr par coups d'escabeaux , de pied & de poing , si quelques-uns des magistrats de la ville , qui se promenoient sous les halles , avec le sénéchal du Maine , ne fussent accourus à la rumeur. Quelques-uns furent d'avis de jeter deux ou trois seaux d'eau

fut les combattans , & le remede eût peut-être réussi ; mais ils se séparèrent de lassitude ; outre que deux peres capucins , qui se jeterent par charité dans le champ de bataille , mirent entre les combattans , non pas une paix bien affermie , mais firent au moins accorder quelques treves , pendant lesquelles on put négocier , sans préjudice des informations qui se firent de part & d'autre. Le comédien Destin fit des prouesses à coups de poing , dont l'on parle encore dans la ville du Mans , suivant ce qu'en ont raconté les deux jeuneux , auteurs de la querelle , avec lesquels il eut particulièrement affaire , & qu'il pensa rouer de coups ; outre quantité d'autres du parti contraire , qu'il mit hors de combat du premier coup. Il perdit son emplâtre durant la mêlée ; & l'on remarqua qu'il avoit le visage aussi beau que la mille riche. Les museaux sanglans furent lavés d'eau fraîche , les collets déchirés furent changés ; on appliqua quelques cataplasmes , & même l'on fit quelques points d'aiguille , & les meubles furent aussi remis en leur place , non pas du tout

si entiers qu' alors qu' on les défarangea. Enfin , un moment après , il ne resta plus rien du combat , que beaucoup d' animosité , qui paroissoit sur le visage des uns & des autres. Les pauvres comédiens sortirent avec la Rappiniere , qui verbalisa le dernier. Comme ils passoient du tripot sous les halles , ils furent investis par sept ou huit braves l' épée à la main. La Rappiniere , selon sa coutume , eut grande peur , & pensa bien avoir quelque chose de pis , si Destin ne se fût généreusement jeté au-devant d' un coup d' épée , qui lui alloit passer au travers du corps ; il ne put pourtant si bien le parer , qu' il ne reçut une légère blessure dans le bras. Il mit l' épée à la main en même tems , & en moins de rien fit voler à terre deux épées , ouvrit deux ou trois têtes , donna force coups sur les oreilles , & déconfit si bien messieurs de l' embuscade , que tous les assistans avouèrent qu' ils n' avoient jamais vu un si vaillant homme. Cette partie ainsi avortée , avoit été dressée à la Rappiniere par deux petits nobles , dont l' un avoit épousé la sœur de celui qui commença

commença le combat par un grand coup de raquette ; & vraisemblablement la Rappiniere étoit gâté , sans le vaillant défenseur que Dieu lui suscita en notre vaillant comédien. Le bienfait trouva place en son cœur de roche ; & sans vouloir permettre que ces pauvres restes d'une troupe délabrée allassent loger en une hôtellerie , il les emmena chez lui , où le charretier déchargea le bagage comique , & s'en retourna en son village.

C H A P I T R E I V.

Dans lequel on continue à parler du sieur de la Rappiniere, & de ce qui arriva la nuit en sa maison.

MADEMOISELLE de la Rappiniere reçut la compagnie avec force complimens , comme elle étoit la femme du monde qui se plaisoit le plus à en faire. Elle n'étoit pas laide , quoique si maigre & si sèche , qu'elle n'avoit jamais mouché de chandelle avec ses doigts , que le feu n'y prît.

J'en pourrois dire cent choses rares , que je laisse de peur d'être trop long. En moins de rien , les deux dames furent si grandes camarades , qu'elles s'entr'appellerent ma chere & ma fidelle. La Rappiniere , qui avoit de la mauvaise gloire autant que barbier de ville , dit en entrant , qu'on allât à la cuisine & à l'office faire hâter le souper. C'étoit une pure rodomontade ; outre son vieil valet qui pansoit même les chevaux , il n'y avoit dans le logis qu'une jeune servante , & une autre vieille boiteuse , & qui avoit du mal comme un chien. Sa vanité fut punie par une grande confusion. Il mangeoit d'ordinaire au cabaret , aux dépens des fots ; & sa femme & son train si réglé étoient réduits au potage aux choux , selon la coutume du pays. Voulant paroître devant ses hôtes & les régaler , il pensa couler par derriere son dos quelque monnoie à son valet , pour aller querir de quoi souper ; par la faute du valet ou du maître , l'argent tomba sur la chaise où il étoit assis , & de la chaise en bas. La Rappiniere en devint tout violet ; sa femme en rougit , le valet en jura ,

la Caverne en sourit , la Rancune n'y prit peut-être pas garde ; & , pour Destin , je n'ai pas bien su l'effet que cela fit sur son esprit. L'argent fut ramassé ; & , en attendant le souper , on fit conversation. La Rappiniere demanda à Destin pourquoi il se déguisoit le visage d'un emplâtre : il lui dit qu'il en avoit sujet ; & que s'étant travesti par accident , il avoit voulu ôter aussi la connoissance de son visage à quelques ennemis qu'il avoit. Enfin le souper vint bon ou mauvais : la Rappiniere but tant qu'il s'enivra , & la Rancune s'en donna aussi jusques aux gardes. Le Destin soupa fort sobrement en honnête homme , la Caverne en comédienne affamée , & mademoiselle de la Rappiniere en femme qui veut profiter de l'occasion , c'est-à-dire , tant qu'elle en fut dévoyée. Tandis que les valets mangerent , & que l'on dressa les lits , la Rappiniere les accabla de cent contes pleins de vanité. Destin coucha seul en une petite chambre ; la Caverne avec la fille de chambre dans un cabinet , & la Rancune avec le valet , je ne sais où. Ils avoient tous envie de dor-

mir, les uns de lassitude, les autres d'avoir trop soupé; & cependant ils ne dormirent guere, tant il est vrai qu'il n'y a rien de certain en ce monde. Après le premier sommeil, mademoiselle de la Rappiniere eut envie d'aller où les rois ne peuvent aller qu'en personne: son mari se réveilla bientôt après; & quoiqu'il fût bien saoul, il sentit bien qu'il étoit seul. Il appella sa femme, & on ne lui répondit point. Avoit quelque soupçon, se mettre en colere, se lever de furie, ce ne fut qu'une même chose. A la sortie de la chambre il entendit marcher devant lui; il suivit quelque tems le bruit qu'il entendoit; & au milieu d'une petite galerie qui conduisoit à la chambre de Dessin, il se trouva si près de ce qu'il suivoit, qu'il crut lui marcher sur les talons. Il pensa se jeter sur sa femme & la saisir, en criant, ah, putain! Ses mains ne trouverent rien; & ses pieds rencontrant quelque chose, il donna du nez en terre, & se sentit enfoncer dans l'estomac quelque chose de pointu. Il cria effroyablement au meurtre, & on m'a poignardé, sans quitter sa

femme qu'il pensoit tenir par les cheveux , & qui se débattoit sous lui. A ses cris , ses injures & ses juremens , toute la maison fut en rumeur , & tout le monde vint à son aide ; en même tems la servante avec une chandelle ; la Rancune & le valet , en chemises sales ; la Caverne , en jupe fort méchante ; le Destin , l'épée à la main ; & mademoiselle de la Rappiniere vint la dernière , & fut bien étonnée , aussi bien que les autres , de trouver son mari tout furieux , luttant contre une chevre , qui allaitoit dans la maison les petits d'une chienne morte en couche. Jamais homme ne fut plus confus que la Rappiniere. Sa femme qui se douta bien de la pensée qu'il avoit eue , lui demanda s'il étoit fou. Il répondit sans savoir quasi ce qu'il disoit , qu'il avoit pris la cheyre pour un voleur : le Destin devina ce qu'il en étoit ; chacun regagna son lit , & crut ce qu'il voulut de l'aventure ; & la cheyre fut renfermée avec ses petits chiens.

C H A P I T R E V.

Qui ne contient pas grand'chose.

LE comédien la Rancune, un des principaux héros de notre roman, car il n'y en aura pas pour un dans ce livre-ci ; & , puisqu'il n'y a rien de plus parfait qu'un héros de livre, demi-douzaine de héros, ou soi-disant tels, feront plus d'honneur au mien, qu'un seul qui seroit peut-être celui dont on parleroit le moins ; comme il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. La Rancune donc étoit de ces misanthropes qui haïssent tout le monde, & qui ne s'aiment pas eux-mêmes ; & j'ai su de beaucoup de personnes qu'on ne l'avoit jamais vu rire. Il avoit assez d'esprit, & faisoit assez bien de méchans vers ; d'ailleurs, nullement homme d'honneur, malicieux comme un vieux singe, & envieux comme un chien. Il trouvoit à redire en tous ceux de sa profession. Bellerose étoit trop affecté, Mondori rude, Floridor trop

froid , & ainsi des autres ; & je crois qu'il eût aisément laissé conclure qu'il avoit été le seul comédien sans défaut ; & cependant il n'étoit plus souffert dans la troupe , qu'à cause qu'il avoit vieilli dans le métier. Au tems qu'on étoit réduit aux pieces de Hardi , il jouoit en fausset , & sous les masques , les rôles de nourrice. Depuis qu'on commença à mieux jouer la comédie , il étoit le surveillant du portier , jouoit les rôles de confidens , ambassadeurs & recors , quand il falloit accompagner un roi , prendre ou assassiner quelqu'un , ou donner bataille ; il chantoit une méchante taille aux trios , du tems qu'on en chantoit , & se farinoit à la farce. Sur ces beaux talens-là , il avoit fondé une vanité insupportable , laquelle étoit jointe à une raillerie continuelle , une médisance qui ne s'épuisoit point , & une humeur querelleuse qui étoit pourtant soutenue par quelque valeur. Tout cela le faisoit craindre à ses compagnons ; avec le seul Destin , il étoit doux comme un agneau , & se montroit devant lui raisonnable , autant que son naturel le pouvoit permettre. On

a voulu dire qu'il en avoit été battu ; mais ce bruit-là n'a pas duré long - tems , non plus que celui de l'amour qu'il avoit pour le bien d'autrui , jusqu'à s'en saisir furtivement : avec tout cela , le meilleur homme du monde. Je vous ai dit , ce me semble , qu'il coucha avec le valet de la Rappiniere , qui s'appelloit Doguin. Soit que le lit où il coucha ne fût pas bon , ou que Doguin ne fût pas bon coucheur , il ne put dormir de toute la nuit. Il se leva dès le point du jour , aussi-bien que Doguin qui fut appelé par son maître ; & passant devant la chambre de la Rappiniere , lui alla donner le bon jour. La Rappiniere reçut son compliment avec un faste de prévôt provincial , & ne lui rendit pas la dixième partie des civilités qu'il en reçut ; mais comme les comédiens jouent toutes sortes de personnages , il ne s'en émut guere. La Rappiniere lui fit cent questions ; & , de fil en aiguille , (il me semble que ce proverbe est ici fort bien appliqué) depuis quand ils avoient le Destin dans leur troupe , & ajouta qu'il étoit excellent comédien. Ce qui reluit n'est pas or , repartit la Rancune ; du tems

que je jouois les premiers rôles , il n'eût
 joué que les pages : comment sauroit - il
 un métier qu'il n'a jamais appris ? Il y a
 fort peu de tems qu'il est dans la comédie ;
 on ne devient pas comédien comme un
 champignon : parce qu'il est jeune , il
 plaît ; si vous le connoissiez comme moi ,
 vous en rabattriez plus de la moitié. Au
 reste , il fait l'entendu , comme s'il étoit
 sorti de la côte de saint Louis ; & cepen-
 dant il ne découvre point qui il est , ni d'où
 il est , non plus qu'une belle Cloris qui
 l'accompagne , qu'il appelle sa sœur , &
 Dieu veuille qu'elle la soit. Tel que je
 suis , je lui ai sauvé la vie dans Paris , aux
 dépens de deux bons coups d'épée ; & il
 en a été si méconnoissant , qu'au lieu
 de me suivre quand on me porta à quatre
 chez un chirurgien , il passa la nuit à cher-
 cher dans les boutiques je ne sais quel bijou
 de diamans , qui n'étoient peut - être que
 d'Alençon , & qu'il disoit que ceux qui
 nous attaquèrent lui avoient pris. La Rap-
 piniete demanda à la Rancune comment
 ce malheur lui étoit arrivé. Ce fut le jour
 des Rois , sur le Pont-neuf , répondit la

Rancune. Ces dernières paroles troublèrent extrêmement la Rappiniere & son valet Doguin ; ils pâlirent & rougirent l'un & l'autre ; & la Rappiniere changea de discours si vite , & avec un si grand désordre d'esprit , que la Rancune s'en étonna. Le bourreau de la ville , & quelques archers qui entrèrent dans la chambre , rompirent la conversation , & firent grand plaisir à la Rancune , qui sentoit bien que ce qu'il avoit dit avoit frappé la Rappiniere en quelque endroit bien tendre , sans pouvoir deviner la part qu'il y pouvoit prendre. Cependant le pauvre Destin qui avoit été si bien sur le tapis , étoit bien en peine ; la Rancune le trouva avec mademoiselle de la Caverne , bien empêchée à faire avouer à un vieil tailleur qu'il avoit mal oui , & encore plus mal travaillé. Le sujet de leur différend étoit , qu'en déchargeant le bagage comique , le Destin avoit trouvé deux pourpoints & un haut-de-chausses fort usés ; qu'il les avoit donnés à ce vieil tailleur pour en tirer une manière d'habit , plus à la mode que les chausses de page qu'il portoit ; & que le tailleur , au lieu

d'employer un des pourpoints pour raccommoder l'autre, & le haut-de-chausses aussi, par une faute de jugement, indigne d'un homme qui avoit raccommodé des vieilles hardes toute sa vie, avoit rhabillé les deux pourpoints des meilleurs morceaux du haut-de-chausses; tellement que le pauvre Destin, avec tant de pourpoints & si peu de haut-de-chausses, se trouvoit réduit à garder la chambre, ou à faire courir les enfans après lui, comme il avoit fait déjà avec son habit comique. La libéralité de la Rappiniere répara la faute du tailleur, qui profita des deux pourpoints rhabillés, & le Destin fut régalé de l'habit d'un voleur qu'il avoit fait rouer depuis peu. Le bourreau qui s'y trouva présent, & qui avoit laissé cet habit en garde à la servante de la Rappiniere, dit fort insolemment, que l'habit étoit à lui; mais la Rappiniere le menaça de lui faire perdre sa charge. L'habit se trouva assez juste pour le Destin, qui sortit avec la Rappiniere & la Rancune. Ils dînèrent en un cabaret, aux dépens d'un bourgeois qui avoit affaire de la Rappiniere. Mademoiselle de la Ca-

verne s'amusa à favonner son collet sale, & tint compagnie à son hôtesse. Le même jour, Doguin fut rencontré par un des jeunes hommes qu'il avoit battus le jour de devant dans le tripot, & revint au logis avec deux bons coups d'épée & force coups de bâtons ; & , à cause qu'il étoit bien blessé, la Rancune, après avoir soupé, alla coucher dans une hôtellerie voisine, fort lassé d'avoir couru toute la ville, accompagnant avec son camarade le Destin, le sieur de la Rappinière, qui vouloit avoir raison de son valet assassiné.

C H A P I T R E V I.

L'aventure du pot de chambre ; la mauvaise nuit que la Rancune donna à l'Hôtellerie ; l'arrivée d'une partie de la Troupe ; mort de Doguin , & autres choses mémorables.

LA Rancune entra dans l'hôtellerie , un peu plus que demi-ivre. La servante de la Rappiniere qui le conduisoit , dit à l'hôtesse qu'on lui dressât un lit. Voici le reste de notre écu , dit l'hôtesse ; si nous n'avions point d'autre pratique que cellé-là , notre louage seroit mal payé. Taisez-vous , sotte , dit son mari , monsieur de la Rappiniere nous fait trop d'honneur ; que l'on dresse un lit à ce gentilhomme. Voire qui en auroit , dit l'hôtesse ; il ne m'en restoit qu'un , que je viens de donner à un marchand du Bas-Maine. Le marchand entra là-dessus ; & , ayant appris le sujet de la contestation , offrit la moitié de son lit à la Rancune , soit qu'il

eût affaire à la Rappiniere , ou qu'il fût obligé de son naturel. La Rancune l'en remercia , autant que sa sécheresse de civilité le put permettre. Le marchand soupa ; l'hôtesse lui tint compagnie ; & la Rancune ne se fit pas prier deux fois pour faire le troisieme , & se mit à boire sur nouveaux frais. Ils parlerent d'impôts , pefferent contre les maltôtiers , réglèrent l'Etat , & se réglèrent si peu eux-mêmes , & l'hôte tout le premier , qu'il tira sa bourse de sa poche , & demanda à compter , ne se souvenant plus qu'il étoit chez lui. Sa femme & sa servante l'entraînerent par les épaules dans sa chambre , & le mirent sur un lit , tout habillé. La Rancune dit au marchand , qu'il étoit affligé d'une difficulté d'urine , & qu'il étoit bien fâché d'être contraint de l'incommoder ; à quoi le marchand lui répondit , qu'une nuit étoit bientôt passée. Le lit n'avoit point de ruelle , & joignoit la muraille ; la Rancune s'y jeta le premier , & le marchand s'y étant mis après en la bonne place , la Rancune lui demanda le pot de chambre. Et qu'en voulez-vous faire , dit le mar-

chand ? Le mettre auprès de moi , de peur de vous incommoder , dit la Rancune. Le marchand lui répondit , qu'il le lui donneroit quand il en auroit affaire ; & la Rancune n'y consentit qu'à peine , lui protestant qu'il étoit au désespoir de l'incommoder. Le marchand s'endormit sans lui répondre ; & à peine commença - t - il à dormir de toute sa force , que le malicieux comédien , qui étoit homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre , tira le pauvre marchand par le bras , en lui criant : Monsieur , oh ! monsieur ? Le marchand , tout endormi , lui demanda en bâillant , que vous plaît-il ? Donnez-moi un peu le pot de chambre , dit la Rancune. Le pauvre marchand se pencha hors du lit , & , prenant le pot de chambre , le mit entre les mains de la Rancune , qui se mit en devoir de piffer ; & , après avoir fait cent efforts , ou fait semblant de les faire , juré cent fois entre ses dents , & s'être bien plaint de son mal , il rendit le pot de chambre au marchand ; sans avoir pissé une seule goutte. Le marchand le remit à terre , & dit , ouvrant la bouche aussi

grande qu'un four , à force de bâiller :
Vraiment , monsieur , je vous plains bien ,
& se rendormit tout aussi-tôt. La Rancune
le laissa embarquer bien avant dans le som-
meil ; & , quand il l'ouït ronfler , comme
s'il n'eût fait autre chose toute sa vie , le
perfide l'éveilla encore , & lui demanda le
pot de chambre aussi méchamment que la
premiere fois. Le marchand le lui remit
entre les mains , aussi bonnement qu'il
avoit déjà fait ; & la Rancune le porta à
l'endroit par où l'on pisse , avec aussi peu
d'envie de pisser , que de laisser dormir
le marchand. Il cria encore plus fort qu'il
n'avoit fait , & fut deux fois plus long-
tems à ne point pisser , conjurant le mar-
chand de ne prendre plus la peine de lui
donner le pot de chambre , & ajoutant
que ce n'étoit pas la raison , & qu'il le
prendroit bien. Le pauvre marchand , qui
eût alors donné tout son bien pour dor-
mir son saoul , lui répondit , toujours en
bâillant , qu'il en usât comme il lui plai-
roit , & remit le pot de chambre en sa
place. Ils se donnerent le bon soir fort ci-
vilement ; & le pauvre marchand eût parié

tout son bien , qu'il alloit faire le plus beau somme qu'il eût fait de sa vie. La Rancune , qui savoit bien tout ce qui en devoit arriver ; le laissa dormir de plus belle ; & , sans faire conscience d'éveiller un homme qui dormoit si bien , il lui alla mettre le coude dans le creux de l'estomac , l'accablant de tout son corps , & avançant l'autre bras hors du lit , comme on fait quand on veut amasser quelque chose qui est à terre. Le malheureux marchand , se sentant étouffer & écraser la poitrine , s'éveilla en sursaut , cria horriblement : Eh ! morbleu , monsieur , vous me tuez. La Rancune , d'une voix aussi douce & posée , que celle du marchand avoit été véhémente , lui répondit : Je vous demande pardon , je voulois prendre le pot de chambre. Ah ! vertubleu , s'écria l'autre , j'aime bien mieux vous le donner , & ne dormir de toute la nuit ; vous m'avez fait un mal dont je me sentirai toute ma vie. La Rancune ne lui répondit rien , & se mit à piffer si largement , & si roide , que le bruit seul du pot de chambre eût pu réveiller le marchand. Il emplit le pot de chambre , bé-

nissant le seigneur avec une hypocrisie de scélérat. Le pauvre marchand le félicitoit le mieux qu'il pouvoit de sa copieuse éjaculation d'urine , qui lui faisoit espérer un sommeil qui ne seroit plus interrompu ; quand le maudit la Rancune , faisant semblant de vouloir mettre le pot de chambre à terre , lui laissa tomber , & le pot de chambre , & tout ce qui étoit dedans , sur le visage , sur la barbe & sur l'estomac , en criant en hypocrite : Eh ! monsieur , je vous demande pardon. Le marchand ne répondit rien à sa civilité ; car , aussi-tôt qu'il se sentit noyer de pissat , il se leva , hurlant comme un homme furieux , & demandant de la chandelle. La Rancune , avec une froideur capable de faire renier un Théatin , lui disoit : Voilà un grand malheur ! Le marchand continua ses cris ; l'hôte , l'hôtesse , les servantes & les valets y vinrent. Le marchand leur dit qu'on l'avoit fait coucher avec un diable , & pria qu'on lui fît du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avoit ; il ne répondit rien , tant il étoit en colère , prit ses habits & ses hardes , & s'en alla sécher dans la cui-

fine , où il passa le reste de la nuit sur un banc , le long du feu. L'hôte demanda à la Rancune , ce qu'il lui avoit fait ; il lui dit , feignant une grande ingénuité : je ne fais de quoi il se peut plaindre. Il s'est éveillé , & m'a réveillé , criant au meurtre ; il faut qu'il ait fait quelque mauvais songe , où qu'il soit fou ; & , de plus , il a pissé au lit. L'hôtesse y porta la main , & dit qu'il étoit vrai , que son matelas étoit tout percé , & jura son grand Dieu qu'il le paieroit. Ils donnerent le bon soir à la Rancune , qui dormit toute la nuit aussi paisiblement , qu'auroit fait un homme de bien , & se récompensa de celle qu'il avoit mal passée chez la Rappiniere. Il se leva pourtant plus matin qu'il ne pensoit , parce que la servante de la Rappiniere le vint querir à la hâte , pour venir voir Doguin qui se mouroit , & qui demandoit à le voir devant que de mourir. Il courut , bien en peine de savoir ce que lui vouloit un homme qui se mouroit , & qui ne le connoissoit que du jour précédent. Mais la servante s'étoit trompée ; ayant ouï demander le comédien au pauvre moribond , elle

avoit pris la Rancune pour le Destin , qui venoit d'entrer dans la chambre de Doguin , quand la Rancune y arriva , & qui s'y étoit enfermé , ayant appris du prêtre qui l'avoit confessé , que le blessé avoit quelque chose à lui dire , qu'il lui importoit de savoir. Il n'y fut pas plus d'un demi-quart d'heure , que la Rappiniere revint de la ville , où il étoit allé dès le point du jour pour quelques affaires. Il apprit en arrivant que son valet se mouroit , qu'on ne lui pouvoit arrêter le sang , parce qu'il avoit un gros vaisseau coupé , & qu'il avoit demandé à voir le comédien Destin devant que de mourir. Et l'a-t-il vu , demanda tout ému la Rappiniere ? On lui répondit qu'ils étoient enfermés ensemble. Il fut frappé de ces paroles comme d'un coup de massue , & s'en courut tout transporté frapper à la porte de la chambre où Doguin se mouroit , au même tems que le Destin l'ouvroit pour avertir que l'on vint secourir le malade qui venoit de tomber en foiblesse. La Rappiniere lui demanda tout troublé ce que lui vouloit son sou de valet. Je crois qu'il rêve , répondit

froidement le Destin ; car il m'a demandé cent fois pardon , & je ne pense pas qu'il m'ait jamais offensé : mais qu'on prenne garde à lui , car il se meurt. On s'approcha du lit de Doguin , sur le point qu'il rendoit le dernier soupir , dont la Rappiniere parut plus gai que triste. Ceux qui le connoissoient crurent que c'étoit à cause qu'il devoit les gages à son valet ; le seul Destin savoit bien ce qu'il en devoit croire. Là-dessus , deux hommes entrèrent dans le logis , qui furent reconnus par notre comédien pour être de ses camarades , desquels nous parlerons plus amplement au suivant chapitre.

CHAPITRE VII.

L'aventure des Brancards.

LE plus jeune des comédiens qui entre-
 rent chez la Rappiniere ; étoit valet de
 Destin. Il apprit de lui que le reste de sa
 troupe étoit arrivé , à la réserve de made-
 moiselle de l'Etoile , qui s'étoit démis un
 pied à trois lieues du Mans. Qui vous a
 fait venir ici , & qui vous a dit que nous
 y étions , lui demanda le Destin ? La peste
 qui étoit à Alençon nous a empêchés d'y
 aller , & nous a arrêtés à Bonnestable ,
 répondit l'autre comédien , qui s'appelloit
 l'Olive ; & quelques habitans de cette ville
 que nous avons trouvés , nous ont dit que
 vous avez joué ici , que vous vous étiez
 battus , & que vous aviez été blessé. Ma-
 demoiselle de l'Etoile est fort en peine ,
 & vous prie de lui envoyer un brancard.
 Le maître de l'hôtellerie voisine , qui étoit
 venu-là au bruit de la mort de Doguin ,
 dit qu'il y avoit un brancard chez lui ; &

pourvu qu'on le payât bien , qu'il seroit en état de partir sur le midi , porté par deux bons chevaux. Les comédiens arrêterent le brancard à un écu , & des chambres dans l'hôtellerie pour la troupe comique. La Rappiniere se chargea d'obtenir du lieutenant-général permission de jouer ; & , sur le midi , le Destin & ses camarades prirent le chemin de Bonnefable. Il faisoit un grand chaud ; la Rancune dormoit dans le brancard ; l'Olive étoit monté sur le cheval de derriere , & un valet de l'hôte conduisoit celui de devant. Le Destin alloit de son pied , un fusil sur l'épaule , & son valet lui contoit ce qui leur étoit arrivé depuis le Château-du-Loir jusqu'au village de Bonnefable , où mademoiselle de l'Etoile s'étoit démis un pied , en descendant de cheval ; quand deux hommes bien montés , & qui se cachèrent le nez de leur manteau en passant auprès de Destin , s'approchèrent du brancard , du côté qu'il étoit découvert ; & , n'y trouvant qu'un vieil homme qui dormoit , le pieux monté de ces deux inconnus dit à l'autre : Je crois que tous les diables sont aujourd'hui

d'hui déchaînés contre moi , & se font déguifés en brancard pour me faire enrager. Cela dit , il pouffa son cheval à travers les champs , & son camarade le suivit. L'Olive appella le Destin , qui étoit un peu éloigné , & lui conta l'aventure , en laquelle il ne put rien comprendre , & dont il ne se mit pas beaucoup en peine. A un quart de lieue de là , le conducteur du brancard , que l'ardeur du soleil avoit affoupi , alla planter le brancard dans un borbier , où la Rancune pensa se répandre ; les chevaux y briferent leurs harnois , & il les en fallut tirer par le cou & par la queue , après qu'on les eût dételés. Ils ramasserent les débris du naufrage , & gagnèrent le prochain village du mieux qu'ils purent. L'équipage du brancard avoit besoin de réparation ; tandis qu'on y travailla , la Rancune , l'Olive & le valet de Destin burent un coup à la porte d'une hôtellerie qui se trouva dans le village. Là-dessus , il arriva un autre brancard , conduit par deux hommes de pied , qui s'arrêta aussi devant l'hôtellerie. A peine fut-il arrivé , qu'il en parut un autre qui venoit

noit cent pas après du même côté. Je crois que tous les brancards de la province se sont ici donné rendez-vous pour une affaire d'importance, ou pour un chapitre général, dit la Rancune, & je suis d'avis qu'ils commencent leur conférence; car il n'y a pas d'apparence qu'il y en arrive davantage. En voici pourtant un qui n'en quittera pas sa part, dit l'hôtesse; & en effet ils en virent un quatrième qui venoit du côté du Mans. Cela les fit rire de bon courage, excepté la Rancune qui ne rioit jamais, comme je vous ai déjà dit. Le dernier brancard s'arrêta avec les autres; jamais on ne vit tant de brancards ensemble. Si les chercheurs de brancards que nous avons trouvés tantôt, étoient ici, ils auroient contentement, dit le conducteur du premier venu. J'en ai trouvé aussi, dit le second. Celui des comédiens dit la même chose, & le dernier venu ajouta qu'il en avoit pensé être battu. Et pourquoi, lui demanda le Destin? A cause, lui répondit-il, qu'ils en vouloient à une damoiselle qui s'étoit démis un pied, & que nous avons menée au Mans. Je n'ai

jamais vu de gens si coleres ; ils se prenoient à moi de ce qu'ils n'avoient pas trouyé ce qu'ils cherchoient. Cela fit ouvrir les oreilles aux comédiens ; & , en deux ou trois interrogations qu'ils firent au brancardier , ils furent que la femme du seigneur du village , où mademoiselle de l'Étoile s'étoit blessée , lui avoit rendu visite , & l'avoit fait conduire au Mans , avec grand soin. La conversation dura encore quelque tems avec les brancards , & ils furent les uns des autres qu'ils avoient été reconus en chemin par les mêmes hommes que les comédiens avoient vus. Le premier brancard portoit le curé de Domfront , qui venoit des eaux de Bellême , & passoit au Mans pour faire faire une consultation de médecins sur sa maladie. Le second portoit un gentilhomme blessé qui revenoit de l'armée. Les brancards se séparèrent ; celui des comédiens , & celui du curé de Domfront , retournèrent au Mans de compagnie , & les autres où ils avoient à aller. Le curé malade descendit en la même hôtellerie des comédiens , qui étoit la sienne. Nous le laisserons re-

poser dans sa chambre, & verrons dans le
 suivant chapitre ce qui se passoit en celle
 des comédiens.

C H A P I T R E V I I I.

*Dans lequel on verra plusieurs choses
 nécessaires à savoir pour l'intelli-
 gence du présent Livre.*

LA troupe comique étoit composée de
 Destin, de l'Olive & de la Rânette,
 qui avoient chacun un valet prétendant à
 devenir un jour comédien en chef. Parmi
 ces valets, il y en avoit quelques uns qui
 s'étoient déjà sans rougir & sans se
 désaire : celui de Destin entre autres faisoit
 assez bien, & entendoit assez ce qu'il
 disoit, & avoit de l'esprit. Mademoiselle
 de l'Esotte & la fille de mademoiselle de
 la Caverne étoient les premiers rôles.
 La Caverne représentoit les reines & les
 meres, & jouoit à la farce. Ils avoient de
 plus un poëte, ou plutôt un auteur; car

toutes les boutiques d'épiciers du royaume étoient pleines de ses œuvres ; tant en vers , qu'en prose. Ce bel-esprit s'étoit donné à la troupe quasi malgré elle ; & parce qu'il ne partageoit point , & mangeoit quelque argent avec les comédiens , on lui donnoit les derniers rôles , dont il s'acquittoit très-mal. On voyoit bien qu'il étoit amoureux de l'une des deux comédiennes ; mais il étoit si discret , quoiqu'un peu fou , qu'on n'avoit pu découvrir encore laquelle des deux il devoit suborner , sous espérance de l'immortalité. Il menaçoit les comédiens de quantité de piéces ; mais il leur avoit fait grace jusqu'alors. On savoit seulement par conjecture qu'il en faisoit une intitulée Martin Luther , dont on avoit trouvé un cahier , qu'il avoit pourtant désavoué , quoiqu'il fût de son écriture. Quand nos comédiens arriverent , la chambre des comédiennes étoit déjà pleine des plus échauffés godelureaux de la ville , dont quelques - uns étoient déjà refroidis du maigre accueil qu'on leur avoit fait. Ils parloient tous ensemble de la comédie , des bons vers , des auteurs & des romans ;

jamais on n'ouït plus de bruit en une chambre, à moins que d'y quereller. Le poëte, sur tous les autres, environné de deux ou trois qui devoient être les beaux-espits de la ville, se troït de leur dire qu'il avoit vu Corneille, qu'il avoit fait la débauche avec Saint-Amant & Beys; & qu'il avoit perdu un bon attri en feu Ronon. Mademoiselle de la Caverne & mademoiselle Angélique, sa fille, arrangeoient leurs habits avec une aussi grande tranquillité, que s'il n'y eût en personne dans la chambre. Les mains d'Angélique étoient quelquefois serrées ou baissées; car les provinciaux sont fort endemenés & patineurs: mais un coup de pied dans l'os des jambes, un soufflet, ou coup de dent, selon qu'il étoit à propos, la délivroient bientôt de ces galans à toute ouurance. Ce n'est pas qu'elle fût dévergondée; mais son humeur enjouée & libre l'empêchoit d'observer beaucoup de cérémonies; d'ailleurs elle avoit de l'esprit, & étoit très-honnête fille. Mademoiselle de l'Etoile étoit d'une humeur toute contraire; il n'y avoit pas au monde une fille plus modeste, & d'une

humeur plus douce ; & elle fut lors si complaisante , qu'elle n'eut pas la force de chasser tous ces gracieux hors de sa chambre , quoiqu'elle souffrît beaucoup au pied qu'elle s'étoit démis , & qu'elle eût grand besoin d'être en repos. Elle étoit toute habillée sur un lit , environnée de quatre ou cinq des plus doucereux , étourdie de quantité d'équivoques , qu'on appelle pointes dans les provinces , & souriant bien souvent à des choses qui ne lui plaisoient gueres. Mais c'est une des grandes incommodités du métier , laquelle jointe à celle d'être obligée de pleurer & de rire , lorsque l'on a envie de faire toute autre chose , diminue beaucoup le plaisir qu'ont les comédiens , d'être quelquefois empereurs & impératrices , & être appelés beaux comme le jour , quand il s'en faut plus de la moitié , & jeune beauté , bien qu'ils aient vieilli sur le théâtre , & que leurs cheveux & leurs dents fassent une partie de leurs hardes. Il y a bien d'autres choses à dire sur ce sujet ; mais il faut les ménager , & les placer en divers endroits de mon livre pour diversifier. Revenons à la pauvre

mademoiselle de l'Etoile , obsédée de provinciaux , la plus incommode nation du monde , tous grands parleurs , quelques-uns très-impertinens , & entre lesquels il s'en trouvoit de nouvellement sortis du collège. Il y avoit entr'autres un petit homme veuf , avocat de profession , qui avoit une petite charge , dans une petite juridiction voisine. Depuis la mort de sa petite femme , il avoit menacé les femmes de la ville de se remarier , & le clergé de la province de se faire prêtre , & même de se faire prélat à beaux sermons comptans. C'étoit le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Roland. Il avoit étudié toute sa vie ; & , quoique l'étude aille à la connoissance de la vérité , il étoit menteur comme un valet , présomptueux & opiniâtre comme un pédant , & assez mauvais poëte pour être étouffé, s'il y avoit de la police dans le royaume. Quand le Destin & ses compagnons entrèrent dans la chambre , il s'offrit de leur lire , sans leur donner le tems de se reconnoître , une piece de sa façon , intitulée les faits & gestes de Charlemagne , en vingt - quatre

jours. Cela fit dresser les cheveux en la tête à tous les assistans ; & le Destin qui conserva un peu de jugement , dans l'épouvante générale où la proposition avoit mis la compagnie , lui dit en frotant , qu'il n'y avoit pas apparence de lui donner audience devant le fofper. Eh bien , ce dit-il , je m'en vais vous conter une histoire tirée d'un livre Espagnol qu'on m'a envoyé de Paris , dont je veux faire une piece dans les regles. On changea de discours deux ou trois fois , pour se garantir d'une histoire que l'on croyoit devoit être une imitation de Peau d'Ane : mais le petit homme ne se rebuta point , & à force de recommencer son histoire autant de fois que l'on l'interrompoit , il se fit donner audience , dont on ne se repentoit point , parce que l'histoire se trouva assez bonne , & démentit la mauvaise opinion que l'on avoit de tout ce qui venoit de Ragotin ; c'étoit le nom du godemot. Vous allez voir cette histoire dans le suivant chapitre , non telle que la conta Ragotin , mais comme je la pourrai conter d'après un tres austereurs qui me l'a apprise. Ce n'est donc pas Ragotin qui parle , c'est moi.

C H A P I T R E I X.*Histoire de l'Amante invisible.*

DON Carlos d'Aragon étoit un jeune gentilhomme de la maison dont il portoit le nom. Il fit des merveilles de sa personne dans les spectacles publics que le vice-roi de Naples donna au peuple , aux noces de Philippe second , troisieme ou quatrieme , car je ne fais pas lequel. Le lendemain d'une course de bague dont il avoit remporté l'honneur , le vice-roi permit aux dames d'aller par la ville déguisées , & de porter des masques à la Françoisise pour la commodité des étrangères , que ces réjouissances avoient attirées dans la ville. Ce jour-là don Carlos s'habilla le mieux qu'il put , & se trouva avec quantité d'autres tyrans des cœurs dans l'église de la galanterie. On profane les églises en ces pays-là aussi bien qu'au nôtre , & le temple de Dieu sert de rendez-vous aux godelureaux & aux coquettes , à la honte de ceux qui

ont la maudite ambition d'achalander leurs églises , & de s'ôter la pratique les uns aux autres : on y devoit donner ordre , & établir des chasse-godelureaux & des chasse-coquettes dans les églises , comme des chasse-chiens & des chasse-chiennes. On dira ici de quoi je me mêle ; vraiment on en verra bien d'autres. Sache le sot qui s'en scandalise , que tout homme est sot en ce bas monde , aussi-bien que menteur , les uns plus , les autres moins ; & moi qui vous parle , peut-être plus sot que les autres , quoique j'aie plus de franchise à l'avouer ; & que mon livre n'étant qu'un ramas de sottises , j'espère que chaque sot y trouvera un petit caractère de ce qu'il est , s'il n'est trop aveuglé de l'amour-propre. Don Carlos donc , pour reprendre mon conte , étoit dans une église avec quantité d'autres gentilshommes Italiens & Espagnols , qui se miroient dans leurs belles plumes comme des paons , lorsque trois dames masquées l'acofterent au milieu de tous ces Cupidons déchainés , l'une desquelles lui dit ceci , ou quelque chose qui en approche : Seigneur don Carlos , il y a une dame en cette

ville à qui vous êtes bien obligé : dans tous les combats de barriere & toutes les courses de bague , elle vous a sounaité d'en remporter l'honneur , comme vous avez fait. Ce que je trouve de plus avantageux en ce que vous me dites , répondit don Carlos , c'est que je l'apprends de vous , qui paroissez une dame de mérite ; & je vous avoue que si j'eusse espéré que quelque dame se fût déclarée pour moi , j'aurois apporté plus de soin que je n'ai fait à mériter son approbation. La dame inconnue lui dit qu'il n'avoit rien oublié de tout ce qui le pouvoit faire paroître un des plus adroits hommes du monde ; mais qu'il avoit fait voir par ses livrées de noir & de blanc , qu'il n'étoit point amoureux. Je n'ai jamais bien su ce que signifioient les couleurs , répondit don Carlos ; mais je fais bien que c'est moins par insensibilité que je n'aime point , que par la connoissance que j'ai que je ne mérite pas d'être aimé. Ils se dirent encore cent belles choses que je ne vous dirai point , parce que je ne les fais pas , & que je n'ai garde de vous en composer d'autres , de peur de faire tort à

don Carlos & à la dame inconnue , qui avoient bien plus d'esprit que je n'en ai , comme j'ai fu depuis peu d'un honnête Napolitain qui les a connus l'un & l'autre. Tant y a que la dame masquée déclara à don Carlos , que c'étoit elle qui avoit eu inclination pour lui. Il demanda à la voir : elle lui dit qu'il n'en étoit pas encore là , qu'elle en chercheroit les occasions ; & que pour lui témoigner qu'elle ne craignoit point de se trouver avec lui seul à seul , elle lui donnoit un gage. En disant cela , elle découvrit à l'Espagnol la plus belle main du monde , & lui présenta une bague , qu'il reçut , si surpris de l'aventure , qu'il oublia quasi à lui faire la révérence , lorsqu'elle le quitta. Les autres gentilshommes qui s'étoient éloignés de lui par discrétion , s'en approcherent. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé , & leur montra la bague qui étoit d'un prix assez considérable. Chacun dit là-dessus ce qu'il en croyoit , & don Carlos demeura aussi piqué de la dame inconnue , que s'il l'eût vue au visage ; tant l'esprit a de pouvoir sur ceux qui en ont ! Il fut bien huit jours sans

fans avoir de nouvelles de la dame ; & je n'ai jamais bien su s'il s'en inquiéta bien fort. Cependant il alloit tous les jours se divertir chez un capitaine d'infanterie , où plusieurs hommes de condition s'assembloient souvent pour jouer. Un soir qu'il n'avoit point joué , & qu'il se retiroit de meilleure heure qu'il n'avoit accoutumé , il fut appelé par son nom , d'une chambre basse d'une grande maison. Il s'approcha de la fenêtre , qui étoit grillée , & reconnut à la voix , que c'étoit son amante invisible , qui lui dit d'abord : Approchez-vous , don Carlos , je vous attends ici pour vider le différend que nous avons ensemble. Vous n'êtes qu'une fanfaronne , lui dit don Carlos ; vous défiez avec insolence , & vous vous cachez huit jours , pour ne paroître qu'à une fenêtre grillée. Nous nous verrons de plus près quand il en sera tems , lui dit-elle : ce n'est point faute de cœur que j'ai différé de me trouver avec vous ; j'ai voulu vous connoître devant que de me laisser voir. Vous savez que dans les combats assignés , il se faut battre avec des armes pareilles : si votre cœur n'étoit pas

aussi libre que le mien , vous vous batteriez avec avantage ; & c'est pour cela que j'ai voulu m'informer de vous. Et qu'avez-vous appris de moi , lui dit don Carlos ? Que nous sommes assez l'un pour l'autre , répondit la dame invisible. Don Carlos lui dit que la chose n'étoit pas égale ; car , ajouta-t-il , vous me voyez , & savez qui je suis ; moi je ne vous vois point , & ne fais qui vous êtes. Quel jugement pensez-vous que je puisse faire du soin que vous apportez à vous cacher ? On ne se cache guere quand on n'a que de bons desseins ; & on peut aisément tromper une personne qui ne se tient pas sur ses gardes : mais on ne la trompe pas deux fois. Si vous vous servez de moi pour donner de la jalousie à un autre , je vous avertis que je n'y suis pas propre , & que vous ne devez pas vous servir de moi à autre chose qu'à vous aimer. Avez-vous assez fait de jugemens téméraires , lui dit l'invisible ? Ils ne font pas sans apparence , répondit don Carlos. Sachez , lui dit-elle , que je suis très-véritable , que vous me reconnoîtrez telle dans tous les procédés que nous aurons en-

semble, & que je veux que vous le foyez aussi. Cela est juste, lui dit don Carlos; mais il est juste aussi que je vous voie, & que je sache qui vous êtes. Vous le ferez bientôt, lui dit l'invisible, & cependant espérez sans impatience; c'est par-là que vous pouvez mériter ce que vous prétendez de moi, qui vous assure, afin que votre galanterie ne soit pas sans fondement & sans espoir de récompense, que je vous égale en condition, & que j'ai assez de bien pour vous faire vivre avec autant d'éclat que le plus grand prince du royaume; que je suis jeune, que je suis plus belle que laide; & pour de l'esprit, vous en avez trop pour n'avoir pas découvert si j'en ai ou non. Elle se retira en achevant ces paroles, laissant don Carlos la bouche ouverte & prêt à répondre, si surpris de sa brusque déclaration, si amoureux d'une personne qu'il ne voyoit point, & si embarrassé de ce procédé étrange, qui pouvoit aller à quelque tromperie, que, sans sortir d'une place, il fut un grand quart-d'heure à faire divers jugemens sur une aventure si extraordinaire. Il savoit

bien qu'il y avoit plusieurs princesses & dames de condition dans Naples ; mais il savoit bien aussi qu'il y avoit force courtisanes affamées , fort âpres après les étrangers , grandes friponnes , & d'autant plus dangereuses , qu'elles étoient belles. Je ne vous dirai point exactement s'il avoit soupé , & s'il se coucha sans manger , comme font quelques faiseurs de Romans , qui réglent toutes les heures du jour de leurs héros , les font lever de bon matin , conter leur histoire jusqu'à l'heure du dîner , dîner fort légèrement , & après dîner reprendre leur histoire , ou s'enfoncer dans un bois pour y parler tout seuls , si ce n'est quand ils ont quelque chose à dire aux arbres & aux rochers ; à l'heure de souper , se trouver à point nommé dans le lieu où l'on mange , où ils soupirent & rêvent au lieu de manger , & puis s'en vont faire des châteaux en Espagne sur quelque terrasse qui regarde la mer , tandis qu'un écuyer révèle que son maître est un tel , fils d'un roi tel , & qu'il n'y a pas un meilleur prince au monde ; & qu'encore qu'il soit pour lors le plus beau

des mortels , qu'il étoit encore toute autre chose devant que l'amour l'eût défigurée. Pour revenir à mon histoire , don Carlos se trouva le lendemain à son poste. L'invisible étoit déjà au sien. Elle lui demanda s'il n'avoit pas été bien embarrassé de la conversation passée , & s'il n'étoit pas vrai qu'il avoit douté de tout ce qu'elle avoit dit. Don Carlos , sans répondre à sa demande , la pria de lui dire quel danger il y avoit pour elle à ne se montrer point , puisque les choses étoient égales de part & d'autre , & que leur galanterie ne se proposoit qu'une fin qui seroit approuvée de tout le monde. Le danger y est tout entier , comme vous le saurez avec le tems , lui dit l'invisible ; contentez-vous , encore un coup , que je suis véritable , & que dans la relation que je vous ai faite de moi-même , j'ai été très-modeste. Don Carlos ne la pressa pas davantage. Leur conversation dura encore quelque tems ; ils s'entre-donnerent de l'amour encore plus qu'ils n'avoient fait , & se séparèrent , avec promesse de part & d'autre de se trouver tous les jours à l'as-

signation. Le jour d'après il y eut un grand bal chez le vice-roi. Don Carlos espéra d'y reconnoître son invisible , & tâcha cependant d'apprendre à qui étoit la maison où l'on lui donnoit de si favorables audiences. Il apprit des voisins que la maison étoit à une vieille dame fort retirée , veuve d'un capitaine Espagnol , & qu'elle n'avoit ni filles ni nieces. Il demanda à la voir : elle lui fit dire que depuis la mort de son mari elle ne voyoit personne ; ce qui l'embarrassa encore davantage. Don Carlos se trouva le soir chez le vice-roi , où vous pouvez penser que l'assemblée fut fort belle. Il observa exactement entre toutes les dames de l'assemblée , qui pouvoit être son inconnue. Il fit conversation avec celles qu'il put joindre , & n'y trouva pas ce qu'il cherchoit. Enfin il se tint à la fille d'un marquis , de je ne sais quel marquisat ; car c'est la chose du monde dont je voudrois le moins jurer , en un tems où tout le monde se marquise de soi-même, je veux dire de son chef. Elle étoit jeune & belle , & avoit bien quelque chose du ton de voix de celle qu'il cherchoit ; mais à la

longue il trouva si peu de rapport entre son esprit & celui de son invisible, qu'il se repentit d'avoir en si peu de tems assez avancé ses affaires auprès de cette belle personne, pour pouvoir croire sans se flatter qu'il n'étoit pas mal avec elle. Ils danserent souvent ensemble; & le bal étant fini avec peu de satisfaction de don Carlos, il se sépara de sa captive, qu'il laissa toute glorieuse d'avoir occupé seule, & en une si belle assemblée, un cavalier qui étoit envié de tous les hommes, & estimé de toutes les femmes. A la sortie du bal, il s'en alla à hâte en son logis prendre des armes, & de son logis à la fatale grille, qui n'en étoit pas beaucoup éloignée. Sa dame qui y étoit déjà, lui demanda des nouvelles du bal, encore qu'elle y eût été. Il lui dit ingénument qu'il avoit dansé plusieurs fois avec une fort belle personne, & qu'il l'avoit entretenue tant que le bal avoit duré. Elle lui fit là-dessus plusieurs questions, qui découvrirent assez qu'elle étoit jalouse. Don Carlos de son côté lui fit connoître qu'il avoit quelque scrupule de ce qu'elle ne s'étoit point trouvée au

bal , & que cela le faisoit douter de sa condition. Elle s'en apperçut , & pour lui remettre l'esprit en repos , jamais elle ne fut si charmante , & elle le favorisa autant que l'on le peut en une conversation qui se fait au travers d'une grille , jusqu'à lui promettre qu'elle lui seroit bientôt visible. Ils se séparèrent là-dessus , lui fort en doute s'il la devoit croire , & elle un peu jalouse de la belle personne qu'il avoit entretenue tant que le bal avoit duré. Le lendemain , don Carlos étant allé ouïr la messe en je ne fais -quelle église , présenta de l'eau bénite à deux dames masquées qui en vouloient prendre en même tems que lui. La mieux vêtue de ces deux dames lui dit , qu'elle ne recevoit point de civilité d'une personne à qui elle vouloit faire un éclaircissement. Si vous n'êtes point trop pressée , lui dit don Carlos , vous pouvez vous satisfaire tout-à-l'heure. Suivez-moi donc dans la prochaine chapelle , lui répondit la dame inconnue. Elle s'y en alla la première , & don Carlos la suivit , fort en doute si c'étoit sa dame , quoiqu'il la vit de même

taille , parce qu'il trouvoit quelque différence en leurs voix , celle-ci parlant un peu gras. Voici ce qu'elle lui dit , après s'être enfermée avec lui dans la chapelle. Toute la ville de Naples , seigneur don Carlos , est pleine de la haute réputation que vous y avez acquise depuis le peu de tems que vous y êtes , & vous y passez pour un des plus honnêtes hommes du monde : on trouve seulement étrange que vous ne vous soyiez point apperçu qu'il y a en cette ville des dames de condition & de mérite qui ont pour vous une estime particulière. Elles vous l'ont témoigné autant que la bienfiance le peut permettre ; & bien qu'elles souhaitent ardemment de vous le faire croire , elles aiment pourtant mieux que vous ne l'ayiez pas reconnu par insensibilité , que si vous le dissimuliez par indifférence. Il y en a une entre autres de ma connoissance qui vous estime assez pour vous avertir , au péril de tout ce qu'on en pourra dire , que vos aventures de nuit sont découvertes , que vous vous engagez imprudemment à aimer ce que vous ne connoissez point ; & puisque votre maî-

treffe se cache , qu'il faut qu'elle ait honte de vous aimer , ou peur de n'être pas assez aimable. Je ne doute point que votre amour de contemplation n'ait pour objet une dame de grande qualité , & de beaucoup d'esprit , & qu'il ne se soit figuré une maîtresse toute adorable ; mais , seigneur don Carlos , ne croyez pas votre imagination aux dépens de votre jugement ; défiez-vous d'une personne qui se cache , & ne vous engagez pas plus avant dans ces conversations nocturnes. Mais pourquoi me déguiser davantage ? C'est moi qui suis jalouse de votre fantôme , qui trouve mauvais que vous lui parliez ; & puisque je me suis déclarée , qui vais si bien lui rompre tous ses desseins , que j'emporterai sur elle une victoire que j'ai droit de lui disputer ; puisque je ne lui suis point inférieure , ni en beauté , ni en richesses , ni en qualité , ni en tout ce qui rend une personne aimable : profitez de l'avis si vous êtes sage. Elle s'en alla en disant ces dernières paroles , sans donner le tems à don Carlos de lui répondre. Il la voulut suivre ; mais il trouva à la porte de l'église un homme de condition

qui l'engagea en une conversation qui dura assez long-tems , & dont il ne se put défendre. Il rêva le reste du jour à cette aventure , & soupçonna d'abord la demoiselle du bal d'être la dernière dame masquée qui lui étoit apparue : mais songeant qu'elle lui avoit fait voir beaucoup d'esprit , & se souvenant que l'autre n'en avoit guere , il ne fut plus ce qu'il en devoit croire , & souhaita quasi de n'être point engagé avec son obscure maîtresse , pour se donner tout entier à celle qui venoit de le quitter ; mais enfin venant à considérer qu'elle ne lui étoit pas plus connue que son invisible , de qui l'esprit l'avoit charmé dans les conversations qu'il avoit eues avec elle , il ne balança point dans le parti qu'il devoit prendre , & ne se mit pas beaucoup en peine des menaces qu'on lui avoit faites , n'étant pas homme à être poussé par - là. Ce jour-là même il ne manqua pas de se trouver à sa grille à l'heure accoutumée , & il ne manqua pas aussi , au fort de la conversation qu'il eut avec son invisible , d'être saisi par quatre hommes masqués , assez forts pour

le désarmer , & le porter , quasi à force de bras , dans un carrosse qui les attendoit au bout de la rue. Je laisse à penser au lecteur les injures qu'il leur dit , & les reproches qu'il leur fit , de l'avoir pris à leur avantage. Il essaya même de les gagner par promesses ; mais au lieu de les persuader , il ne les obligea qu'à prendre un peu plus garde à lui , & à lui ôter tout-à-fait l'espérance de pouvoir s'aider de son courage & de sa force. Cependant le carrosse alloit toujours au grand trot de quatre chevaux. Il sortit de la ville , & , au bout d'une heure , il entra dans une superbe maison , d'où l'on tenoit la porte ouverte pour le recevoir. Les quatre mascarades descendirent du carrosse avec don Carlos , le tenant par-dessous les bras , comme un ambassadeur introduit à saluer le grand seigneur. On le monta jusqu'au premier étage avec la même cérémonie , & là deux damoiselles masquées le vinrent recevoir à la porte d'une grande salle , chacune un flambeau à la main. Les hommes masqués le laisserent en liberté , & se retirèrent après lui avoir fait une profonde révérence.

Il y a apparence qu'ils ne lui laisserent ni pistolet ni épée, & qu'il ne les remercia pas de la peine qu'ils avoient prise à le bien garder. Ce n'est pas qu'il ne fût fort civil ; mais on peut bien pardonner un manquement de civilité à un homme surpris. Je ne vous dirai point si les flambeaux que tenoient les damoiselles étoient d'argent ; c'est pour le moins : ils étoient plutôt de vermeil doré ciselé , & la salle étoit la plus magnifique du monde , & , si vous voulez , aussi-bien meublée que quelques appartemens de nos romans ; comme le vaisseau de Zelmanre dans le Poléxandre, le palais d'Ibrahim dans l'illustre Bassa , ou la chambre où le roi d'Assyrie reçut Mandane , dans le Cyrus , qui est sans doute , aussi-bien que les autres que j'ai nommés , le livre du monde le mieux meublé. Représentez - vous donc si notre Espagnol ne fut pas bien étonné de se voir dans ce superbe appartement , avec deux damoiselles masquées qui ne parloient point , & qui le conduisirent dans une chambre voisine , encore mieux meublée que la salle , où elles le laisserent tout seul.

S'il eût été de l'humeur de don Quichotte , il eût trouvé là de quoi s'en donner jusqu'aux gardes , & il se fût cru pour le moins Esplandian ou Amadis ; mais notre Espagnol ne s'en émut non plus que s'il eût été en son hôtellerie ou auberge : il est vrai qu'il regretta beaucoup son invisible , & que , songeant continuellement en elle , il trouva cette belle chambre plus triste qu'une prison , que l'on ne trouve jamais belle que par dehors. Il crut facilement qu'on ne lui vouloit point de mal où on l'avoit si bien logé , & ne douta point que la dame , qui lui avoit parlé le jour d'auparavant dans l'église , ne fût la magicienne de tous ces enchantemens. Il admira en lui-même l'humeur des femmes , & combien tôt elles exécutent leurs résolutions ; & il se résolut aussi de son côté à attendre patiemment la fin de l'aventure , & de garder fidélité à sa maîtresse de la grille , quelques promesses & quelques menaces qu'on lui pût faire. A quelque tems de-là , des officiers masqués & fort bien vêtus vinrent mettre le couvert , & l'on servit ensuite le souper. Tout en

fat magnifique ; la musique & les cassolettes n'y furent pas oubliées ; & notre don Carlos , outre le sens de l'odorat & de l'ouïe , contenta aussi celui du goût , plus que je n'aurois pensé en l'état où il étoit : je veux dire qu'il soupa fort bien. Mais que ne peut un grand courage ? J'oubliois à vous dire que je crois qu'il se lava la bouche ; car j'ai su qu'il avoit grand soin de ses dents. La musique dura encore quelque tems après le souper ; & , tout le monde s'étant retiré , don Carlos se promena long-tems , rêvant à tous ces enchantemens , ou à autre chose. Deux damoiselles masquées & un nain masqué , après avoir dressé une superbe toilette , le vinrent déshabiller , sans savoir de lui s'il avoit envie de se coucher. Il se soumit à tout ce que l'on voulut : les damoiselles firent la couverture & se retirèrent ; le nain le déchauffa ou débotta , & puis le déshabilla. Don Carlos se mit au lit , & tout cela sans que l'on proférât la moindre parole de part & d'autre. Il dormit assez bien pour un amoureux ; les oiseaux d'une volière le réveillèrent au point du jour :

le nain masqué se présenta pour le servir ; & lui fit prendre le plus beau linge du monde , le mieux blanchi & le plus parfumé. Ne disons point , si vous voulez , ce qu'il fit jusqu'au dîner , qui valut bien le souper , & allons jusqu'à la rupture du silence que l'on avoit gardé jusqu'alors. Ce fut une damoiselle masquée qui le rompit , en lui demandant s'il auroit agréable de voir la maîtresse du palais enchanté. Il dit qu'elle seroit la bien venue. Elle entra bientôt après , suivie de quatre damoiselles fort richement vêtues.

Telle n'est point la Cythérée,
 Quand d'un nouveau feu s'allumant ,
 Elle sort pompeuse & parée
 Pour la conquête d'un amant.

Jamais notre Espagnol n'avoit vu une personne de meilleure mine , que cette Urgande la déconnue. Il en fut si ravi , & si étonné en même tems , que toutes les révérences & les pas qu'il fit en lui donnant la main jusqu'à une chambre prochaine où elle le fit entrer , furent autant de bronchades. Tout ce qu'il avoit vu de

beau dans la salle & dans la chambre dont je vous ai déjà parlé, n'étoit rien en comparaison de ce qu'il trouva en celle-ci ; & tout cela recevoit encore du lustre de la dame masquée. Ils passerent sur la plus riche estrade que l'on ait jamais vue, depuis qu'il y a des estrades au monde. L'Espagnol y fut mis en un fauteuil, en dépit qu'il en eût ; & la dame s'étant assise sur je ne sais combien de riches carteaux vis-à-vis de lui, elle lui fit entendre une voix aussi douce qu'un clavecin, en lui disant à-peu-près ce que je vais vous dire : Je ne doute point, seigneur Don Carlos, que vous ne soyiez fort surpris de tout ce qui vous est arrivé depuis hier en ma maison ; & si cela n'a pas fait grand effet sur vous, au moins aurez-vous vu par-là que je sais tenir ma parole ; & par ce que j'ai déjà fait, vous aurez pu juger de tout ce que je suis capable de faire. Peut être que ma rivale, par ses artifices, & par le bonheur de vous avoir attaqué la première, s'est déjà rendue maîtresse absolue de la place que je lui dispute en votre cœur ; mais une femme ne se rebute pas

du premier coup ; & si ma fortune , qui n'est pas à mépriser , & tout ce que l'on peut posséder avec moi , ne vous peuvent persuader de m'aimer , j'aurai la satisfaction de ne m'être point cachée par honte , ou par finesse , & d'avoir mieux aimé me faire mépriser par mes défauts , que me faire aimer par mes artifices. En disant ces dernières paroles , elle se démasqua , & fit voir à don Carlos les cieux ouverts , où , si vous voulez , le ciel en petit , la plus belle tête du monde , soutenue par un corps de la plus riche taille qu'il eût jamais admirée ; enfin tout cela joint ensemble , une personne toute divine. A la fraîcheur de son visage , on ne lui eût pas donné plus de seize ans ; mais , à je ne sais quel air galant & majestueux tout ensemble que les jeunes personnes n'ont pas encore , on connoissoit qu'elle pouvoit être en sa vingtième année. Don Carlos fut quelque tems sans lui répondre , se sachant quasi contre sa dame invisible , qui l'empêchoit de se donner tout entier à la plus belle personne qu'il eût jamais vue , & hésitant en ce qu'il devoit dire & en

ce qu'il devoit faire. Enfin , après un combat intérieur , qui dura assez long-tems pour mettre en peine la dame du palais enchanté , il prit une forte résolution de ne point lui cacher ce qu'il avoit dans l'ame ; & ce fut sans doute une des plus belles actions qu'il eût jamais faites. Voici la réponse qu'il lui fit , que plusieurs personnes ont trouvée bien-crue. Je ne vous puis nier , madame , que je ne fusse trop heureux de vous plaire , si je le pouvois être assez pour vous pouvoir aimer. Je vois bien que je quitte la plus belle personne du monde pour une autre , qui ne l'est peut-être que par mon imagination ; mais , madame , m'auriez-vous trouvé digne de votre affection , si vous m'aviez cru capable d'être infidèle ? & pourrois-je être fidèle , si je vous pouvois aimer ? Plaignez-moi donc , madame , sans me blâmer , ou plutôt , plaignons-nous ensemble ; vous , de ne pouvoir obtenir ce que vous desirez ; & moi , de ne voir point ce que j'aime. Il dit cela d'un air si triste , que la dame put aisément remarquer qu'il parloit selon ses véritables sentimens. Elle n'oublia

rien de ce qui le pouvoit persuader ; si fut sourd à ses prières , & ne fut point touché de ses larmes. Elle revint à la charge plusieurs fois ; à bien attaqué , bien défendu. Enfin elle en vint aux injures & aux reproches , & lui dit

Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle est maîtresse des sens.

Et le laissa-là , non pas pour reverdir ; mais pour maudire cent fois son malheur , qui ne lui venoit que de trop bonnes fortunes. Une demoiselle lui vint dire un peu après , qu'il avoit la liberté de s'aller promener dans le jardin. Il traversa tous ces beaux appartemens sans trouver personne , jusqu'à l'escalier , au bas duquel il vit dix hommes masqués qui gardoient la porte , armés de perruifanes & de carabines. Comme il traversoit la tour pour s'aller promener dans ce jardin , qui étoit aussi beau que le reste de la maison , un de ces archers de la garde passa à côté de lui sans le regarder , & lui dit , comme ayant peur d'être ouï , qu'un vieil gentilhomme

l'avoit chargé d'une lettre pour lui , & qu'il avoit promis de la lui donner en main propre , quoiqu'il y allât de sa vie , s'il étoit découvert ; mais qu'un présent de vingt pistoles , & la promesse d'autant , lui avoient fait tout hasarder. Don Carlos lui promit d'être secret , & entra vîtement dans le jardin pour lire cette lettre.

« **D**EPUIS que je vous ai perdu , vous
 » avez pu juger de la peine où je suis,
 » par celle où vous devez être , si vous
 » m'aimez autant que je vous aime. Enfin
 » je me trouve un peu consolée , depuis
 » que j'ai découvert le lieu où vous êtes.
 » C'est la princesse Porcia qui vous a en-
 » levé ; elle ne considère rien quand il y
 » va de se contenter , & vous n'êtes pas
 » le premier Renaud de cette dangereuse
 » Armide. Mais je romprai tous ses en-
 » chantemens , & vous tirerai bientôt
 » d'entre ses bras , pour vous donner en-
 » tre les miens ce que vous méritez , si
 » vous êtes aussi constant que je le sou-
 » haite. »

LA DAME INVISIBLE.

Don Carlos fut si ravi d'apprendre des nouvelles de sa dame , dont il étoit véritablement amoureux , qu'il baisa cent fois la lettre , & revint trouver à la porte du jardin celui qui la lui avoit donnée , pour le récompenser d'un diamant qu'il avoit au doigt. Il se promena encore quelque tems dans le jardin , ne se pouvant assez étonner de cette princesse Porcia , dont il avoit souvent ouï parler comme d'une jeune dame fort riche , & pour être de l'une des meilleures maisons du royaume ; & comme il étoit fort vertueux , il conçut une telle aversion pour elle , qu'il résolut , au péril de sa vie , de faire tout ce qu'il pourroit pour se tirer hors de sa prison. Au sortir du jardin , il trouva une damoiselle démasquée , car on ne se masquoit plus dans le palais , qui lui venoit demander s'il auroit agréable que sa maîtresse mangeât ce jour-là avec lui. Je vous laisse à penser s'il dit qu'elle seroit la bien venue. On servit quelque tems après pour souper ou pour dîner ; car je ne me souviens plus lequel ce doit être. Porcia y parut plus belle , je vous ai tantôt dit que la

Cythérée ; il n'y a point d'inconvénient de dire ici , pour diversifier , plus belle que le jour ou que l'aurore. Elle fut toute charmante tandis qu'ils furent à table , & fit paroître tant d'esprit à l'Espagnol , qu'il eut un secret déplaisir de voir en une dame de si grande condition , tant d'excellentes qualités si mal employées. Il se contraignit le mieux qu'il put pour paroître de belle humeur , quoiqu'il songeât continuellement en son inconnue , & qu'il brûlât d'un violent desir de se revoir à sa grille. Aussi-tôt que l'on eut desservi , on les laissa seuls ; & don Carlos ne parlant point , ou par respect , ou pour obliger la dame de parler la premiere , elle rompit le silence en ces termes : Je ne fais si je dois espérer quelque chose de la gaité que je pense avoir remarquée sur votre visage , & si le mien que je vous ai fait voir ne vous a point semblé assez beau , pour vous faire douter si celui que l'on vous cache est plus capable de vous donner de l'amour. Je n'ai point déguisé ce que je vous ai voulu donner , parce que je n'ai point voulu que vous vous puissiez repen-

tir de l'avoir reçu ; & , quoiqu'une personne accoutumée à recevoir des prières , se puisse aisément offenser d'un refus , je n'aurai aucun ressentiment de celui que j'ai déjà reçu de vous , pourvu que vous le répariez , en me donnant ce que je crois mieux mériter que votre invisible. Faites-moi donc savoir votre dernière résolution , afin que si elle n'est pas à mon avantage , je cherche dans la mienne des raisons assez fortes pour combattre celles que je pense avoir eues de vous aimer. Don Carlos attendit quelque tems qu'elle reprit la parole ; & voyant qu'elle ne parloit plus , & que les yeux baissés contre terre , elle attendoit l'arrêt qu'il alloit prononcer , il suivit la résolution qu'il avoit déjà prise de lui parler franchement , & de lui ôter toute sorte d'espérance qu'il pût jamais être à elle. Voici comment il s'y prit : Madame , devant que de répondre à ce que vous voulez savoir de moi , il faut qu'avec la même franchise que vous voulez que je parle , vous me découvriez sincèrement vos sentimens sur ce que je vais vous dire. Si vous aviez obligé une per-
sonne

sonne à vous aimer , ajouta-t-il , & que par toutes les faveurs que peut accorder une dame , sans faire tort à sa vertu , vous l'eussiez obligé à vous jurer une fidélité inviolable , ne le tiendrez-vous pas pour le plus lâche & le plus traître de tous les hommes , s'il manquoit à ce qu'il vous auroit promis ? Et ne serois-je pas ce lâche & ce traître , si je quittois pour vous une personne qui doit croire que je l'aime ? Il alloit mettre quantité de beaux argumens en forme pour la convaincre ; mais elle ne lui en donna pas le tems : elle se leva brusquement , en lui disant qu'elle voyoit bien où il en vouloit venir ; qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'admirer sa constance , quoiqu'elle fût si contraire à son repos ; qu'elle le remettait en liberté ; & que , s'il la vouloit obliger , il attendroit que la nuit fût venue , pour s'en retourner de la même façon qu'il étoit venu. Elle tint son mouchoir devant ses yeux tandis qu'elle parla , comme pour cacher ses larmes , & laissa l'Espagnol un peu interdit , & pourtant si ravi de joie de se voir en liberté , qu'il n'eût pu la cacher , quand il eût été le plus

grand hypocrite du monde ; & je crois que si la dame y eût pris garde , elle n'eût pu s'empêcher de le quereller. Je ne fais si la nuit fut longue à venir ; car , comme je vous ai déjà dit , je ne prends plus la peine de remarquer ni les tems , ni les heures : vous saurez seulement qu'elle vint , & qu'il se mit en un carosse fermé , qui le laissa en son logis après un assez long chemin. Comme il étoit le meilleur maître du monde , ses valets penserent mourir de joie quand ils le virent , & l'étoufferent à force de l'embrasser ; mais ils n'en jouirent pas long-tems. Il prit des armes , & accompagné de deux des siens , qui n'étoient pas gens à se laisser battre , il alla vite à sa grille , & si vite , que ceux qui l'accompagnoient eurent bien de la peine à le suivre. Il n'eut pas plutôt fait le signal accoutumé , que sa déité invisible se communiqua à lui. Ils se dirent mille choses si tendres , que j'en ai les larmes aux yeux routes les fois que j'y pense. Enfin , l'invisible lui dit qu'elle venoit de recevoir un déplaisir sensible dans la maison où elle étoit , qu'elle avoit envoyé querir un ca-

rosse pour en sortir ; & , parce qu'il seroit long-tems à venir , & que le sien pourroit être plus tôt prêt , qu'elle le prioit de l'envoyer querir , pour la mener en un lieu où elle ne lui cacheroit plus son visage. L'Espagnol ne se fit pas dire la chose deux fois ; il courut comme un fou à ses gens , qu'il avoit laissés au bout de la rue , & envoya querir son carosse. Le carosse venu, l'invisible tint sa parole , & se mit dedans avec lui. Elle conduisit le carosse elle-même , enseignant au cocher le chemin qu'il devoit prendre , & le fit arrêter auprès d'une grande maison , dans laquelle il entra à la lueur de plusieurs flambeaux qui furent allumés à leur arrivée. Le cavalier monta avec la dame par un grand escalier dans une salle haute , où il ne fut pas sans inquiétude , voyant qu'elle ne se démasquoit point encore. Enfin , plusieurs demoiselles richement parées les étant venues recevoir chacune un flambeau à la main , l'invisible ne le fut plus ; & , ôtant son masque , fit voir à don Carlos que la dame de la grille & la princesse Porcia n'étoient qu'une même personne.

Je ne vous représenterai point l'agréable surprise de don Carlos. La belle Napolitaine lui dit qu'elle l'avoit enlevé une seconde fois pour savoir sa dernière résolution ; que la dame de la grille lui avoit cédé les prétentions qu'elle avoit sur lui ; & ajouta ensuite cent choses aussi galantes que spirituelles. Don Carlos se jetta à ses pieds , embrassa ses genoux , & lui pensa manger les mains à force de les baiser ; s'exemptant par-là de lui dire toutes les impertinences que l'on dit quand on est trop aise. Après que ces premiers transports furent passés , il se servit de tout son esprit & de toute sa cajolerie pour exagérer l'agréable caprice de sa maîtresse , & s'en acquitta en des façons de parler si avantageuses pour elle , qu'elle en fut encore plus assurée de ne s'être point trompée en son choix. Elle lui dit qu'elle ne s'étoit pas voulu fier à une autre personne qu'à elle-même , d'une chose sans laquelle elle n'eût jamais pu l'aimer , & qu'elle ne se fût jamais donnée à un homme moins constant que lui. Là - dessus , les parens de la princesse Porcia ayant été

avertis de son dessein , arriverent. Comme ils étoient des principaux du royaume , & don Carlos homme de condition , on n'a voit pas eu grand'peine à avoir dispense de l'archevêque pour leur mariage. Ils furent mariés la même nuit par le curé de la paroisse , qui étoit un bon prêtre , & grand prédicateur ; & , cela étant , il ne faut pas demander s'il fit une belle exhortation. On dit qu'ils se leverent bien tard le lendemain ; ce que je n'ai pas grand'peine à croire. La nouvelle en fut bientôt divulguée , dont le vice-roi , qui étoit proche parent de don Carlos , fut si aise , que les réjouissances publiques recommencerent dans Naples , où l'on parle encore de don Carlos d'Aragon , & de son amante invisible.

CHAPITRE X.

Comment Ragotin eut un coup de busc sur les doigts.

L'HISTOIRE de Ragotin fut suivie de l'applaudissement de tout le monde ; il en devint aussi fier que si elle eût été de son invention ; & cela ajouté à son orgueil naturel , il commença à traiter les comédiens de haut en bas ; & s'approchant des comédiennes , leur prit les mains sans leur consentement , voulut un peu patiner ; galanterie provinciale , qui tient plus du satyre que de l'honnête homme. Mademoiselle de l'Etoile se contenta de retirer ses mains blanches d'entre les siennes crasseuses & velues ; & sa compagne , mademoiselle Angélique , lui déchargea un grand coup de busc sur les doigts. Il les quitta sans rien dire , tout rouge de dépit & de honte ; & rejoignit la compagnie , où chacun parloit de toute sa force , sans entendre ce que disoient les autres. Ragotin en fit taire la plus grande partie , tant il haussa sa voix ,

pour leur demander ce qu'ils disoient de son histoire. Un jeune homme , dont j'ai oublié le nom , lui répondit qu'elle n'étoit pas à lui plutôt qu'à un autre , puisqu'il l'avoit prise dans un livre ; & en disant cela il en fit voir un qui sortoit à demi hors de la pochette de Ragotin , & s'en saisit brusquement. Ragotin lui égratigna toutes les mains pour le ravoit : mais, malgré Ragotin , il le mit entre les mains d'un autre , que Ragotin saisit aussi vainement que le premier, le livre ayant déjà convolé en troisième main. Il passa de la même façon en cinq ou six mains différentes , lesquelles Ragotin ne put atteindre , parce qu'il étoit le plus petit de la compagnie. Enfin s'étant alongé cinq ou six fois fort inutilement , ayant déchiré autant de manchettes & égratigné autant de mains , & le livre se promenant toujours dans la moyenne région de la chambre, le pauvre Ragotin qui vit que tout le monde s'éclairoit de rire à ses dépens , se jeta tout furieux sur le premier auteur de sa confusion , & lui donna quelques coups de poing dans le ventre & dans les cuisses , ne pouvant

pas aller plus haut. Les mains de l'autre , qui avoient l'avantage du lieu , tomberent à plomb cinq ou six fois sur le haut de sa tête , & si pesamment , qu'elle entra dans son chapeau jusqu'au menton , dont le pauvre petit homme eut le siège de la raison si ébranlé , qu'il ne savoit plus où il étoit. Pour dernier accablement , son adversaire , en le quittant ; lui donna un coup de pied au haut de la tête , qui le fit aller choir sur le cul aux pieds des comédiennes , après une rétrogradation fort précipitée. Représentez - vous , je vous prie , quelle doit être la fureur d'un petit homme , plus glorieux lui seul que tous les barbiers du royaume , en un tems où il se faisoit tout blanc de son épée , c'est-à-dire de son histoire , & devant des comédiennes dont il vouloit devenir amoureux ; car , comme vous verrez tantôt , il ignoroit encore laquelle lui touchoit le plus au cœur. En vérité , son petit corps tombé sur le cul témoigna si bien la fureur de son ame , par les divers mouvemens de ses bras & de ses jambes , qu'encore que l'on ne pût voir son visage , à cause que sa tête étoit em-

boîtée dans son chapeau , tous ceux de la compagnie jugerent à propos de se joindre ensemble , & de faire comme une barriere entre Ragotin & celui qui l'avoit offensé , que l'on fit sauver , tandis que les charitables comédiennes releverent le petit homme , qui hurloit cependant comme un taureau , dans son chapeau , parce qu'il lui bouchoit les yeux & la bouche , & lui empêchoit la respiration. La difficulté fut de lui ôter. Il étoit en forme de pot de beurre , & l'entrée en étant plus étroite que le ventre , Dieu fait si une tête qui y étoit entrée de force , & dont le nez étoit très-grand , en pouvoit sortir comme elle y étoit entrée. Ce malheur là fut cause d'un grand bien ; car vraisemblablement il étoit au plus haut point de sa colere , qui eût sans doute produit un effet digne d'elle , si son chapeau qui le suffoquoit , ne l'eût fait songer à sa conservation , plutôt qu'à la destruction d'un autre. Il ne pria point qu'on le secourût , car il ne pouvoit parler : mais quand on vit qu'il portoit vainement ses mains tremblantes à sa tête , pour se la mettre en liberté , & qu'il frappoit des

pieds contre le plancher , de rage qu'il avoit de se rompre inutilement les ongles , on ne songea plus qu'à le secourir. Les premiers efforts que l'on fit pour le décoiffer furent si violens , qu'il crut qu'on lui vouloit arracher la tête : enfin , n'en pouvant plus , il fit signe avec les doigts qu'on coupât son habillement de tête avec des ciseaux. Mademoiselle de la Caverne détacha ceux de sa ceinture , & la Rancune , qui fut opérateur de cette belle cure , après avoir fait semblant de faire l'incision vis-à-vis du visage , ce qui ne lui fit pas une petite peur , fendit le feutre par derrière la tête depuis le bas jusqu'en haut. Aussi-tôt que l'on eut donné l'air à son visage , toute la compagnie s'éclata de rire de le voir aussi bouffi que s'il eût été prêt à crever pour la quantité d'esprits qui lui étoient montés au visage ; & de plus , de ce qu'il avoit le nez écorché. La chose en fut pourtant demeurée là , si un méchant railleur ne lui eût dit qu'il lui falloit faire rentrer son chapeau. Cet avis hors de saison ralluma si bien sa colere , qui n'étoit pas tout-à-fait éteinte , qu'il saisit

un des chenets de la cheminée , & faisant semblant de le jeter au travers de toute la troupe , causa une telle frayeur aux plus hardis , que chacun tâcha de gagner la porte pour éviter le coup de chenet ; tellement qu'ils se pressèrent si fort , qu'il n'y en eut qu'un qui put sortir , encore fut-ce en tombant , ses jambes éperonnées s'étant embarrassées dans celles des autres. Ragotin se mit à rire à son tour ; ce qui rassura tout le monde : on lui rendit son livre , & les comédiens lui prêtèrent un vieil chapeau. Il s'emporta furieusement contre celui qui l'avoit si maltraité ; mais comme il étoit plus vain que vindicatif , il dit aux comédiens , comme s'il leur eût promis quelque chose de rare , qu'il vouloit faire une comédie de son histoire , & que de la façon qu'il la traiteroit , il étoit assuré d'aller d'un seul saut où les autres poètes n'étoient parvenus que par degrés. Le Destin lui dit que l'histoire qu'il avoit contée étoit fort agréable , mais qu'elle n'étoit pas bonne pour le théâtre. Je crois que vous me l'apprendrez , dit Ragotin ; ma mere étoit filleule du poëte Garnier ;

& moi qui vous parle , j'ai encore chez moi son écritoire. Le Destin lui dit que le poëte Garnier lui-même n'en viendrait pas à son honneur. Et qu'y trouvez-vous de si difficile , lui demanda Ragotin ? que l'on n'en peut faire une comédie dans les regles , sans beaucoup de fautes contre la bienséance , & contre le jugement , répondit le Destin. Un homme comme moi peut faire des regles quand il voudra , dit Ragotin. Considérez , je vous prie , ajouta-t-il , si ce ne seroit pas une chose nouvelle & magnifique tout ensemble , de voir un grand portail d'église au milieu d'un théâtre , devant lequel une vingtaine de cavaliers , tant plus que moins , avec autant de damoiselles , feroient mille galanteries ; cela raviroit tout le monde. Je suis de votre avis , continua-t-il , qu'il ne faut rien faire contre la bienséance ou les bonnes mœurs , & c'est pour cela que je ne voudrois pas faire parler mes acteurs au dedans de l'église. Le Destin l'interrompit pour lui demander où ils pourroient trouver tant de cavaliers & tant de dames. Et comment fait-on dans les colleges , où l'on

l'on fait des batailles , dit Ragotin ! J'ai joué à la Fleche la déroute du pont de Cé , ajouta-t-il ; plus de cent soldats du parti de la reine mere pararent sur le théâtre , sans ceux de l'armée du roi , qui étoient encore en plus grand nombre ; & il me souvient qu'à cause d'une grande pluie qui troubla la fête , on disoit que toutes les plumes de la noblesse du pays , que l'on avoit empruntées , n'en releveroient jamais. Destin , qui prenoit plaisir à lui faire dire des choses si judicieuses , lui répartit que les colleges avoient assez d'écoliers pour cela ; & pour eux , qu'ils n'étoient que sept ou huit quand leur troupe étoit bien forte. La Rancune qui ne valoit rien , comme vous savez , se mit du côté de Ragotin , pour aider à le jouer , & dit à son camarade qu'il n'étoit pas de son avis , qu'il étoit plus vieux comédien que lui ; qu'un portail d'église seroit la plus belle décoration de théâtre que l'on eût jamais vue ; & pour la quantité nécessaire de cavaliers & de dames , qu'on en loueroit une partie , & l'autre seroit faite de carton. Ce bel expédient de carton de la

Rancune fit rire toute la compagnie : Ragotin en rit aussi , & jura qu'il le fa-voit bien , mais qu'il ne l'avoit pas voulu dire. Et le carosse , ajouta-t-il , quelle nouveauté seroit-ce en une comédie ? J'ai fait autrefois le chien de Tobie , & je fis si bien , que toute l'assistance en fut ravie : & pour moi , continua-t-il , si l'on doit juger des choses par l'effet qu'elles font dans l'esprit , toutes les fois que j'ai vu jouer Pyrame & Thysbé , je n'ai pas tant été touché de la mort de Pyrame , qu'effrayé du lion. La Rancune appuya les raisons de Ragotin par d'autres aussi ridicules , & se mit par-là si bien en son esprit , que Ragotin l'emmena souper avec lui. Tous les autres importuns laisserent aussi les comédiens en liberté , qui avoient plus envie de souper , que d'entretenir les fainéans de la ville.

C H A P I T R E X I.

Qui contient ce que vous verrez, si vous prenez la peine de le lire.

RAGOTIN mena la Rancune dans un cabaret, où il se fit donner tout ce qu'il y avoit de meilleur. On a cru qu'il ne le mena pas chez lui, à cause que son ordinaire n'étoit pas trop bon : mais je n'en dirai rien, de peur de faire des jugemens téméraires ; & je n'ai point voulu approfondir l'affaire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine, & que j'ai des choses à écrire qui sont bien d'une autre conséquence. La Rancune, qui étoit homme de grand discernement, qui connoissoit d'abord son monde, ne vit pas plutôt servir deux perdrix & un chapon pour deux personnes, qu'il se douta que Ragotin ne le traitoit pas si bien pour son seul mérite, ou pour le payer de la complaisance qu'il avoit eue pour lui, en soutenant que son histoire étoit un beau sujet de théâtre, mais qu'il avoit

quelqu'autre dessein. Il se prépara donc à ouïr quelque nouvelle extravagance de Ragozin , qui ne découvrit pas d'abord ce qu'il avoit dans l'ame , & continua à parler de son histoire. Il récita force vers satyriques qu'il avoit faits contre la plupart de ses voisins , contre des cocus qu'il ne nommoit point , & contre des femmes. Il chanta des chansons à boire , & lui montra quantité d'anagrammes ; car d'ordinaire les rimailleurs , par de semblables productions de leur esprit mal-fait , commencent à incommoder les honnêtes gens. La Rancune acheva de le gêner ; il exagéra tout ce qu'il ouït , en levant les yeux au ciel ; il jura , comme un homme qui perd , qu'il n'avoit jamais rien vu de plus beau , & fit même semblant de s'arracher les cheveux , tant il étoit transporté. Il lui disoit de tems en tems : Vous êtes bien malheureux & nous aussi , que vous ne vous donnez tout entier au théâtre ; dans deux ans , on ne parleroit non plus de Corneille , que l'on fait à cette heure de Hardi. Je ne fais ce que c'est que de flatter , ajouta-t-il ; mais , pour vous donner

courage , il faut que je vous avoue qu'en vous voyant , j'ai bien connu que vous étiez un grand poëte ; & vous pouvez savoir de mes camarades ce que je leur en ai dit. Je ne m'y trompe guere ; je sens un poëte d'une demi-lieue loin : aussi , d'abord que je vous ai vu , vous ai - je connu comme si je vous avois nourri. Ragotin avaloit cela doux comme du lait , conjointement avec plusieurs verres de vin qui l'enivroient encore plus que les louanges de la Rancune , qui de son côté mangeoit & buvoit d'une grande force , s'écriant de tems en tems : Au nom de Dieu , monsieur Ragotin , faites profiter le talent ; encore un coup , vous êtes un méchant homme de ne vous enrichir pas , & nous aussi. Je brouille un peu de papier aussi-bien que les autres ; mais si je faisois des vers aussi bons la moitié que ceux que vous me venez de lire , je ne serois pas réduit à tirer le diable par la queue , & je vivrois de mes rentes aussi - bien que Mondori. Travaillez donc , monsieur Ragotin , travaillez ; & si , dès cet hiver , nous ne jettons de la poudre aux yeux de

messieurs de l'hôtel de Bourgogne & du Marais, je veux ne monter jamais sur le théâtre, que je ne me rompe un bras ou une jambe; après cela, je n'ai plus rien à dire, & buvons. Il tint sa parole; & , ayant donné double charge à un verre, il porta la santé de monsieur Ragotin à monsieur Ragotin même, qui lui fit raison, & renvia de la santé des comédiennes, qu'il but tête nue, & avec un si grand transport, qu'en remettant son verre sur la table, il en rompit la patte sans s'en aviser; tellement qu'il tâcha deux ou trois fois de le redresser, pensant l'avoir mis lui-même sur le côté. Enfin il le jeta par-dessus sa tête, & tira la Rancune par le bras afin qu'il y prît garde, pour ne perdre pas la réputation d'avoir cassé un verre. Il fut un peu attristé de ce que la Rancune n'en rit point; mais, comme je vous ai déjà dit, il étoit plutôt animal envieux, qu'animal risible. La Rancune lui demanda ce qu'il disoit de leurs comédiennes; le petit homme rougit sans lui répondre; & la Rancune lui demandant encore la même chose, enfin bégayant,

rougissant, & s'exprimant très-mal, il fit entendre à la Rancune qu'une des comédiennes lui plaisoit infiniment. Et laquelle, lui dit la Rancune ? Le petit homme étoit si troublé d'en avoir tant dit, qu'il répondit, je ne fais. Ni moi aussi, dit la Rancune. Cela le troubla encore davantage, & lui fit ajouter, tout interdit, c'est . . . c'est . . . il répéta quatre ou cinq fois le même mot, dont le comédien s'impatientant, lui dit : Vous avez raison, c'est une fort belle fille ; cela acheva de le défaire. Il ne put jamais dire celle à qui il en vouloit, & peut-être qu'il n'en savoit rien encore, & qu'il avoit moins d'amour que de vice. Enfin la Rancune lui nommant mademoiselle de l'Etoile, il dit que c'étoit elle dont il étoit amoureux ; & , pour moi, je crois que s'il lui eût nommé Angélique, ou sa mere la Caverne, qu'il eût oublié le coup de busc de l'une & l'âge de l'autre, & se seroit donné corps & ame à celle que la Rancune lui auroit nommée, tant le bouquin avoit la conscience troublée. Le comédien lui fit boire un grand verre de vin, qui lui fit passer une partie de sa

confusion , & en but un autre de son côté , après lequel il lui dit , parlant bas par mystere , & regardant par toute la chambre , quoiqu'il n'y eût personne : Vous n'êtes pas blessé à mort , & vous vous êtes adressé à un homme qui vous peut guérir , pourvu que vous le puissiez croire , & que vous soyiez secret ; ce n'est pas que vous n'entrepréniez une chose bien difficile : mademoiselle de l'Etoile est une tigresse , & son frere Destin un lion ; mais elle ne voit pas toujours des hommes qui vous ressemblent , & je fais bien ce que je fais faire : achevons notre vin , & demain il fera jour. Un verre de vin , bu de part & d'autre , interrompit quelque tems leur conversation. Ragotin reprit la parole le premier , conta toutes ses perfections & ses richesses , & dit à la Rancune qu'il avoit un neveu commis d'un financier ; que ce neveu avoit fait une grande amitié avec le partisan la Raillerie , durant le tems qu'il avoit été au Mans pour établir une maltôte , & voulut faire espérer à la Rancune de lui faire donner une pension , pareille à celle des comédiens du roi , par

le crédit de ce neveu. Il lui dit encore que s'il avoit des parens qui eussent des enfans , il leur feroit donner des bénéfices , parce que sa niece avoit épousé le frere d'une femme qui étoit entretenue du maître-d'hôtel d'un abbé de la province , qui avoit de bons bénéfices à sa collation. Tandis que Ragotin contoit ses prouesses , la Rancune , qui s'étoit altéré à force de boire , ne faisoit autre chose qu'emplir les deux verres , qui étoient vidés en même tems , Ragotin n'osant rien refuser de la main d'un homme qui lui devoit faire tant de bien. Enfin , à force d'avalier , ils s'emplissent. La Rancune n'en fut que plus sérieux , selon sa coutume , & Ragotin en fut si hébété & si pensant , qu'il se pencha sur la table , & s'y endormit. La Rancune appella une servante pour se faire dresser un lit , parce qu'on étoit couché à son hôtellerie. La servante lui dit qu'il n'y auroit point de danger d'en dresser deux , & qu'en l'état où étoit monsieur Ragotin , il n'avoit pas besoin d'être veillé. Il ne veilloit pas cependant ; & jamais on n'a mieux dormi ni ronflé. On mit des

draps à deux lits , de trois qui étoient dans la chambre , sans qu'il s'éveillât. Il dit cent injures à la servante , & menaça de la battre , quand elle l'avertit que son lit étoit prêt. Enfin , la Rancune l'ayant tourné dans sa chaise devers le feu , que l'on avoit allumé pour chauffer les draps , il ouvrit les yeux , & se laissa déshabiller sans rien dire. On le monta sur son lit le mieux que l'on put , & la Rancune se mit dans le sien , après avoir fermé la porte. A une heure de - là , Ragotin se leva , & sortit hors de son lit , je n'ai pas bien su pourquoi. Il s'égara si bien dans la chambre , qu'après en avoir renversé tous les meubles , & s'être renversé lui-même plusieurs fois , sans pouvoir trouver son lit , enfin il trouva celui de la Rancune , & l'éveilla en le découvrant. La Rancune lui demanda ce qu'il cherchoit ; je cherche mon lit , dit Ragotin. Il est à la main gauche du mien , dit la Rancune. Le petit ivrogne prit à la droite , & s'alla fourrer entre la couverture & la paille du troisieme , qui n'avoit ni matelas ni lit de plume , où il acheva de dormir fort paisiblement. La

Raçune s'habilla devant que Ragotin fût éveillé. Il demanda au petit ivrogne si c'étoit par mortification qu'il avoit quitté son lit pour dormir sur une paillasse ; Ragotin soutint qu'il ne s'étoit point levé , & qu'assurément il revenoit des esprits dans la chambre. Il eut querelle avec le cabaretier , qui prit le parti de sa maison , & le menaça de le mettre en justice pour l'avoir décriée. Mais il n'y a que trop longtems que je vous ennuie de la débauche de Ragotin ; retournons à l'hôtellerie des comédiens.

C H A P I T R E X I I .

Combat de nuit.

JE suis trop homme d'honneur pour n'avertir pas le lecteur bénévole , que s'il est scandalisé de toutes les badineries qu'il a vues jusques ici dans le présent livre , il fera fort bien de n'en pas lire davantage ; car , en conscience , il n'y verra pas d'autres



choses , quand le livre seroit aussi gros que le Cyrus ; & si parce qu'il a déjà vu , il a de la peine à se douter de ce qu'il verra , peut-être que j'en suis logé là aussi bien que lui ; qu'un chapitre attire l'autre , & que je fais dans mon livre , comme ceux qui mettent la bride sur le col de leurs chevaux , & les laissent aller sur leur bonne-foi. Peut-être aussi que j'ai un dessein arrêté , & que sans remplir mon livre d'exemples à imiter par des peintures d'actions & de choses tantôt ridicules , tantôt blâmables , j'instruirai en divertissant de la même façon qu'un ivrogne donne de l'aversion pour son vice , & peut quelquefois donner du plaisir par les impertinences que lui fait faire son ivrognerie. Finissons la morale , & reprenons nos comédiens , que nous avons laissés dans l'hôtellerie. Aussi-tôt que leur chambre fut débarrassée , & que Ragotin eut emmené la Rancune , le portier qu'ils avoient laissé à Tours, entra dans l'hôtellerie , conduisant un cheval chargé de bagage. Il se mit à table avec eux , & par sa relation , & par ce qu'ils apprirent les uns des autres , on fut de quelle façon l'intendant

dant

dant de la province ne leur avoit pu faire de mal , ayant lui-même bien eu de la peine à se retirer des mains du peuple , lui & ses fusiliers. Le Destin conta à ses camarades de quelle façon il s'étoit sauvé avec son habit à la Turquie , dont il pensoit représenter le Soliman de Mairet ; & qu'ayant appris que la peste étoit à Alençon , il étoit venu au Mans avec la Caverne & la Rancane , en l'équipage que l'on a pu voir dans le commencement de ces très-vérifiables & très-peu héroïques aventures. Mademoiselle de l'Etoile leur apprit aussi les assistances qu'elle avoit reçues d'une dame de Tours , dont le nom n'est pas venu à ma connoissance , & comme par son moyen elle avoit été conduite jusqu'à un village proche de Bonnestable , où elle s'étoit démis un pied en tombant de cheval. Elle ajouta qu'ayant appris que la troupe étoit au Mans , elle s'y étoit fait porter dans la litiere de la dame du village , qui la lui avoit libéralement prêtée. Après le souper , le Destin seul demeura dans la chambre des dames. La Caverne l'aimoit comme son propre fils : mademoiselle de

l'Étoile ne lui étoit pas moins chère , & Angélique , sa fille & son unique héritière , aimoit le Destin & l'Étoile comme son frere & sa sœur. Elle ne savoit pas encore au vrai ce qu'ils étoient , & pourquoi ils faisoient la comédie : mais elle avoit bien reconnu , quoiqu'ils s'appellassent mon frere & ma sœur , qu'ils étoient plus grands amis que proches parens ; que le Destin vivoit avec l'Étoile dans le plus grand respect du monde ; qu'elle étoit fort sage ; & que si le Destin avoit bien de l'esprit , & faisoit voir qu'il avoit été bien élevé , mademoiselle de l'Étoile paroissoit plutôt fille de condition qu'une comédienne de campagne. Si le Destin & l'Étoile étoient aimés de la Caverne & de sa fille , ils s'en rendoient dignes par une amitié réciproque qu'ils avoient pour elles , & ils n'y avoient pas beaucoup de peine , puisqu'elles méritoient d'être aimées autant que comédiennes de France , quoique par malheur , plutôt que faute de mérite , elles n'eussent jamais eu l'honneur de monter sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne ou du Marais, qui sont & l'un & l'autre le *non plus ultra* des

comédiens. Ceux qui n'entendent pas ces trois petits mots latins, (à qui je n'ai pu refuser place ici, tant ils se sont présentés à propos) se les feront expliquer, s'il leur plaît. Pour finir la digression, le Destin & l'Étoile ne se cachèrent point des deux comédiennes pour se caresser après une longue absence. Ils s'exprimerent le mieux qu'ils purent les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Le Destin apprit à mademoiselle de l'Étoile, qu'il croyoit avoir vu la dernière fois qu'ils avoient représenté à Tours, leur ancien persécuteur ; qu'il l'avoit discerné dans la foule de leurs auditeurs, quoiqu'il se cachât le visage de son manteau ; & que pour cette raison-là il s'étoit mis un emplâtre sur le visage à la sortie de Tours, pour se rendre méconnoissable à son ennemi, ne se trouvant pas alors en état de s'en défendre s'il en étoit attaqué la force à la main. Il lui apprit ensuite le grand nombre de brancards qu'ils avoient trouvés en allant au-devant d'elle, & qu'il se trompoit fort si leur même ennemi n'étoit un homme inconnu qui avoit exactement visité les

brancards , comme l'on a pu voir dans le septieme chapitre. Tandis que le Destin parloit , la pauvre l'Etoile ne put s'empêcher de répandre quelques larmes : Destin en fut extrêmement touché ; & , après l'avoir consolée le mieux qu'il put , il ajouta que si elle vouloit lui permettre d'apporter autant de soin à chercher leur ennemi commun , qu'il en avoit eu jusques alors à l'éviter , elle se verroit bientôt délivrée de ses persécutions , ou qu'il y perdrait la vie. Ces dernieres patoies l'affligerent encore davantage ; le Destin n'eut pas l'esprit assez fort pour ne s'affliger pas aussi ; & la Caverne & sa fille , très - pitoyables de leur naturel , s'affligerent par complaisance , ou par contagion ; & je crois même qu'elles en pleurerent. Je ne fais si le Destin pleura ; mais je fais bien que les comédiennes & lui furent assez long-tems à ne se rien dire ; & cependant pleura qui voulut. Enfin la Caverne finit la pause que les larmes avoient fait faire , & reprocha à Destin & à l'Etoile , que depuis le tems qu'ils étoient ensemble , ils avoient pu reconnoître jusqu'à quel

point elle étoit de leurs amies ; & toutefois qu'ils avoient eu si peu de confiance en elle & en sa fille , qu'elles ignoroient encore leur véritable condition ; & elle ajouta qu'elle avoit été assez persécutée en sa vie , pour conseiller des malheureux tels qu'ils paroissent l'être. A quoi le Destin répondit , que ce n'étoit point par défiance qu'ils ne s'étoient pas encore découverts à elle ; mais qu'il avoit cru que le récit de leurs malheurs ne pouvoit être que fort ennuyeux. Il lui offrit après cela de l'en entretenir quand elle voudroit , & quand elle auroit quelque tems à perdre. La Caverne ne différa pas davantage de satisfaire sa curiosité ; & sa fille qui souhaitoit ardemment la même chose , s'étant assise auprès d'elle sur le lit de l'Etoile , le Destin alloit commencer son histoire , quand ils entendirent une grande rumeur dans la chambre voisine. Destin prêta l'oreille quelque tems ; mais le bruit & la noise , au lieu de cesser , augmentèrent , & même on cria au meurtre , à l'aide , on m'assassine. Le Destin , en trois sauts , fut hors de la chambre , aux dépens de son

pourpoint , que lui déchirerent la Caverne & sa fille , en voulant le retenir. Il entra dans la chambre d'où venoit la rumeur , où il ne vit goutte , & où les coups de poing , les soufflets , & plusieurs voix confuses d'hommes & de femmes qui s'entre-battoient , mêlées au bruit sourd de plusieurs pieds nus qui trépignoient dans la chambre , faisoient une rumeur épouvantable. Il s'alla mêler parmi les combattans imprudemment , & reçut d'abord un coup de poing d'un côté , & un soufflet de l'autre. Cela lui changea la bonne intention qu'il avoit de séparer ces lutins , en un violent desir de se venger ; il se mit à jouer des mains , & fit un moulinet de ses deux bras , qui maltraita plus d'une mâchoire , comme il parut depuis à ses mains sanglantes. La mêlée dura encore assez long-tems pour lui faire recevoir une vingtaine de coups , & en donner deux fois autant. Au plus fort du combat , il se sentit mordre au gras de la jambe ; il y porta ses mains , & rencontrant quelque chose de pelu , il crut être mordu d'un chien : mais la Caverne & sa fille , qui

parurent à la porte de la chambre avec de la lumière, comme le feu saint Elme après une tempête, virent Destin, & lui firent voir qu'il étoit au milieu de sept personnes en chemise, qui se défaisoient l'une & l'autre très-cruellement, & qui se décramponnerent d'elles-mêmes, aussi-tôt que la lumière parut. Le calme ne fut pas de longue durée. L'hôte, qui étoit un de ces pénitens blancs, se reprit avec le poëre; l'Olive, qui en étoit aussi, fut attaqué par le valet de l'hôte, autre pénitent. Le Destin les voulut séparer; mais l'hôtesse, qui étoit la bête qui l'avoit mordu, & qu'il avoit prise pour un chien, à cause qu'elle avoit la tête nue & les cheveux courts, lui sauta aux yeux, assistée de deux servantes, aussi nues & aussi décoiffées qu'elle. Les cris recommencerent; les soufflets & les coups de poing sonnerent de plus belle, & la mêlée s'échauffa encore plus qu'elle n'avoit fait. Enfin plusieurs personnes, qui s'étoient éveillées à ce bruit, entrèrent dans le champ de bataille, déprimèrent les combattans les uns d'avec les autres, & furent cause de la seconde sus-

pension d'armes. Il fut question de favoir la cause de la querelle , & quel étoit le différend qui avoit assemblé sept personnes nues en une même chambre. L'Olive , qui paroissoit le moins ému , dit que le poëte étoit sorti de la chambre , & qu'il l'avoit vu revenir plus vîte que le pas , suivi de l'hôte qui le vouloit battre ; que la femme de l'hôte avoit suivi son mari , & s'étoit jettée sur le poëte ; que , les ayant voulu séparer , un valet & deux servantes s'étoient jettées sur lui , & que la lumiere qui s'étoit éteinte là-dessus , étoit cause que l'on s'étoit battu plus long-tems que l'on n'eût fait. Ce fut au poëte à plaider sa cause. Il dit qu'il avoit fait les deux plus belles stances qu'on eût jamais ouïes depuis que l'on en fait ; & que , de peur de les perdre , il avoit été demander de la chandelle aux servantes de l'hôtellerie , qui s'étoient moquées de lui ; que l'hôte l'avoit appelé danseur de corde ; & que , pour ne pas demeurer sans repartie , il l'avoit appelé cocu. Il n'eut pas plus tôt lâché le mot , que l'hôte , qui étoit en mesure , lui appliqua un soufflet. On eût dit

qu'ils s'étoient concertés ensemble ; car tout aussi-tôt que le soufflet fut donné , la femme de l'hôte , son valet & ses servantes se jetterent sur les comédiens , qui les reçurent à beaux coups de poing. Cette dernière rencontre fut plus rude , & dura plus long-tems que les autres. Le Destin , s'étant acharné sur une grosse servante qu'il avoit trouffée , lui donna plus de cent claques sur les fesses ; l'Olive , qui vit que cela faisoit rire la compagnie , en fit autant à une autre. L'hôte étoit occupé par le poëte , & l'hôtesse , qui étoit la plus furieuse , avoit été saisie par quelques - uns des spectateurs , dont elle se mit en si grande colere , qu'elle cria aux voleurs. Ses cris éveillerent la Rappiniere , qui logeoit vis-à-vis de l'hôtellerie. Il en fit ouvrir les portes ; & ne croyant pas , selon le bruit qu'il avoit entendu , qu'il n'y eût pour le moins sept ou huit personnes sur le carreau , il fit cesser les coups au nom du roi ; & , ayant appris la cause de tout le désordre , il exhorta le poëte de ne faire plus de vers la nuit , & pensa battre l'hôte & l'hôtesse , parce qu'ils chanterent cent

Injures aux pauvres comédiens , les appel-
lant bateleurs & baladins , & jurant de
les faire déloger le lendemain. Mais la
Rappiniere , à qui l'hôte devoit de l'ar-
gent , le menaça de le faire exécuter , &
par cette menace , lui ferma la bouche.
La Rappiniere s'en retourna chez lui ; les
autres s'en retournerent dans leurs cham-
bros , & Destin dans celle des comédien-
nes , où la Caverne le pria de ne différer
pas davantage de lui apprendre ses aventu-
res & celles de sa sœur. Il leur dit qu'il
ne demandoit pas mieux , & commença
son histoire de la façon que vous allez voir
dans le suivant chapitre,

C H A P I T R E XIII.

PLUS LONG QUE LE PRÉCÉDENT.

*Histoire de Destin & de Mademoiselle
de l'Etoile.*

JE suis né dans un village auprès de Paris : je vous ferois bien croire, si je voulois , que je suis d'une maison très-illustre , comme il est fort aisé à ceux que l'on ne connoît point ; mais j'ai trop de sincérité pour nier la bassesse de ma naissance. Mon pere étoit des premiers & des plus accommodés de son village. Je lui ai oui dire qu'il étoit né pauvre gentilhomme , & qu'il avoit été à la guerre en sa jeunesse, où n'ayant gagné que des coups , il s'étoit fait écuyer ou meneur d'une dame de Paris assez riche ; & qu'ayant amassé quelque chose avec elle , parce qu'il étoit aussi maître-d'hôtel , & faisoit la dépense , c'est-à-dire , ferroit peut-être la mule , il s'étoit marié avec une vieille demoi-

selle de la maison , qui étoit morte quelque tems après , & l'avoit fait son héritier. Il se laissa bientôt d'être veuf , & n'étant guere moins las de servir , il épousa en secondes noces une femme des champs , qui fournissoit de pain la maison de sa maîtresse ; & c'est de ce dernier mariage que je suis sorti. Mon pere s'appelloit Gariques : je n'ai jamais su de quel pays il étoit ; & pour le nom de ma mere , il ne fait rien à mon histoire. Il suffit qu'elle étoit plus avare que mon pere , & mon pere plus avare qu'elle , & l'un & l'autre de conscience assez large. Mon pere a l'honneur d'avoir le premier retenu son haleine , en se faisant prendre la mesure d'un habit , afin qu'il y entrât moins d'étoffe. Je vous pourrois bien apprendre cent autres traits de lésine qui lui ont acquis à bon titre la réputation d'être homme d'esprit & d'invention : mais de peur de vous ennuyer , je me contenterai de vous en conter deux très-difficiles à croire , & néanmoins très-véritables. Il avoit ramassé quantité de bled pour le vendre bien cher durant une année mauvaise. L'abondance ayant été univer-

selle

selle , & le bled étant amandé , si fut si possédé de désespoir , & si abandonné de Dieu , qu'il se voulut pendre. Une de ses voisines qui se trouva dans la chambre , quand il y entra pour ce noble dessein , & qui s'étoit cachée de peur d'être vue , je ne fais pas bien pourquoi , fut fort étonnée quand elle le vit pendu à un chevron de sa chambre. Elle courut à lui , criant au secours , coupa la corde , & à l'aide de ma mere , qui arriva là-dessus , la lui ôta du col. Elles se repentirent peut-être d'avoir fait une si bonne action ; car il les battit l'une & l'autre comme plâtre , & fit payer à cette pauvre femme la corde qu'elle avoit coupée , en lui retenant quelque argent qu'il lui devoit. L'autre prouesse n'est pas moins étrange. Cette même année que la cherté fut si grande , que les vieilles gens du village ne se souvenoient pas d'en avoir vu une plus grande , il avoit regret à tout ce qu'il mangeoit , & sa femme étant accouchée d'un garçon , il se mit en la tête qu'elle avoit assez de lait pour nourrir son fils , & pour le nourrir lui-même aussi ; & espérant que tetant sa

femme, il épargneroit du pain, & se nourriroit d'un aliment aisé à digérer. Ma mere avoit moins d'esprit que lui, & n'avoit pas moins d'avarice; tellement qu'elle n'inventoit pas les choses comme mon pere, mais les ayant une fois conçues, elle les exécutoit encore plus exactement que lui. Elle tâcha donc de nourrir de son lait son fils & son mari en même tems, & hasarda aussi de s'en nourrir soi-même, avec tant d'opiniâtreté, que le petit innocent en mourut martyr de pure faim, & mon pere & ma mere furent si affoiblis, & ensuite si affamés, qu'ils mangerent trop, & eurent chacun une longue maladie. Ma mere devint grosse de moi quelque tems après, & ayant accouché heureusement d'une très-malheureuse créature, mon pere alla à Paris pour prier sa maîtresse de tenir son fils avec un honnête ecclésiastique qui se tenoit dans son village, où il avoit un bénéfice. Comme il s'en retournoit la nuit pour éviter la chaleur du jour, & qu'il passoit par une grande rue du fauxbourg, dont la plupart des maisons se bâtissoient encore, il apperçut de loin aux rayons de la lune quelque chose

de brillant qui traversoit la rue. Il ne se mit pas beaucoup en peine de ce que c'étoit : mais ayant entendu quelques gémissemens, comme d'une personne qui souffre, au même lieu où ce qu'il avoit vu de loin s'étoit dérobé à sa vue, il entra hardiment dans un grand bâtiment qui n'étoit pas encore achevé, où il trouva une femme assise contre terre. Le lieu où elle étoit recevoit assez de clarté de la lune, pour faire discerner à mon pere qu'elle étoit fort jeune, & fort bien vêtue ; & c'étoit ce qui avoit brillé de loin à ses yeux, son habit étant de toile d'argent. Vous ne devez point douter que mon pere, qui étoit assez hardi de son naturel, ne fût moins surpris que cette jeune demoiselle ; mais elle étoit en un état où il ne lui pouvoit rien arriver de pis que ce qu'elle avoit. C'est ce qui la rendit assez hardie pour parler la première, & pour dire à mon pere que s'il étoit chrétien, il eût pitié d'elle ; qu'elle étoit prête d'accoucher ; & que se sentant pressée de son mal, & ne voyant point revenir une servante qui lui étoit allé querir une sage-femme affidée, elle s'étoit sauvée heureuse-

ment de sa maison sans avoir éveillé personne , la servante ayant laissé la porte ouverte pour pouvoir rentrer sans faire de bruit. A peine achevoit-elle sa courte relation , qu'elle accoucha heureusement d'un enfant que mon pere reçut dans son manteau. Il fit la sage-femme le mieux qu'il put , & cette jeune fille le conjura d'emporter vîtement la petite créature , d'en avoir soin , & de ne manquer pas à deux jours de-là d'aller voir un vieil homme d'église qu'elle lui nomma , qui lui donneroit de l'argent & tous les ordres nécessaires pour la nourriture de son enfant. A ce mot d'argent , mon pere qui avoit l'ame avare , voulut déployer son éloquence d'écuyer ; mais elle ne lui en donna pas le tems. Elle lui mit entre les mains une bague pour servir d'enseigne au prêtre qu'il devoit aller trouver de sa part ; lui fit envelopper son enfant dans son mouchoir de cou , & le fit partir avec grande précipitation , quelque résistance qu'il fit pour ne l'abandonner pas en l'état où elle étoit. Je veux croire qu'elle eut bien de la peine à regagner son logis : pour mon pere ,

il s'en retourna à son village , mit l'enfant entre les mains de sa femme , & ne manqua pas deux jours après d'aller trouver le vieil prêtre , & de lui montrer la bague. Il apprit de lui que la mere de l'enfant étoit une fille de fort bonne maison & fort riche ; qu'elle l'avoit eüe d'un seigneur Ecoſſois , qui étoit allé en Irlande lever des troupes pour le service du roi , & que ce seigneur étranger lui avoit promis mariage. Ce prêtre lui dit de plus , qu'à cause de son accouchement précipité , elle s'étoit trouvée malade jusqu'à faire douter de sa vie ; & qu'en cette extrémité elle avoit tout déclaré à son pere & à sa mere , qui l'avoient consolée au lieu de s'emporter contre elle , parce qu'elle étoit leur fille unique ; que la chose étoit ignorée dans le logis ; & ensuite il assura mon pere que pourvu qu'il eût soin de l'enfant , & qu'il fût secret , sa fortune étoit faite. Là-dessus il lui donna cinquante écus , & un petit paquet de toutes les hardes nécessaires à un enfant. Mon pere s'en retourna en son village après avoir bien dîné avec le prêtre. Je fus mis en nourrice , & l'étranger fut

mis en la place du fils de la maison. A un mois de-là , le seigneur Ecoffois revint , & ayant trouvé sa maîtresse en un si mauvais état , qu'elle n'avoit plus guere à vivre , il l'épousa un jour devant qu'elle mourût ; & ainsi fut aussi-tôt veuf que marié. Il vint deux ou trois jours après en notre village , avec le pere & la mere de sa femme. Les pleurs recommencerent , & on pensa étouffer l'enfant à force de le baiser. Mon pere eut sujet de se louer de la libéralité du seigneur Ecoffois , & les parens de l'enfant ne l'oublierent pas. Ils s'en retournerent à Paris fort satisfaits du soin que mon pere & ma mere avoient de leur fils , qu'ils ne voulurent point faire venir à Paris encore , parce que le mariage étoit tenu secret pour des raisons que je n'ai pas sues. Aussi-tôt que je pus marcher , mon pere me retira en sa maison pour tenir compagnie au petit comte de Glaris (c'est ainsi que l'on l'appella du nom de son pere). L'antipathie que l'on dit avoir été entre Jacob & Esau dès le ventre de leur mere, ne peut avoir été plus grande que celle qui se trouva entre le jeune

comte & moi. Mon pere & ma mere l'aimoient tendrement , & avoient de l'averfion pour moi , quoique je donnaffe autant d'efpérance d'être un jour honnête homme , que Glaris en donnoit peu. Il n'y avoit rien que de très - commun en lui : pour moi , je paroiffois être ce que je n'étois pas , & bien moins le fils de Garigues, que celui d'un comte. Et fi je ne me trouve enfin qu'un malheureux comédien, c'est fans doute que la fortune s'est voulu venger de la nature , qui avoit voulu faire quelque chofe de moi fans fon contentement ; ou , fi vous voulez , que la nature prend quelquefois plaifir à favôrifex ceux que la fortune a pris en averfion. Je paflerai toute l'enfance de deux petits payfans ; car Glaris l'étoit d'inclination plus que moi , & auffi - bien nos plus belles aventures ne furent que force coups de poing. En toutes les querelles que nous avions enfemble , j'avois toujours de l'avantage , fi ce n'est lorsque mon pere & ma mere fe mettoient de la partie ; ce qu'ils faifoient fi fouvent , & avec tant de paffion , que mon parrain , qui s'appelloit

monsieur de Saint-Sauveur, s'en scandalisa, & me demanda à mon pere. Il lui fit un don de moi avec grand'joie, & ma mere eut encore moins de regret que lui à me perdre de vue. Me voilà donc chez mon parrain, bien vêtu, bien nourri, fort caressé, & point battu. Il n'épargna rien à me faire apprendre à lire & à écrire; & sitôt que je fus assez avancé pour apprendre le latin, il obtint du seigneur du village, qui étoit un fort honnête gentilhomme, & fort riche, que j'étudierois avec deux fils qu'il avoit, sous un homme savant qu'il avoit fait venir de Paris, & à qui il donnoit de bons gages. Ce gentilhomme, qui s'appelloit le baron d'Arques, faisoit élever les enfans avec grand soin. L'aîné avoit nom Saint-Far, assez bien fait de sa personne, mais brutal sans remede, s'il y en eut jamais au monde; & le cadet en récompense, outre qu'il étoit mieux fait que son frere, avoit la vivacité de l'esprit & la grandeur de l'ame égales à la beauté du corps. Enfin, je ne crois pas que l'on puisse voir un garçon donner de plus grandes espérances

de devenir un fort honnête homme , qu'en donnoit en ce tems-là ce jeune gentilhomme , qui s'appelloit Verville. Il m'honora de son amitié , & moi je l'aimai comme un frere , & le respectai toujours comme un maître. Pour Saint-Far , il n'étoit capable que de passions mauvaises ; & je ne puis mieux vous exprimer les sentimens qu'il avoit dans l'ame pour son frere & pour moi , qu'en vous disant qu'il n'aimoit pas son frere plus que moi , qui lui étoit fort indifférent , & qu'il ne me haïssoit pas plus que son frere , qu'il n'aimoit guere. Ses divertissemens étoient différens des nôtres. Il n'aimoit que la chasse , & haïssoit fort l'étude. Verville n'alloit que rarement à la chasse , & prenoit grand plaisir à étudier ; en quoi nous avions ensemble une conformité merveilleuse , aussi-bien qu'en toute autre chose ; & je puis dire que pour m'accommoder à son humeur , je n'avois pas besoin de beaucoup de complaisance , & n'avois qu'à suivre mon inclination. Le baron d'Arques avoit une bibliotheque de romans fort ample ; notre précepteur qui n'en

avoit jamais lu dans le pays latin , qui nous en avoit d'abord défendu la lecture , & qui les avoit cent fois blâmés dans le baron d'Arques , pour les lui rendre aussi odieux , qu'il les trouvoit divertissans , en devint lui-même si féru , qu'après avoir dévoré les vieux & les modernes , il avoua que la lecture des bons romans instruisoit en divertissant , & qu'il ne les croyoit pas moins propres à donner de beaux sentimens aux jeunes gens , que la lecture de Plutarque. Il nous porta donc à les lire , autant qu'il nous en avoit détournés , & nous proposa d'abord de lire les modernes ; mais ils n'étoient pas encore selon notre goût , & jusqu'à l'âge de quinze ans nous nous plaissions bien plus à lire les Amadis de Gaule , que les Astrées & les autres beaux romans que l'on a faits depuis , par lesquels les François ont fait voir , aussi-bien que par mille autres choses , que s'ils n'inventent pas tant que les autres nations , ils perfectionnent davantage. Nous donnions donc à la lecture des romans la plus grande partie du tems que nous avions pour nous divertir. Pour Saint-

Far, il nous appelloit les liseurs, & s'en alloit à la chasse, ou battre les payfans, à quoi il réussissoit admirablement bien. L'inclination que j'avois à bien faire m'acquiesça la bienveillance du baron d'Arques, & il m'aima autant que si j'eusse été son proche parent. Il ne voulut point que je quittasse ses enfans quand il les envoya à l'académie, & ainsi j'y fus mis avec eux, plutôt comme un camarade, que comme un valet. Nous y apprîmes nos exercices : on nous en tira au bout de deux ans ; & à la sortie de l'académie, un homme de condition, parent du baron d'Arques, faisant des troupes pour les Vénitiens, Saint-Far & Verville persuaderent si bien leur pere, qu'il les laissa aller à Venise avec son parent. Le bon gentilhomme voulut que je les accompagnasse encore ; & monsieur de Saint-Sauveur, mon parrain, qui m'aimoit extrêmement, me donna libéralement une lettre de change assez considérable pour m'en servir si j'en avois besoin ; & pour n'être pas à charge à ceux que j'avois l'honneur d'accompagner. Nous prîmes le plus long chemin pour voir Rome

& les autres belles villes d'Italie , dans chacune desquelles nous fîmes quelque séjour , hormis dans celles dont les Espagnols sont les maîtres. Dans Rome je tombai malade , & les deux freres poursuivirent leur voyage ; celui qui les menoit ne pouvant échapper l'occasion des galeres du pape , qui alloient joindre l'armée des Vénitiens au passage des Dardanelles , où elle attendoit celle des Turcs. Verville eut tous les regrets du monde de me quitter ; & moi je pensai me désespérer d'être séparé de lui , en un tems où j'aurois pu , par mes services , me rendre digne de l'amitié qu'il me portoit. Pour Saint-Far , je crois qu'il me quitta comme s'il ne m'eût jamais vu , & je ne songeai en lui qu'à cause qu'il étoit frere de Verville , qui me laissa en se séparant de moi le plus d'argent qu'il put ; je ne fais pas si ce fut du consentement de son frere. Me voilà donc malade dans Rome , sans aucune connoissance que celle de mon hôte , qui étoit un apothicaire Flamand , & de qui je reçus toutes les assistances imaginables durant ma maladie. Il n'étoit pas ignorant

ignorant de la médecine ; & autant que je suis capable d'en juger , je l'y trouvois plus entendu que le médecin Italien qui me venoit voir. Enfin je guéris , & repris assez de force pour visiter les lieux remarquables de Rome , où les étrangers trouvent amplement de quoi satisfaire à leur curiosité. Je me plaisois extrêmement à visiter les vignes (c'est ainsi que l'on appelle plusieurs jardins plus beaux que le Luxembourg , ou les Tuileries. Les cardinaux , & autres personnes de condition , les font entretenir avec grand soin , plutôt par vanité , que par le plaisir qu'ils y prennent , n'y allant jamais , au moins fort rarement). Un jour que je me promenois dans une des plus belles , je vis au détour d'une allée deux femmes assez bien vêtues , que deux jeunes François avoient arrêtées , & ne vouloient pas laisser passer outre , que la plus jeune ne levât un voile qui lui couvroit le visage. Un de ces François , qui paroissoit être le maître de l'autre , fut même assez insolent pour lui découvrir le visage par force , cependant que celle qui n'étoit point voilée étoit re-

tenue par son valet. Je ne consultai point ce que j'avois à faire ; je dis d'abord à ces incivils que je ne souffrirois point la violence qu'ils vouloient faire à ces femmes. Ils se trouverent assez étonnés & l'un & l'autre , me voyant parler avec assez de résolution pour les embarrasser , quand ils auroient eu leurs épées , comme j'avois la mienne. Les deux femmes se rangerent auprès de moi ; & ce jeune François , préférant le déplaisir d'un affront à celui de se faire battre , me dit , en se séparant : Monsieur le brave , nous nous verrons autre part , où les épées ne seront pas toutes d'un côté. Je lui répondis que je ne me cahe-rois pas : son valet le suivit , & je demeurai avec ces deux femmes. Celle qui n'étoit point voilée paroissoit avoir quelques trente-cinq ans ; elle me remercia en françois , qui ne tenoit rien de l'italien , & me dit entre autres choses , que si tous ceux de ma nation me ressembloient , les femmes Italiennes ne feroient point de difficulté de vivre à la Françoisé. Après cela , comme pour me récompenser du service que je lui avois rendu , elle ajouta qu'ayant

empêché que l'on ne vît sa fille malgré elle, il étoit juste que je la viffe de son bon gré. Levez donc votre voile, Léonore, afin que monsieur fache que nous ne sommes pas tout-à-fait indignes de l'honneur qu'il nous a fait de nous protéger. Elle n'eut pas plus tôt achevé de parler, que sa fille leva son voile, ou plutôt m'éblouit. Je n'ai jamais rien vu de plus beau; elle leva deux ou trois fois les yeux sur moi comme à la dérobée; & , rencontrant toujours les miens, il lui monta au visage un rouge qui la fit plus belle qu'un ange. Je vis bien que la mere l'aimoit extrêmement; car elle me parut participer au plaisir que je prenois à regarder sa fille. Comme je n'étois pas accoutumé à de pareilles rencontres, & que les jeunes gens se défent aisément en compagnie, je ne leur fis que de fort mauvais complimens quand elles s'en allerent, & je leur donnai peut-être mauvaise opinion de mon esprit. Je me voulus du mal de ne leur avoir pas demandé leur demeure, & de ne m'être pas offert à les y conduire; mais il n'y avoit plus d'apparence de courir après. Je voulus

m'enquérir du concierge s'il les connoissoit. Nous fûmes long-tems sans nous entendre, parce qu'il ne savoit pas mieux le françois, que moi l'italien. Enfin, plutôt par signes qu'autrement, il me fit savoir qu'elles lui étoient inconnues, ou bien il ne voulut pas m'avouer qu'il les connoissoit. Je m'en retournai chez mon apothicaire Flamand, tout autre que je n'en étois sorti, c'est-à-dire, fort amoureux; & fort en peine de savoir si cette belle Léonore étoit courtisane ou honnête fille, & si elle avoit autant d'esprit que sa mere m'avoit témoigné d'en avoir. Je m'abandonnai à la rêverie, & me flattai de mille belles espérances qui me divertirent un peu de tems, & m'inquiéterent beaucoup après que j'en eus considéré l'impossibilité. Après avoir fait mille desseins inutiles, je m'arrêtai à celui de les chercher exactement, ne pouvant m'imaginer qu'elles pussent être long-tems invisibles en une ville si peu peuplée que Rome, & à un homme si amoureux que moi. Dès le même jour, je cherchai par-tout où je crus les pouvoir trouver, & m'en revins au logis plus las & plus

chagrin que je n'en étois sorti. Le lendemain , je cherchai encore avec plus de soin , & je ne fis que me lasser & m'inquiéter davantage. De la façon que j'observois les jaloufies & les fenêtres , & de l'impétuoſité avec laquelle je courois après toutes les femmes qui avoient quelque rapport avec ma Léonore , on me prit cent fois , dans les rues & dans les églifes , pour le plus fou de tous les François , qui ont le plus contribué dans Rome à décréditer leur nation. Je ne fais comment je pus reprendre mes forces en un tems où j'étois une vraie ame damnée. Je me guéris pourtant le corps parfaitement , tandis que mon eſprit demeura malade , & ſi partagé entre l'honneur qui m'appelloit en Candie , & l'amour qui me retonoit à Rome , que je doutai quelquefois ſi j'obéirois aux lettres que je recevois ſouvent de Verville , qui me conjuroit par notre amitié de l'aller trouver , ſans ſe ſervir du droit qu'il avoit de me commander. Enfin , ne pouvant avoir de nouvelles de mes inconnues , quelque diligence que j'y apportaffe , je payai mon hôte , & préparai

mon petit équipage pour partir. La veille de mon départ, le seigneur Stephano Vanbergue, c'est ainsi que s'appelloit mon hôte, me dit qu'il me vouloit donner à dîner chez une de ses amies, & me faire avouer qu'il n'avoit pas mal choisi pour un Flamand; ajoutant qu'il ne m'y avoit pas voulu mener que la veille de mon départ, parce qu'il en étoit un peu jaloux. Je lui promis d'y aller, par complaisance plutôt qu'autrement, & nous y allâmes à l'heure du dîner. Le logis où nous entrâmes n'avoit ni la mine ni les meubles de celui de la maîtresse d'un apothicaire. Nous traversâmes une salle bien meublée, au sortir de laquelle j'entrai le premier dans une chambre fort magnifique, où je fus reçu par Léonore & par sa mere. Vous pouvez vous imaginer combien cette surprise me fut agréable. La mere de cette belle fille se présenta à moi pour être saluée à la Françoisé, & je vous avoue qu'elle me baïsa plutôt que je ne la baïfai. J'étois si interdit que je ne voyois goutte, & que je n'entendis rien du compliment qu'elle me fit. Enfin l'esprit & la vue me revin-

rent, & je vis Léonore plus belle & plus charmante que je ne l'avois encore vue ; mais je n'eus pas l'assurance de la saluer. Je reconnus ma faute aussi-tôt que je l'eus faite ; & , sans songer à la réparer , la honte fit monter autant de rouge à mon visage , que la pudeur avoit fait monter d'incarnat à celui de Léonore. Sa mere me dit que , devant que je partisse , elle avoit voulu me remercier du soin que j'avois eu de chercher sa demeure ; & ce qu'elle me dit augmenta encore davantage ma confusion. Elle me traîna dans une ruelle parée à la Françoisse , où sa fille ne nous accompagna point , me trouvant sans doute trop sot pour en valoir la peine. Elle demeura avec le seigneur Stephano , tandis que je faisois auprès de sa mere mon vrai personnage , c'est-à-dire , le paysan. Elle eut la bonté de fournir à la conversation toute seule , & s'en acquitta avec beaucoup d'esprit , quoiqu'il n'y ait rien de si difficile que d'en faire paroître avec une personne qui n'en a point. Pour moi , je n'en eus jamais moins qu'en cette rencontre ; & si elle ne s'ennuya pas alors , elle ne

s'est jamais ennuyée avec personne. Elle me dit , après plusieurs choses auxquelles à peine répondis - je oui & non , qu'elle étoit Françoisse de naissance , & que je saurois du seigneur Stephano les raisons qui la retenoient dans Rome. Il fallut aller dîner , & me traîner encoire dans la salle comme on avoit fait dans la ruelle ; car j'étois si troublé que je ne savois pas marcher. Je fus toujours le même stupide devant & après le dîner , durant lequel je ne fis rien avec assurance , que regarder incessamment Léonore. Je crois qu'elle en fut importunée , & que pour me punir elle eut toujours les yeux baissés. Si la mere n'eût toujours parlé , le dîner se fût passé à la chartreuse ; mais elle discourut avec le seigneur Stephano des affaires de Rome , au moins je me l'imagine , car je ne donnai pas assez d'attention à ce qu'elle dit , pour en pouvoir parler avec certitude. Enfin on sortit de table , pour le soulagement de tout le monde , excepté de moi qui empirois à vue d'œil. Quand il fallut s'en aller , elles me dirent cent choses obligantes , à quoi je ne répondis que ce que

l'on met à la fin des lettres. Ce que je fis en sortant, de plus que je n'avois fait en arrivant, c'est que je baifai Léonore, & que je m'achevai de perdre. Stephano n'eut pas le crédit de tirer une parole de moi, en tout le tems que nous mîmes à retourner à son logis. Je m'enfermai dans ma chambre, où je me jettai sur mon lit sans quitter mon manteau ni mon épée. Là, je fis réflexion sur tout ce qui m'étoit arrivé; Léonore se présenta à mon imagination plus belle qu'elle n'avoit fait à ma vue. Je me ressouvins du peu d'esprit que j'avois témoigné devant la mere & la fille; &, toutes les fois que cela me venoit dans l'esprit, la honte me mettoit le visage tout en feu. Je souhaitai d'être riche; je m'affligeai de ma basse naissance; je me forgeai cent belles aventures, avantageuses à ma fortune & à mon amour. Enfin, ne songeant plus qu'à chercher un honnête prétexte de ne m'en aller pas, & n'en trouvant aucun qui me contentât, je fus assez désespéré pour souhaiter de retomber malade, à quoi je n'étois déjà que trop disposé. Je lui voulus écrire; mais tout

ce que j'écrivis ne me satisfit point , & je remis dans mes poches le commencement d'une lettre que je n'aurois peut-être osé envoyer quand je l'aurois achevée. Après m'être bien tourmenté , ne pouvant plus rien faire que songer à Léonore, je voulus revoir le jardin où elle m'apparut la première fois , pour m'abandonner tout entier à ma passion , & je fis aussi dessein de repasser encore devant son logis. Ce jardin étoit en un lieu des plus écartés de la ville , au milieu de plusieurs vieux bâtimens inhabitables. Comme je passois en rêvant sous les ruines d'un portique , j'entendis marcher derrière moi , & en même tems je me sentis donner un coup d'épée au-dessous des reins. Je me tournai brusquement , mettant l'épée à la main ; & me trouvant en tête le valet du jeune François dont je vous ai tantôt parlé , je pensois bien lui rendre pour le moins le coup qu'il m'avoit donné en trahison : mais comme je le pouffois assez loin sans le pouvoir joindre , parce qu'il lâchoit le pied en parant , son maître sortit d'entre les ruines du portique , & m'attaquant

par-derriere , me donna un grand coup sur la tête , & un autre dans la cuisse , qui me fit tomber. Il n'y avoit pas apparence que j'échappasse de leurs mains , ayant été surpris de la sorte : mais comme en une mauvaise action on ne conserve pas toujours beaucoup de jugement , le valet blessa le maître à la main droite , & en même tems deux peres Minimes de la Trinité du Mont , qui passoient auprès de là , & qui virent de loin qu'on m'affaffinoit , étant accourus à mon secours , mes affassins se sauverent , & me laisserent blessé de trois coups d'épée. Ces bons religieux étoient François pour mon grand bonheur ; car en lieu si écarté , un Italien qui m'auroit vu en si mauvais état , se seroit éloigné de moi plutôt que de me secourir , de peur qu'étant trouvé en me rendant ce bon office , on ne le soupçonnât d'être lui-même mon affassin. Tandis que l'un de ces charitables religieux me confessa , l'autre courut en mon logis avertir mon hôte de ma disgrâce. Il vint aussi-tôt à moi , & me fit porter demimort dans mon lit , avec tant de blessures

& tant d'amour, que je ne fus pas long-tems sans avoir une fièvre très-violente. On désespéra de ma vie, & je n'en espérai pas mieux que les autres. Cependant l'amour de Léonore ne me quittoit point ; au contraire, il augmentoit toujours à mesure que mes forces diminuerent. Ne pouvant donc plus supporter un fardeau si pesant, sans m'en décharger, ni me résoudre à mourir sans faire savoir à Léonore que je n'aurois voulu vivre que pour elle, je demandai une plume & de l'encre. On crut que je rêvois ; mais je le fis avec une si grande instance, & je protestai si bien, que l'on me mettoit au désespoir si l'on me refusoit ce que je demandois, que le seigneur Stephano, qui avoit bien reconnu ma passion, & qui étoit assez clairvoyant pour se douter à peu près de mon dessein, me fit donner tout ce qu'il me falloit pour écrire ; & comme s'il eût su mon intention, il demeura seul dans ma chambre. Je relus les papiers que j'avois écrit un peu auparavant, pour me servir des pensées que j'avois déjà eues

sur

sur le même sujet. Enfin, voici ce que j'écrivis à Léonore.

« Aussi-tôt que je vous vis, je ne pus
 » m'empêcher de vous aimer. Ma raison
 » ne s'y opposa point ; elle me dit, aussi-
 » bien que mes yeux, que vous étiez la
 » plus aimable personne du monde, au lieu
 » de me représenter que je n'étois pas
 » digne de vous aimer. Mais elle n'eût fait
 » qu'irriter mon mal par des remèdes inu-
 » tiles ; & après m'avoir fait faire quelque
 » résistance, il auroit toujours fallu céder
 » à la nécessité de vous aimer, que vous
 » imposez à tous ceux qui vous voient. Je
 » vous ai donc aimée, belle Léonore, &
 » d'un amour si respectueux, que vous
 » ne m'en devez pas haïr, bien que j'aie
 » la hardiesse de vous le découvrir. Mais
 » le moyen de mourir pour vous & de ne
 » s'en glorifier pas ! & quelle peine pou-
 » vez-vous avoir à me pardonner un crime
 » que vous aurez si peu de tems à me re-
 » procher ? Il est vrai que vous avoir pour
 » la cause de sa mort, est une récompense
 » qui ne se peut mériter que par un grand

» nombre de services , & vous avez peut-
 » être regret de m'avoir fait ce bien - là
 » sans y penser. Ne me le plaignez point ,
 » aimable Léonore , puisque vous ne me
 » le pouvez plus faire perdre , & que c'est
 » la seule faveur que j'aie jamais reçue de
 » la fortune , laquelle ne pourra jamais
 » s'acquitter de ce qu'elle doit à votre
 » mérite , qu'en vous donnant des ado-
 » rateurs autant au-dessus de moi , que
 » toutes les beautés du monde sont au-
 » dessous de la vôtre. Je ne suis donc pas
 » assez vain pour espérer que le moindre
 » sentiment de pitié. . . .

Je ne pus achever ma lettre ; tout d'un
 coup les forces me manquèrent , & la
 plume me tomba de la main , mon corps
 ne pouvant suivre mon esprit qui alloit si
 vite ; sans cela ce long commencement de
 lettre que je viens de vous réciter , n'auroit
 été que la moindre partie de la mienne ,
 tant la fièvre & l'amour m'avoient échauffé
 l'imagination. Je demeurai long-tems éva-
 noui sans donner aucun signe de vie. Le
 seigneur Stephano , qui s'en aperçut , ou-

vrit la porte de la chambre pour envoyer querir un prêtre. Au même tems Léonore & sa mere me vinrent voir. Elles avoient appris que j'avois été assaffiné ; & parce qu'elles crurent que cela ne m'étoit arrivé que pour les avoir voulu servir , & ainsi qu'elles étoient la cause innocente de ma mort , elles n'avoient point fait difficulté de venir me voir en l'état où j'étois. Mon évanouissement dura si long-tems , qu'elles s'en allerent devant que je fusse revenu à moi , fort affligées , à ce que l'on put juger , & dans la croyance que je n'en reviendrois pas. Elles lurent ce que j'avois écrit , & la mere , plus curieuse que la fille , lut aussi les papiers que j'avois laissés sur mon lit , entre lesquels il y avoit une lettre de mon pere Garigues. Je fus long-tems entre la mort & la vie ; mais enfin la jeunesse fut la plus forte : en quinze jours je fus hors de danger , & au bout de cinq ou six semaines je commençai à marcher par la chambre. Mon hôte me disoit souvent des nouvelles de Léonore : il m'apprit la charitable visite que sa mere & elle m'avoient rendue , dont j'eus une extrême joie ; &

si je fus un peu en peine de ce qu'on avoit lu la lettre de mon pere , je fus d'ailleurs fort satisfait de ce que la mienne avoit été lue aussi. Je ne pouvois parler d'autre chose que de Léonore toutes les fois que je me trouvois seul avec Stephano. Un jour me souvenant que la mere de Léonore m'avoit dit qu'il me pourroit apprendre qui elle étoit , & ce qui la retenoit dans Rome , je le priai de me faire part de ce qu'il en savoit. Il me dit qu'elle s'appelloit mademoiselle de la Boissiere ; qu'elle étoit venue à Rome avec la femme de l'ambassadeur de Frante ; qu'un homme de condition , proche parent de l'ambassadeur , étoit devenu amoureux d'elle ; qu'elle ne l'avoit point haï , & que d'un mariage clandestin il en avoit eu cette belle Léonore. Il m'apprit de plus , que ce seigneur en avoit été brouillé avec toute la maison de l'ambassadeur ; que cela l'avoit obligé de quitter Rome , & d'aller demeurer quelque tems à Venise avec cette demoiselle de la Boissiere , pour laisser passer le tems de l'ambassade. Que l'ayant ramenée dans Rome , il lui avoit meublé

une maison , & donné tous les ordres nécessaires pour la faire vivre en personne de condition , tandis qu'il seroit en France , où son pere le faisoit revenir , & où il n'avoit osé mener sa maîtresse , ou, si vous voulez , sa femme , sachant bien que son mariage ne seroit approuvé de personne. Je vous avoue que je ne pus m'empêcher de souhaiter quelquefois que ma Léonore ne fût pas fille légitime d'un homme de condition , afin que le défaut de sa naissance eût plus de rapport avec la bassesse de la mienne. Mais je me repentois bientôt d'une pensée si criminelle , & lui souhaitois une fortune aussi avantageuse qu'elle la méritoit , quoique cette dernière pensée me causât un désespoir étrange ; car l'aimant plus que ma vie , je prévoyois bien que je ne pourrois jamais être heureux sans la posséder , ni la posséder sans la rendre malheureuse. Lorsque j'achevois de me guérir , & que d'un si grand mal il ne me restoit que beaucoup de pâleur sur le visage , causée par la grande quantité de sang que j'avois perdu , mes jeunes maîtres revinrent de l'armée des Vénitiens , la

peste qui infectoit tout le Levant , ne leur ayant pas permis d'y exercer plus long-tems leur courage. Verville m'aimoit encore , comme il m'a toujours aimé , & Saint-Far ne me témoignoit point encore qu'il me haït , comme il a fait depuis. Je leur fis le récit de tout ce qui m'étoit arrivé , à la réserve de l'amour que j'avois pour Léonore. Ils témoignèrent une extrême envie de la connoître , & je la leur augmentai en leur exagérant le mérite de la mere & de la fille. Il ne faut jamais louer la personne que l'on aime devant ceux qui peuvent l'aimer aussi , puisque l'amour entre dans l'ame aussi-bien par les oreilles que par les yeux. C'est un emportement qui a souvent bien fait du mal à ceux qui s'y sont laissés aller. Vous allez voir si j'en puis parler par expérience. Saint - Far me demandoit tous les jours quand je le menerois chez mademoiselle de la Boissiere. Un jour qu'il me pressoit plus qu'il n'avoit jamais fait , je lui dis que je ne savois pas si elle l'auroit agréable , parce qu'elle vivoit fort retirée. Je vois bien que vous êtes fort amoureux de

sa fille , me repartit-il ; & , ajoutant qu'il iroit bien la voir sans moi , il me rompit si rudement en visiere , & je parus si étonné , qu'il ne douta plus de ce que peut-être il ne soupçonnoit pas encore. Il me fit ensuite cent mauvaises railleries , & me mit en un tel désordre , que Verville en eut pitié. Il me tira d'auprès de ce brutal , & me mena au Cours , où je fus extrêmement triste , quelque peine que prit Verville à me divertir , par une bonté extraordinaire à une personne de son âge , & d'une condition si éloignée de la mienne. Cependant son brutal de frere travailloit à sa satisfaction , ou plutôt à ma ruine. Il s'en alla chez mademoiselle de la Boissiere , où l'on le prit d'abord pour moi , parce qu'il avoit avec lui le valet de mon hôte , qui m'y avoit accompagné plusieurs fois ; & je crois que sans cela on ne l'y auroit pas reçu. Mademoiselle de la Boissiere fut fort surprise de voir un homme inconnu. Elle dit à Saint-Far , que ne le connoissant point , elle ne savoit à quoi attribuer l'honneur qu'il lui faisoit de la visiter. Saint-Far lui dit sans marchander ,

qu'il étoit le maître d'un jeune garçon qui avoit été assez heureux pour avoir été blessé en lui rendant un petit service. Ayant débuté par une nouvelle qui ne plut ni à la mere ni à la fille, comme j'ai su depuis, & ces deux spirituelles personnes ne se souciant pas beaucoup de hasarder la réputation de leur esprit avec un homme qui leur avoit d'abord fait voir qu'il n'en avoit guere; le brutal se divertit fort peu avec elles, & elles s'ennuyèrent beaucoup avec lui. Ce qui le pensa faire enrager, c'est qu'il n'eut pas seulement la satisfaction de voir Léonore au visage, quelque instante priere qu'il lui fit de lever le voile qu'elle portoit d'ordinaire, comme font à Rome les filles de condition qui ne sont pas encore mariées. Enfin ce galant homme s'ennuya de les ennuyer; il les délivra de sa fâcheuse visite, & s'en retourna chez le seigneur Stephano, remportant fort peu d'avantage du mauvais office qu'il m'avoit rendu. Depuis ce tems-là, comme les brutaux sont fort portés à vouloir du mal à ceux à qui ils en ont fait, il eut pour moi des

mépris insupportables , me désobligea si souvent , que j'eusse cent fois perdu le respect que je devois à sa condition , si Verville , par des bontés continuelles , ne m'eût aidé à souffrir les brutalités de son frere. Je ne savois point encore le mal qu'il m'avoit fait , quoique j'en ressentisse souvent les effets. Je trouvois bien mademoiselle de la Boissiere plus belle qu'elle n'étoit au commencement de notre connoissance ; mais étant également civile , je ne remarquois point que je lui fusse à charge. Pour Léonore , elle me paroissoit fort rêveuse devant sa mere , & quand elle n'en étoit pas observée , il me sembloit qu'elle en avoit le visage moins triste , & que j'en recevois des regards plus favorables. Le Destin contoit ainsi son histoire , & les comédiennes l'écoutoient attentivement , sans témoigner qu'elles eussent envie de dormir , lorsque deux heures après minuit sonnerent. Mademoiselle de la Caverne fit souvenir le Destin qu'il devoit le lendemain tenir compagnie à la Rappiniere , jusqu'à une maison qu'il avoit à deux ou trois lieues de

la ville , où il avoit promis de leur donner le plaisir de la chasse. Le Destin prit donc congé des comédiennes , & se retira dans sa chambre , où il y a apparence qu'il se coucha. Les comédiennes firent la même chose , & ce qui restoit de la nuit se passa fort paisiblement dans l'hôtellerie ; le poëte par bonheur n'ayant point enfanté de nouvelles stances.

CHAPITRE XIV.

Enlèvement du Curé de Domfront.

CEUX qui auront eu assez de tems à perdre pour l'avoir employé à lire les chapitres précédens , doivent savoir , s'ils ne l'ont oublié , que le curé de Domfront étoit dans l'un des quatre brancards qui se trouverent quatre de compagnie dans un petit village , par une rencontre qui ne s'étoit peut - être jamais faite ; mais , comme tout le monde fait , quatre brancards se peuvent plutôt rencontrer ensemble que quatre montagnes. Ce curé donc , qui s'étoit logé à la même hôtellerie de nos comédiens , fit consulter sa gravelle par les médecins du Mans , qui lui dirent , en latin fort élégant , qu'il avoit la gravelle ; ce que le pauvre homme ne savoit que trop ; & ayant aussi achevé d'autres affaires qui ne sont pas venues à ma connoissance , il partit de l'hôtellerie sur les neuf heures du matin , pour retourner à la con-

duite de ses ouailles. Une jeune niece qu'il avoit habillée en demoiselle , soit qu'elle le fût ou non , se mit au-devant du brancard , aux pieds du bon-homme qui étoit gros & court. Un payfan , nommé Guillaume , conduisoit par la bride le cheval de devant , par l'ordre exprès du curé , de peur que ce cheval ne mît le pied en faute ; & le valet du curé , nommé Julien , avoit soin de faire aller le cheval de derriere , qui étoit si rétif , que Julien étoit souvent contraint de le pousser par le cul. Le pot de chambre du curé , qui étoit de cuivre jaune , reluisant comme de l'or , parce qu'il avoit été écuré dans l'hôtellerie , étoit attaché au côté droit du brancard , ce qui le rendoit bien plus recommandable que le gauche , qui n'étoit paré que d'un chapeau dans un étui de carte , que le curé avoit retiré du messager de Paris , pour un gentilhomme de ses amis qui avoit sa maison auprès de Domfront. A une lieue & demie de la ville , comme le brancard alloit son petit train , dans un chemin creux revêtu de haies plus fortes que des murailles , trois cavaliers , soutenus

nus de deux fantassins , arrêterent le vénérable brancard. L'un d'eux , qui paroïsoit être le chef de ces couteurs de grands chemins , dit d'une voix effroyable : Par la mort ! le premier qui soufflera , je le tue , & présenta la bouche de son pistolet à deux doigts près des yeux du paysan Guillaume , qui conduisoit le brancard. Un autre en fit autant à Julien , & un des hommes de pied coucha en joue la niece du curé ; qui cependant dormoit dans son brancard fort paisiblement ; & ainsi fut exemptée de l'effroyable peur qui saisit son petit train pacifique. Ces vilains hommes firent marcher le brancard plus vite , que les méchans chevaux qui le portoient n'en avoient envie. Jamais le silence n'a été mieux observé dans une action si violente. La niece du curé étoit plus morte que vive ; Guillaume & Julien pleuroient sans oser ouvrir la bouche , à cause de l'effroyable vision des armes à feu , & le curé dormoit toujours , comme je vous ai déjà dit. Un des cavaliers se détacha du gros au galop , & prit le devant. Cependant le brancard gagna un bois , à l'entrée duquel le

cheval de devant , qui mouroit peut-être de peur aussi-bien que celui qui le menoit, ou par belle malice , ou parce qu'on le faisoit aller plus vite qu'il ne lui étoit permis par sa nature pesante & endormie ; ce pauvre cheval donc mit le pied dans une orniere , & broncha si rudement , que monsieur le curé s'en éveilla , & sa niece tomba du brancard sur la maigre croupe de la haridelle. Le bon-homme appella Julien , qui n'osa lui répondre ; il appella sa niece , qui n'avoit garde d'ouvrir la bouche : le payfan eut le cœur aussi dur que les autres , & le curé se mit en colere tout de bon. On a voulu dire qu'il jura Dieu ; mais je ne puis croire cela d'un curé du bas Maine. La niece du curé s'étoit relevée de dessus la croupe du cheval , & avoit repris sa place sans oser regarder son oncle ; & le cheval , s'étant relevé vigoureusement , marchoit plus fort qu'il n'avoit jamais fait , nonobstant le bruit du curé , qui crioit de sa voix de lutin : arrête , arrête. Ses cris redoublés excitoient le cheval , & le faisoient aller encore plus vite ; & cela faisoit crier le curé encore plus fort.

Il appelloit tantôt Julien , tantôt Guillaume , & plus souvent que les autres sa niece , au nom de laquelle il joignoit souvent l'épithete de double carogne. Elle eût pourtant bien parlé si elle eût voulu ; car celui qui lui faisoit garder le silence si exactement , étoit allé joindre les gens de cheval , qui avoient pris le devant , & qui étoient éloignés du brancard de quarante ou cinquante pas ; mais la peur de la carabine la rendoit insensible aux injures de son oncle , qui se mit enfin à hurler , & à crier à l'aide & au meurtre , voyant qu'on lui désobéissoit si opiniâtrément. Là-dessus , les deux cavaliers qui avoient pris le devant , & que le fantassin avoit fait revenir sur leurs pas , rejoignirent le brancard , & le firent arrêter. L'un d'eux dit effroyablement à Guillaume : Qui est le fou qui crie là - dedans ? Hélas ! monsieur , vous le savez mieux que moi , répondit le pauvre Guillaume. Le cavalier lui donna du bout de son pistolet dans les dents , & le présenta à la niece , lui commanda de se démasquer , & de lui dire qui elle étoit. Le curé , qui voyoit de son brancard tout

ce qui se passoit , & qui avoit un procès avec un gentilhomme de ses voisins , nommé de Lanne , crut que c'étoit lui qui le vouloit assassiner. Il se mit donc à crier : Monsieur de Laune , si vous me tuez , je vous cite devant Dieu ; je suis sacré prêtre indigne , & vous serez excommunié comme un loup-garou. Cependant sa pauvre niece se démasquoit , & faisoit voir au cavalier un visage effrayé qui lui étoit inconnu. Cela fit un effet à quoi l'on ne s'attendoit point. Cet homme colere lâcha son pistolet dans le ventre du cheval qui portoit le devant du brancard , & d'un autre pistolet qu'il avoit à l'arçon de sa selle , donna droit dans la tête d'un de ses hommes de pied , en disant : Voilà comme il faut traiter ceux qui donnent de faux avis. Ce fut alors que la frayeur redoubla au curé & à son train. Il demanda confession ; Julien & Guillaume se mirent à genoux , & la niece du curé se rangea auprès de son oncle. Mais ceux qui leur faisoient tant de peur les avoient déjà quittés , & s'étoient éloignés d'eux autant que leurs chevaux avoient pu courir , leur laissant en dépôt

celui qui avoit été tué d'un coup de pistolet. Julien & Guillaume se leverent en tremblant, & dirent au curé & à sa niece que les gens d'armes s'en étoient allés. Il fallut dételer le cheval de derrière, afin que le brancard ne penchât pas tant sur le devant; & Guillaume fut envoyé en un bourg prochain, pour trouver un autre cheval. Le curé ne savoit que penser de ce qui lui étoit arrivé; il ne pouvoit deviner pourquoi on l'avoit enlevé, pourquoi on l'avoit quitté sans le voler, & pourquoi ce cavalier avoit tué un des siens même, dont le curé n'étoit pas si scandalisé que de son propre cheval tué, qui vraisemblablement n'avoit jamais rien eu à démêler avec cet étrange homme. Il concluoit toujours que c'étoit de Laune qui l'avoit voulu assassiner, & qu'il en auroit raison. Sa niece lui soutenoit que ce n'étoit point de Laune, qu'elle le connoissoit bien; mais le curé vouloit que ce fût lui, pour lui faire un bon grand procès criminel, se fiant peut être aux témoins à gage qu'il espéroit de trouver à Goron, où il avoit des parens. Comme

ils contestoient là-dessus , Julien , qui vit paroître de loin quelque cavalerie , s'enfuit tant qu'il put. La niece du curé , qui vit fuir Julien , crut qu'il en avoit du sujet , & s'enfuit aussi ; ce qui fit perdre au curé la tramontane , ne sachant plus ce qu'il devoit penser de tant d'événemens extraordinaires. Enfin , il vit aussi la cavalerie que Julien avoit vue ; & qui pis est , il vit qu'elle venoit droit à lui. Cette troupe étoit composée de neuf ou dix chevaux ; au milieu de laquelle il y avoit un homme lié & garroté sur un méchant cheval , & défait comme ceux qu'on mene pendre, Le curé se mit à prier Dieu , & se recommanda de bon cœur à sa toute bonté ; sans oublier le cheval qui lui restoit : mais il fut bien étonné & rassuré tout ensemble , quand il reconnut la Rappiniere & quelques-uns de ses archers. La Rappiniere lui demanda ce qu'il faisoit là , & si c'étoit lui qui avoit tué l'homme qu'il voyoit roide mort auprès du corps d'un cheval. Le curé lui conta ce qui lui étoit arrivé , & conclut encore que c'étoit de Laune qui l'avoit voulu assassiner , de quoi la Rappiniere.

verbalisa amplement. Un des archers courut au prochain village pour faire enlever le corps mort , & revint avec la niece du curé & Julien , qui s'étoient rassurés , & qui avoient rencontré Guillaume ramenant un cheval pour le brancard. Le curé s'en retourna à Domfront sans aucune mauvaise rencontre , où , tant qu'il vivra , il contera son enlèvement. Le cheval mort fut mangé des loups ou des mâtins ; le corps de celui qui avoit été tué fut enterré je ne sais où ; & la Rappiniere , le Destin , la Rancune & l'Olive , les archers & le prisonnier s'en retournerent au Maus. Et voilà le succès de la chasse de la Rappiniere & des comédiens , qui prirent un homme au lieu de prendre un lievre.

C H A P I T R E X V .

Arrivée d'un Opérateur dans l'hôtellerie. Suite de l'histoire de Destin & de l'Etoile.

S É R É N A D E .

IL vous souviendra , s'il vous plaît , que dans le précédent chapitre , l'un de ceux qui avoient enlevé le curé de Domfront , avoit quitté ses compagnons , & s'en étoit allé au galop je ne fais où. Comme il pressoit extrêmement son cheval dans un chemin creux & fort étroit , il vit de loin quelques gens de cheval qui venoient à lui : il voulut retourner sur ses pas pour les éviter , & tourna son cheval si court , & avec tant de précipitation , qu'il se cabra & se renversa sur son maître. La Rappiniere & sa troupe , car c'étoient ceux qu'il avoit vus , trouverent fort étrange qu'un homme qui venoit à eux si vite , eût voulu s'en retourner de la même façon. Cela donna quelque soupçon à la Rappiniere , qui de son

naturel en étoit fort susceptible, outre que sa charge l'obligeoit à croire plutôt le mal que le bien. Son soupçon s'augmenta beaucoup, quand étant auprès de cet homme, qui avoit une jambe sous son cheval, il vit qu'il ne paroïssoit pas tant effrayé de sa chute, que de ce qu'il en avoit des témoins. Comme il ne hasardoit rien en augmentant sa peur, & qu'il savoit faire sa charge mieux que prévôt du royaume, il lui dit en l'approchant : Vous voilà donc pris, homme de bien ? ah ! je vous mettrai en lieu d'où vous ne tomberez pas si lourdement. Ces paroles étourdirent le malheureux, bien plus que n'avoit fait sa chute ; & la Rappiniere & les siens remarquerent sur son visage de si grandes marques d'une conscience bourrelée, que tout autre moins entreprenant que lui n'eût point balancé à l'arrêter. Il commanda donc à ses archers de lui aider à se relever, & le fit lier & garroter sur son cheval. La rencontre qu'il fit un peu après du curé de Domfront dans le désordre que vous avez vu auprès d'un homme mort, & d'un cheval tué d'un coup de pistolet, lui assu-

rerent qu'il ne s'étoit pas mépris ; à quoi contribua beaucoup la frayeur du prisonnier, qui augmenta visiblement à son arrivée. Le Destin se regardoit plus attentivement que les autres, pensant le reconnoître, & ne pouvant se remettre en mémoire où il l'avoit vu. Il travailla en vain sa réminiscence durant le chemin, il ne put y retrouver ce qu'il cherchoit. Enfin ils arriverent au Mans, où la Rappiniere fit emprisonner le prétendu criminel ; & les comédiens qui devoient commencer le lendemain à représenter, se retirèrent en leur hôtellerie pour donner ordre à leurs affaires. Ils se réconcilièrent avec l'hôte ; le poëte, qui étoit libéral comme un poëte, voulut payer le souper. Ragotin, qui se trouva dans l'hôtellerie, & qui ne s'en pouvoit éloigner depuis qu'il étoit amoureux de l'Étoile, en fut convié par le poëte, qui fut assez fou pour y convier aussi tous ceux qui avoient été spectateurs de la bataille qui s'étoit donnée la nuit précédente en chemise, entre les comédiens & la famille de l'hôte. Un peu devant le souper la bonne compagnie, qui étoit déjà

Dans l'hôtellerie , augmenta d'un opérateur & de son train , qui étoit composé de sa femme , d'une vieille servante More, d'un singe , & de deux valets. La Rancune le connoissoit il y avoit long-tems : ils se firent force caresses ; & le poëte qui faisoit aisément connoissance , ne quitta point l'opérateur & sa femme qu'à force de complimens pompeux , & qui ne disoient pourtant pas grand'chose , il ne leur eût fait promettre qu'ils lui feroient l'honneur de souper avec lui. On soupa : il ne s'y passa rien de remarquable ; on y but beaucoup , & on n'y mangea pas moins, Ragotin y reprit ses yeux du visage de l'Etoile , ce qui l'enivra autant que le vin qu'il avala , & parla fort peu durant le souper , quoique le poëte lui donnât une belle matiere à contester , blâmant tout net les vers de Théophile , dont Ragotin étoit grand admirateur. Les comédiennes firent quelque tems conversation avec la femme de l'opérateur , qui étoit Espagnole , & n'étoit pas désagréable. Elles se retirèrent ensuite dans leur chambre , où le Destin les conduisit pour achever son his-

toire, que la Caverne & sa fille mouroient d'impatience d'entendre. L'Etoile cependant se mit à étudier son rôle ; & le Destin ayant pris une chaise auprès d'un lit, où la Caverne & sa fille s'assirent, reprit son histoire en cette sorte.

Vous m'avez vu jusqu'ici fort amoureux, & bien en peine de l'effet que ma Lettre auroit fait dans l'esprit de Léonore & de sa mere : vous m'allez voir encore plus amoureux & le plus désespéré de tous les hommes. J'allois voir tous les jours mademoiselle de la Boissiere & sa fille, si aveuglé de ma passion, que je ne remarquois point la froideur que l'on avoit pour moi, & considérois encore moins que mes trop fréquentes visites pouvoient leur être à la fin incommodés. Mademoiselle de la Boissiere s'en trouvoit fort importunée depuis que Saint-Far lui avoit appris qui j'étois : mais elle ne pouvoit civilement me défendre sa maison, après ce qui m'étoit arrivé pour elle. Pour sa fille, à ce que je puis juger par ce qu'elle a fait depuis, je lui faisois pitié, & elle ne suivait pas en cela les sentimens de sa mere,

qui

qui ne la perdoit jamais de vue , afin que je ne pusse me trouver en particulier avec elle. Mais pour vous dire le vrai , quand cette belle fille eût voulu me traiter moins froidement que sa mere , elle n'eût osé l'entreprendre devant elle. Ainsi je souffrois comme une ame damnée , & mes fréquentes visites ne me servoient qu'à me rendre plus odieux à ceux à qui je voulois plaire. Un jour que mademoiselle de la Boissiere reçut des lettres de France , qui l'obligeoient à sortir aussi-tôt qu'elle les eût lues , elle envoya louer un carosse , & chercher le seigneur Stephano pour s'en faire accompagner , n'osant pas aller seule depuis la fâcheuse rencontre où je l'avois servie. J'étois plus prêt & plus propre à lui servir d'écuyer que celui qu'elle envoyoit chercher : mais elle ne vouloit pas recevoir le moindre service d'une personne dont elle se vouloit défaire. Par bonheur Stephano ne se trouva point , & elle fut contrainte de témoigner devant moi la peine où elle étoit de n'avoir personne pour la mener , afin que je m'y offrissè ; ce que je fis avec autant de joie , qu'elle avoit de

dépit d'être réduite à me mener avec elle. Je la menai chez un cardinal qui étoit lors protecteur de France, & qui lui donna heureusement audience aussi-tôt qu'elle la lui eût fait demander. Il falloit que son affaire fût d'importance, & qu'elle ne fût pas sans difficulté ; car elle fut long-tems à lui parler en particulier dans une espece de grotte, ou plutôt une fontaine couverte qui étoit au milieu d'un fort beau jardin. Cependant tous ceux qui avoient suivi ce cardinal, se promenoient dans les endroits du jardin qui leur plaisoient le plus. Me voilà donc dans une grande allée d'orangers, seul avec la belle Léonore, comme j'avois tant souhaité de fois, & pourtant encore moins hardi que je n'avois jamais été. Je ne fais si elle s'en apperçut, & si ce fut par bonté qu'elle parla la première. Ma mere, me dit-elle, aura bien du sujet de quereller le seigneur Stephano de nous avoir aujourd'hui manqué, & d'être cause que nous vous donnons tant de peine. Et moi, je lui serai bien obligé, lui répondis-je, de m'avoir procuré, sans y penser, la plus grande félicité dont je jouirai ja-

mais. Je v'ous ai assez d'obligation, répartit-elle, pour prendre part à tout ce que vous est avantageux : dites-moi donc, je vous prie, la félicité qu'il vous a procurée, si c'est une chose qu'une fille puisse savoir, afin que je m'en réjouisse. J'aurois peur, lui dis-je, que vous ne la fiffiez cesser. Moi ! reprit-elle, je ne fus jamais envieuse ; & quand je la serois pour tout autre, je ne la serois jamais pour une personne qui a mis sa vie au hasard pour moi. Vous ne le feriez pas par envie, lui répondis-je. Et par quel autre motif m'opposerois-je à votre félicité, reprit-elle ? Par mépris, lui dis-je. Vous me mettez bien en peine, ajouta-t-elle, si vous ne m'apprenez ce que je mépriserois, & de quelle façon le mépris que je serois de quelque chose, vous la rendroit moins agréable. Il m'est bien aisé de m'expliquer, lui répondis-je ; mais je ne fais si vous voudriez bien m'entendre. Ne me le dites donc point, me dit-elle ; car quand on doute si on voudra bien entendre une chose, c'est signe qu'elle n'est pas intelligible, ou qu'elle peut déplaire. Je vous avoue que je me suis étonné cent

fois comment je lui pouvois répondre à songeant bien moins à ce qu'elle me disoit , qu'à sa mere qui pouvoit revenir , & me faire perdre l'occasion de lui parler de mon amour. Enfin , je m'enhardis ; & , sans employer plus de tems en une conversation qui ne me conduisoit pas assez vite où je voulois aller , je lui dis , sans répondre à ses dernieres paroles , qu'il y avoit long-tems que je cherchois l'occasion de lui parler , pour lui confirmer ce que j'avois pris la hardiessè de lui écrire , & que je ne me serois jamais hafardé à cela , si je n'avois su qu'elle avoit lu ma lettre. Je lui redis ensuite une grande partie de ce que je lui avois écrit ; & ajoutai qu'étant prêt de partir pour la guerre que le pape faisoit à quelques princes d'Italie , & étant résolu d'y mourir , puisque je n'étois pas digne de vivre pour elle , je la priois de m'apprendre les sentimens qu'elle auroit eus pour moi , si ma fortune eût eu plus de rapport avec la hardiessè que j'avois eue de l'aimer. Elle m'avoua , en rougissant , que ma mort ne lui seroit pas indifférente ; & si vous êtes homme à faire quelque

chose pour vos amis , ajouta-t-elle , conservez-nous en un qui nous a été si utile ; ou du moins si vous êtes si pressé de mourir, pour une raison plus forte que celle que vous me venez de dire , différez votre mort jusqu'à tant que nous nous soyions revus en France , où je dois bientôt retourner avec ma mere. Je la pressai de me dire plus clairement les sentimens qu'elle avoit pour moi ; mais sa mere se trouva lors si près de nous , qu'elle n'eût pu me répondre quand elle l'eût voulu. Mademoiselle de la Boissiere me fit une mine assez froide , à cause peut - être que j'avois eu le tems d'entretenir Léonore en particulier ; & cette belle fille même me parut en être un peu en peine. Cela fut cause que je n'osai être que fort peu de tems chez elles. Je les quittai le plus content du monde , & tirant des conséquences fort avantageuses à mon amour de la réponse de Léonore. Le lendemain , je ne manquai pas de les aller voir , suivant ma coutume ; on me dit qu'elles étoient sorties , & on me dit la même chose trois jours de suite , que j'y retournai sans me rebuter.

Enfin le seigneur Stephano me conseilla de n'y aller plus , parce que mademoiselle de la Boissiere ne permettoit pas que je visse sa fille ; ajoutant qu'il me croyoit trop raisonnable pour m'aller faire donner un refus. Il m'apprit la cause de ma disgrâce. La mere de Léonore l'avoit trouvée qui m'écrivoit une lettre ; & après l'avoir fort maltraitée , elle avoit donné ordre à ses gens de me dire qu'elles n'y étoient pas , toutes les fois que je les viendrois voir. Ce fut alors que j'appris le mauvais office que m'avoit rendu Saint-Far , & que depuis ce tems-là mes visites avoient fort importuné la mere. Pour la fille , Stephano m'assura de sa part , que mon mérite lui eût fait oublier ma fortune , si sa mere eût été aussi peu intéressée qu'elle. Je ne vous dirai point le désespoir où me mirent ces fâcheuses nouvelles ; je m'affligeai autant que si l'on m'eût refusé Léonore injustement , quoique je n'eusse jamais espéré de la posséder ; je m'emportai contre Saint-Far , & je songeai même à me battre contre lui : mais enfin , me remettant devant les yeux ce que je devois à son pere & à

son frere , je n'eus recours qu'à mes larmes. Je pleurai comme un enfant , & je m'ennuyai par-tout où je ne fus pas seul. Il fallut partir sans voir Léonore. Nous fîmes une campagne dans l'armée du pape , où je fis tout ce que je pus pour me faire tuer. La fortune me fut contraire en cela , comme elle avoit toujours été en autres choses. Je ne pus trouver la mort que je cherchois , & j'acquis quelque réputation que je ne cherchois point , & qui m'auroit satisfait en un autre tems ; mais pour lors rien ne me pouvoit satisfaire que le souvenir de Léonore. Verville & Saint - Far furent obligés de retourner en France , où le baron d'Arques les reçut en pere idolâtre de ses enfans. Ma mere me reçut fort froidement. Pour mon pere , il se tenoit à Paris chez le comte de Glaris , qui l'avoit choisi pour être le gouverneur de son fils. Le baron d'Arques , qui avoit su ce que j'avois fait dans la guerre d'Italie , où même j'avois sauvé la vie à Verville , voulut que je fusse à lui en qualité de gentilhomme. Il me permit d'aller voir mon pere à Paris , qui me reçut encore

plus mal que n'avoit fait sa femme. Un autre homme de sa condition , qui eût eu un fils aussi bien fait que moi , l'eût présenté au comte Ecoissois ; mais mon pere me tira hors de son logis avec empressement , comme s'il eût eu peur que je l'eusse déshonoré. Il me reprocha cent fois , durant le chemin que nous fîmes ensemble , que j'étois trop brave ; que j'avois la mine d'être glorieux , & que j'aurois mieux fait d'apprendre un métier , que d'être un traîneur d'épée. Vous pouvez penser que ces discours - là n'étoient guere agréables à un jeune homme qui avoit été bien élevé , qui s'étoit mis en quelque réputation à la guerre , & enfin qui avoit osé aimer une fort belle fille , & même lui découvrir sa passion. Je vous avoue que les sentimens de respect & d'amitié que l'on doit avoir pour un pere, n'empêcherent point que je ne le regardasse comme un très - fâcheux vieillard. Il me promena dans deux ou trois rues , me caressant de la sorte que je viens de vous dire, & puis me quitta tout d'un coup , me défendant expressément de le revenir voir.

Je n'eus pas grand'peine à me résoudre de lui obéir. Je le quittai , & m'en allai voir monfieur de Saint-Sauveur , qui me reçut en pere. Il fut fort indigné de la brutalité du mien , & me promit de ne me point abandonner. Le baron d'Arques eut des affaires qui l'obligerent d'aller demeurer à Paris. Il se logea à l'extrémité du fauxbourg Saint-Germain , en une fort belle maison que l'on avoit bâtie depuis peu avec beaucoup d'autres , qui ont rendu ce fauxbourg - là auffi beau que la ville. Saint-Far & Verville faisoient leur cour , alloient au cours ou en vifite , & faisoient tout ce que font les jeunes gens de leur condition en cette grande ville , qui fait passer pour campagnards les habitans des autres villes du royaume. Pour moi , quand je ne les accompagnois point , je m'allois exercer dans toutes les falles des tireurs d'armes , ou bien j'allois à la comédie ; ce qui est cause peut - être de ce que je fuis paffable comédien. Un jour Verville me tira en particulier , & me découvrit qu'il étoit devenu fort amoureux d'une demoifelle qui demouroit dans la même

rué. Il m'apprit qu'elle avoit un frère , nommé Saldagne , qui étoit aussi jaloux d'elle , & d'une autre sœur qu'elle avoit , que s'il eût été leur mari ; & il me dit de plus qu'il avoit fait assez de progrès auprès d'elle , pour l'avoir persuadée de lui donner la nuit suivante entrée dans son jardin , qui répondoit par une porte de derrière à la campagne , comme celui du baron d'Arques. Après m'avoir fait cette confidence , il me pria de l'y accompagner , & de faire tout ce que je pourrois pour me mettre aux bonnes grâces de la fille qu'elle devoit avoir avec elle. Je ne pouvois refuser à l'amitié que m'avoit toujours témoigné Verville , de faire tout ce qu'il vouloit. Nous sortîmes par la porte de derrière de notre jardin sur les dix heures du soir , & fûmes reçus dans celui où l'on nous attendoit , par la maîtresse & la suivante. La pauvre demoiselle de Saldagne trembloit comme la feuille , & n'osoit parler ; Verville n'étoit guere plus assuré ; la suivante ne disoit mot ; & moi , qui n'étois-là que pour accompagner Verville , je ne parlois point , & n'en avois pas envie.

Enfin Verville s'évertua , & mena sa maîtresse dans une allée couverte , après avoir bien recommandé à la suivante & à moi de faire bon gues ; ce que nous fîmes avec tant d'attention , que nous nous promenâmes assez long-tems sans nous dire la moindre parole l'un à l'autre. Au bout d'une allée , nous nous rencontrâmes avec les jeunes amans. Verville me demanda assez haut , si j'avois bien entretenu madame Madelon ; je lui répondis que je ne croyois pas qu'elle eût sujet de s'en plaindre. Non assurément , dit aussitôt la soubrette ; car il ne m'a encore rien dit. Verville s'en mit à rire , & assura cette Madelon que je valois bien la peine que l'on fit conversation avec moi , quoique je fusse fort mélancolique. Mademoiselle de Saldagne prit la parole , & dit que sa femme de chambre n'étoit pas aussi une fille à mépriser ; & là - dessus ces amans bienheureux nous quitterent , nous recommandant de bien prendre garde qu'on ne les surprît point. Je me préparai alors à m'ennuyer beaucoup avec une servante , qui m'alloit demander sans doute combien je gagnois de

gages, quelles servantes je connoissois dans le quartier, si je savois des chansons nouvelles, & si j'avois bien des profits avec mon maître. Je m'attendois, après cela, d'apprendre tous les secrets de la maison de Saldagne, & tous les défauts, tant de lui que de ses sœurs; car peu de suivans se rencontrent ensemble, sans se dire tout ce qu'ils savent de leurs maîtres, & sans trouver à redire au peu de soin qu'ils ont de faire leur fortune & celle de leurs gens. Mais je fus bien étonné de me voir en conversation avec une servante qui me dit d'abord: Je te conjure, esprit muet, de me confesser si tu es valet; & si tu es valet, par quelle vertu admirable tu t'es empêché jusqu'à cette heure de me dire du mal de ton maître. Ces paroles si extraordinaires en la bouche d'une femme de chambre, me surprirent; je lui demandai de quelle autorité elle se méloit de m'exorciser. Je vois bien, me dit-elle, que tu es un esprit opiniâtre, & qu'il faut que je redouble mes conjurations. Dis-moi donc, esprit rebelle, par la puissance que Dieu m'a donnée sur les valets suffisans & glorieux,

glorieux , dis - moi qui tu es ? Je fais un pauvre garçon , lui répondis-je , qui voudrois bien être endormi dans mon lit. Je vois bien , repartit-elle , que j'aurai bien de la peine à te connoître ; au moins ai-je déjà découvert que tu n'es guere galant : car , ajouta-t-elle , ne me devois-tu pas parler le premier , me dire cent douceurs , me vouloir prendre la main , te faire donner deux ou trois soufflets ; autant de coups de pieds , te faire bien égratigner , enfin t'en retourner chez toi comme un homme à bonne fortune ? Il y a des filles dans Paris , interrompis-je , dont je serois ravi de porter des marques ; mais il y en a aussi que je ne voudrois pas seulement envisager , de peur d'avoir de mauvais songes. Tu veux dire , reprit-elle que je suis peut-être laide ; hé ! monsieur le difficile , ne fais-tu pas bien que la nuit tous les chats sont gris ? Je ne veux rien faire la nuit , lui répliquai-je , dont je me puisse repentir le jour. Et si je suis belle , me dit-elle ? Je ne vous aurois pas porté assez de respect , lui dis - je ; outre qu'avec l'esprit que vous me faites paroître , vous méri-

teriez d'être servie & galantifiée dans les formes. Et servirois-tu bien une fille de mérite dans les formes , me demandat-elle ? Mieux qu'homme du monde , lui dis-je , pourvu que je l'aimasse. Que t'importe , ajouta-t-elle , pourvu que tu en fusses aimé ? Il faut que l'un & l'autre se rencontrent dans une galanterie où je m'embarquerois , lui repartis-je. Vraiment , dit-elle , si je dois juger du maître par le valet , ma maîtresse a bien choisi en monsieur Verville ; & sa servante , pour qui tu te radoucirois , auroit grand sujet de faire l'importante.. Ce n'est pas assez de m'ouïr parler , lui dis-je , il faut aussi me voir. Je crois , repartit-elle , qu'il ne faut ni l'un ni l'autre. Notre conversation ne put durer davantage ; car monsieur de Saldagne heurtoit à grands coups à la porte de la rue , que l'on ne se hâtoit point d'ouvrir par l'ordre de sa sœur , qui vouloit avoir le tems de regagner sa chambre. La damoiselle & la femme de chambre se retirèrent si troublées , & avec tant de précipitation , qu'elles ne nous dirent pas adieu en nous mettant hors du jardin. Verville

voulut que je l'accompagnasse en sa chambre aussi-tôt que nous fûmes arrivés au logis. Jamais je ne vis un homme plus amoureux & plus satisfait ; il m'exagéra l'esprit de sa maîtresse , & me dit qu'il n'auroit point l'esprit content que je ne l'eusse vue. Enfin il me tint toute la nuit à me redire cent fois les mêmes choses , & je ne pus m'aller coucher qu'alors que le point du jour commença de paroître. Pour moi , j'étois fort étonné d'avoir trouvé une servante de si bonne conversation , & je vous avoue que j'eus quelque envie de savoir si elle étoit belle , quoique le souvenir de ma Léonore me donnât une extrême indifférence pour toutes les belles filles que je voyois tous les jours dans Paris. Nous dormîmes Verville & moi jusqu'à midi. Il écrivit , aussi-tôt qu'il fut éveillé , à mademoiselle de Saldagne , & envoya sa lettre par son valet , qui en avoit déjà porté d'autres , & qui avoit correspondance avec sa femme de chambre. Ce valet étoit Bas-Breton , d'une figure fort désagréable , & d'un esprit qui l'étoit encore plus. Il me vint en l'esprit , quand je le vis partir , que

si la fille que j'avois entretenue le voyoit vilain comme il étoit , & parloit un moment à lui , qu'affurément elle ne le soupçonneroit point d'être celui qui avoit accompagné Verville. Ce gros sot s'acquitta assez bien de sa commission pour un sot : il trouva mademoiselle de Saldagne avec sa sœur aînée , qui s'appelloit mademoiselle de Lery , à qui elle avoit fait confidence de l'amour que Verville avoit pour elle. Comme il attendoit sa réponse , monsieur de Saldagne fut ouï chanter sur le degré. Il venoit à la chambre de ses sœurs , qui cachèrent à la hâte notre Breton dans une garde-robe. Le frere ne fut pas long-tems avec ses sœurs , & le Breton fut tiré de sa cachette. Mademoiselle de Saldagne s'enferma dans un petit cabinet pour faire réponse à Verville ; & mademoiselle de Lery fit conversation avec le Breton , qui sans doute ne la divertit guere. Sa sœur , qui avoit achevé sa lettre , la délivra de notre lourdaud , le renvoyant à son maître avec un billet par lequel elle lui promettoit de l'attendre à la même heure dans le même jardin. Aussi-tôt que la nuit

fut venue , vous pouvez penser que Verville se tint prêt pour aller à l'assignation qu'on lui avoit donnée. Nous fumes introduits dans le jardin , & je me vis en tête la même personne que j'avois entretenue , & que j'avois trouvée si spirituelle. Elle me le parut encore plus qu'elle n'avoit fait , & je vous avoue que le son de sa voix , & la façon dont elle disoit les choses , me firent souhaiter qu'elle fût belle. Cependant elle ne pouvoit croire que je fusse le Bas - Breton qu'elle avoit vu , ni comprendre pourquoi j'avois plus d'esprit la nuit que le jour ; car le Breton nous ayant conté que l'arrivée de Saldagne dans la chambre de ses sœurs lui avoit fait grande peur , je m'en fis honneur devant cette spirituelle servante , en lui protestant que je n'avois pas tant eu de peur pour moi , que pour mademoiselle de Saldagne. Cela lui ôta tout le doute qu'elle pouvoit avoir que je ne fusse pas le valet de Verville , & je remarquai que depuis cela elle commença à me tenir de vrais discours de servante. Elle m'apprit que ce monsieur de Saldagne étoit un terrible homme ; & que s'étant

trouvé fort jeune sans pere ni mere , avec beaucoup de bien & peu de parens , il exerçoit une grande tyrannie sur ses sœurs , pour les obliger à se faire religieuses , les traitant non pas seulement en pere injuste , mais en mari jaloux & insupportable. Je lui allois parler à mon tour dū baron d'Arques & de ses enfans , quand la porte du jardin , que nous n'avions point fermée , s'ouvrit ; & nous vîmes entrer monsieur de Saldagne , suivi de deux laquais , dont l'un lui portoit un flambeau. Il revenoit d'un logis qui étoit au bout de la rue , dans la même ligne du sien & du nôtre , où l'on jouoit tous les jours , & où Saint-Far alloit souvent se divertir. Ils y avoient joué ce jour-là l'un & l'autre ; & Saldagne ayant perdu son argent de bonne heure , étoit rentré dans son logis par la porte de derriere , contre sa coutume ; & l'ayant trouvée ouverte , nous avoit surpris , comme je vous viens de dire. Nous étions alors tous quatre dans une allée couverte ; ce qui nous donna moyen de nous dérober à la vue de Saldagne & de ses gens. La demoiselle demeura dans le jardin , sous pré-

texte de prendre le frais ; & pour rendre la chose plus vraisemblable , elle se mit à chanter sans en avoir grande envie , comme vous pouvez penser. Cependant Verville , ayant escaladé la muraille par une treille , s'étoit jetté de l'autre côté ; mais un troisieme laquais de Saldagne , qui n'étoit pas encore entré , le vit sauter , & ne manqua pas de venir dire à son maître qu'il venoit de voir sauter un homme de la muraille du jardin dans la rue. En même tems on m'ouït tomber dans le jardin fort rudement , la même treille par laquelle s'étoit sauvé Verville s'étant malheureusement rompue sous moi. Le bruit de ma chute , joint au rapport du laquais , émut tous ceux qui étoient dans le jardin. Saldagne courut au bruit qu'il avoit entendu ; suivi de ses trois laquais ; & voyant un homme l'épée à la main , car aussi-tôt que je fus relevé je m'étois mis en état de me défendre , il m'attaqua à la tête des siens. Je lui fis bientôt voir que je n'étois pas aisé à battre. Le laquais qui portoit le flambeau s'avança plus que les autres ; cela me donna moyen de voir Saldagne au

visage , que je reconnus pour le même François qui m'avoit voulu autrefois assassiner dans Rome , pour l'avoir empêché de faire une violence à Léonore , comme je vous ai tantôt dit. Il me reconnut aussi ; & ne doutant point que je ne fusse venu chez lui pour lui rendre la pareille , il me cria que je ne lui échapperois pas cette fois-là. Il redoubla ses efforts , & alors je me trouvai fort pressé , outre que je m'étois quasi rompu une jambe en tombant. Je gagnai , en lâchant le pied , un cabinet dans lequel j'avois vu entrer la maîtresse de Verville fort éplorée. Elle ne sortit point de ce cabinet , quoique je m'y retirasse, soit qu'elle n'en eût pas le tems , ou que la peur la rendît immobile. Pour moi , je me sentis augmenter le courage quand je vis que je ne pouvois être attaqué que par la porte du cabinet , qui étoit assez étroite. Je blesai Saldagne à une main , & le plus opiniâtre de ses laquais en un bras ; ce qui me fit donner un peu de relâche. Je n'espérois pas pourtant en échapper, m'attendant qu'à la fin on me tueroit à coups de pistolets , quand je leur aurois bien donné de la

peine à coups d'épée. Mais Verville vint à mon secours ; il ne s'étoit point voulu retirer dans son logis sans moi ; & , ayant ouï la rumeur & le bruit des épées , il étoit venu me tirer du péril où il m'avoit mis , ou le partager avec moi. Saldagne , avec qui il avoit déjà fait connoissance , crut qu'il le venoit secourir comme son ami & son voisin ; il s'en tint fort obligé , & lui dit en l'abordant : Vous voyez , monsieur , comme je suis assassiné dans mon logis. Verville , qui connut sa pensée , lui répondit sans hésiter , qu'il étoit son serviteur contre tout autre ; mais qu'il n'étoit-là qu'en l'intention de me servir contre qui que ce fût. Saldagne , enragé de s'être trompé , lui dit en jurant , qu'il viendrait bien à bout lui seul de deux traîtres , & en même tems chargea Verville de furie , qui le reçut vigoureusement. Je sortis de mon cabinet pour aller joindre mon ami ; & , surprenant le laquais qui portoit le flambeau , je ne le voulus pas tuer , je me contentai de lui donner un estramagon sur la tête , qui l'effraya si fort , qu'il s'enfuit hors du jardin bien avant dans la

campagne , criant aux voleurs. Les autres laquais s'enfuirent aussi. Pour ce qui est de Saldagne , au même tems que la lumière du flambeau nous manqua , je le vis tomber dans une palissade ; soit que Verville l'eût blessé , ou par un autre accident. Nous ne jugeâmes pas à propos de le relever ; mais bien de nous retirer bien vite. La sœur de Saldagne , que j'avois vue dans le cabinet , & qui savoit bien que son frere étoit homme à lui faire de grandes violences , en sortit alors , & vint nous prier , parlant bas & fondant toute en larmes , de l'emmener avec nous. Verville fut ravi d'avoir sa maîtresse en sa puissance. Nous trouvâmes la porte de notre jardin entr'ouverte , comme nous l'avions laissée , & nous ne la fermâmes point , pour n'avoir point la peine de l'ouvrir si nous étions obligés de sortir. Il y avoit dans notre jardin une salle basse peinte & fort enjolivée , où l'on mangeoit en été , & qui étoit détachée du reste de la maison. Mes jeunes maîtres & moi y faisons quelquefois des armes ; & , comme c'étoit le lieu le plus agréable de la

maison , le baron d'Arques , ses enfans & moi , en avions chacun une clef , afin que les valets n'y entraissent point , & que les livres & les meubles qui y étoient fussent en sûreté. Ce fut-là où nous mîmes notre demoiselle , qui ne pouvoit se consoler. Je lui dis que nous allions songer à sa sûreté & à la nôtre , & que nous reviendrions à elle dans un moment. Verville fut un gros quart-d'heure à réveiller son valet Breton , qui avoit fait la débauche. Aussi-tôt qu'il nous eût allumé de la chandelle , nous songeâmes quelque tems à ce que nous ferions de la sœur de Saldagne ; enfin nous résolûmes de la mettre dans ma chambre , qui étoit au haut du logis , & qui n'étoit fréquentée que de mon valet & de moi. Nous retournâmes à la salle du jardin avec de la lumière. Verville fit un grand cri en y entrant , ce qui me surprit fort. Je n'eus pas le tems de lui demander ce qu'il avoit ; car j'ouïs parler à la porte de la salle , que quelqu'un ouvrit à l'instant que j'éteignois ma chandelle. Verville demanda , qui va-là ? Son frere Saint-Far nous répondit , c'est moi ; que diable fai-

tes-vous ici sans chandelle à l'heure qu'il est ? Je m'entreténois avec Garigues , parce que je ne puis dormir , lui répondit Verville. Et moi , dit Saint-Far , je ne puis dormir aussi , & viens occuper la salle à mon tour ; je vous prie de m'y laisser tout seul. Nous ne nous fîmes pas prier deux fois. Je fis sortir notre demoiselle le plus adroitement que je pus , m'étant mis entre elle & Saint - Far qui entroit en même tems. Je la menai dans ma chambre sans qu'elle cessât de se désespérer , & revins trouver Verville dans la sienne , où son valet ralluma de la chandelle. Verville me dit avec un visage affligé , qu'il falloit incessamment qu'il retournât chez Saldagne. Et qu'en voulez - vous faire , lui dis - je ? l'achever. Ah ! mon pauvre Garigues , s'écria-t-il , je suis le plus malheureux homme du monde , si je ne tire mademoiselle de Saldagne d'entré les mains de son frere. Et y est-elle encore , puisqu'elle est dans ma chambre , lui répondis-je ? Plût à Dieu que cela fût ! me dit-il en soupirant. Je crois que vous rêvez , lui repartis-je. Je ne rêve point , reprit-il ; nous avons pris la

sœur

Œur aînée de mademoiselle de Saldagne pour elle. Quoi ! lui dis-je aussi-tôt, n'é-tiez-vous pas ensemble dans le jardin ? Il n'y a rien de plus assuré, me dit-il. Pourquoi voulez-vous donc vous aller faire as-sommer chez son frere-, lui répondis-je, puis-que la sœur que vous demandez est dans ma chambre ? Ah ! Garigues, s'écria-t-il encore, je fais bien ce que j'ai vu. Et moi aussi, lui dis-je ; &, pour vous montrer que je ne me trompe point, venez voir mademoiselle de Saldagne. Il me dit que j'étois fou, & me suivit le plus affligé homme du monde. Mais mon étonnement ne fut pas moindre que son affliction, quand je vis dans ma chambre une demoi-selle que je n'avois jamais vue, & qui n'é-toit point celle que j'avois amenée. Ver-ville en fut aussi étonné que moi ; mais en récompense le plus satisfait homme du monde, car il se trouva avec mademoiselle de Saldagne. Il m'avoua que c'étoit lui qui s'étoit trompé ; mais je ne pouvois lui répondre, ne pouvant comprendre par quel enchantement une demoiselle que j'avois toujours accompagnée, s'étoit transf-

formée en une autre ; à venir de la salle du jardin à ma chambre. Je regardois attentivement la maîtresse de Verville , qui n'étoit point assurément celle que nous avions tirée de chez Saldagne , & qui même ne lui ressembloit pas. Verville me voyant si éperdu : Qu'as-tu donc , me dit-il ? Je te confesse encore une fois que je me suis trompé. Je le suis plus que vous , si mademoiselle de Saldagne est entrée céans avec nous , lui répondis - je. Et avec qui donc , reprit-il ? Je ne fais , lui dis-je , ni qui le peut savoir que mademoiselle même. Je ne fais pas aussi avec qui je suis venue , si c'est avec monsieur , nous dit alors mademoiselle de Saldagne , parlant de moi ; car , continua-t-elle , ce n'est pas monsieur de Verville qui m'a tirée de chez mon frere ; c'est un homme qui est entré chez nous un moment après que vous en êtes sorti : je ne fais si les plaintes de mon frere en furent cause , ou si nos laquais , qui entrèrent en même tems que lui , l'avoient averti de ce qui s'étoit passé. Il fut porter mon frere dans sa chambre ; & ma femme de chambre m'étant venue

apprendre ce que je vous viens de dire , & qu'elle avoit remarqué que cet homme étoit de la connoissance de mon frere & de nos voisins , je l'allai attendre dans le jardin , où je le conjurai de me mener chez lui jusqu'au lendemain , que je me ferois mener chez une dame de mes amies , pour laisser passer la furie de mon frere , que je lui avouai avoir tous les sujets du monde de redouter. Cet homme m'offrit assez civilement de me conduire par-tout où je voudrois , & me promit de me protéger contre mon frere , même au péril de sa vie. C'est sous sa conduite que je suis venue en ce logis , où Verville , que j'ai bien reconnu à la voix , a parlé à ce même homme ; ensuite de quoi on m'a mise dans la chambre où vous me voyez. Ce que nous dit mademoiselle de Saldagne ne m'éclaircit pas entièrement ; mais au moins aida-t-elle beaucoup à me faire deviner à-peu-près de quelle façon la chose étoit arrivée. Pour Verville , il avoit été si attentif à considérer sa maîtresse , qu'il ne l'avoit été que fort peu à tout ce qu'elle nous dit ; il se mit à lui dire cent dou-

ceurs , sans se mettre beaucoup en peine de savoir par quelle voie elle étoit venue dans ma chambre. Je pris de la lumière , & les laissant ensemble , je retournai dans la salle du jardin pour parler à Saint-Far , quand bien il me devoit dire quelque chose de désobligeant , selon sa coutume. Mais je fus bien étonné de trouver , au lieu de lui , la même demoiselle que je savois très-certainement avoir amenée de chez Saldagne. Ce qui augmenta mon étonnement , ce fut de la voir toute en désordre , comme une personne à qui on a fait une violence ; sa coiffure étoit toute dé faite , & le mouchoir qui lui couvroit la gorge étoit sanglant en quelques endroits , aussi bien que son visage. Verville , me dit-elle , aussi-tôt qu'elle me vit paroître , ne m'approche point , si ce n'est pour me tuer ; tu feras bien mieux que d'entreprendre une seconde violence : si j'ai eu assez de force pour me défendre de la première , Dieu m'en donnera encore assez pour t'arracher les yeux , si je ne puis t'ôter la vie. C'est donc là , ajouta-t-elle en pleurant , cet amour violent que tu disois avoir pour ma

sœur ? O que la complaisance que j'ai eue pour ses folles me coûte bon ! & quand on ne fait pas ce qu'on doit , qu'il est bien juste de souffrir les maux que l'on craint le plus ! Mais que déliberes-tu , me dit - elle encore , me voyant tout étonné ? as-tu quelques remords de ta mauvaise action ? Si cela est , je l'oublieraï de bon cœur ; tu es jeune , & j'ai été trop imprudente de me fier en la discrétion d'un homme de ton âge. Remets-moi donc chez mon frere ; je t'en conjure ; tout violent qu'il est , je le crains moins que toi , qui n'es qu'un brutal , ou plutôt un ennemi mortel de notre maison , qui n'a pu être satisfait d'une fille séduite & d'un gentilhomme assassiné , si tu n'y ajoutois un plus grand crime. En achevant ces paroles , qu'elle prononça avec beaucoup de véhémence , elle se mit à pleurer avec tant de violence , que je n'ai jamais vu une affliction pareille. Je vous avoue que ce fut-là où j'achevai de perdre le peu d'esprit que j'avois conservé en une si grande confusion ; & si elle n'eût cessé de parler d'elle même , je n'eusse jamais osé l'interrompre , de la façon que

j'étois étonné , & de l'autorité avec laquelle elle m'avoit fait tous ces reproches. Mademoiselle , lui répondis-je , non-seulement je ne suis point Verville ; mais aussi j'ose vous assurer qu'il n'est point capable d'une mauvaise action comme celle dont vous vous plaignez. Quoi , reprit-elle , tu n'es point Verville ? Je ne t'ai pas vu aux mains avec mon frere ? Un gentilhomme n'est point venu à ton secours , & tu ne m'as point conduite céans à ma priere , où tu m'as voulu faire une violence indigne de toi & de moi ? Elle ne put rien dire davantage , tant la douleur la suffoquoit. Pour moi , je ne fus jamais en plus grand'peine , ne pouvant comprendre comme elle connoissoit Verville , & ne le connoissoit point. Je lui dis que la violence qu'on lui avoit faite m'étoit inconnue ; & puisqu'elle étoit sœur de monsieur de Saldagne , que je la menerois , si elle vouloit , où étoit sa sœur. Comme j'achevois de parler , je vis entrer dans la salle Verville & mademoiselle de Saldagne , qui vouloit absolument qu'on la ramenât chez son frere : je ne fais pas

d'où lui étoit venue une si dangereuse fantaisie. Les deux sœurs s'embrassèrent aussitôt qu'elles se virent, & se remirent à pleurer à l'envi l'une de l'autre. Verville les pria instamment de retourner dans ma chambre, leur représentant la difficulté qu'il y auroit de faire ouvrir chez monsieur de Saldagne, la maison étant alarmée comme elle étoit, outre le péril qu'il y avoit pour elles entre les mains d'un brutal; que dans son logis elles ne pouvoient être découvertes; que le jour alloit bientôt paroître, & que, selon les nouvelles que l'on auroit de Saldagne, on aviseroit à ce qu'on auroit à faire. Verville n'eut pas grand'peine à les faire descendre à ce qu'il voulut, ces deux pauvres demoiselles se trouvant toutes rassurées de se voir ensemble. Nous montâmes en ma chambre, où après avoir bien examiné les étranges succès qui nous mettoient en peine, nous crûmes avec autant de certitude que si nous l'eussions vu, que la violence que l'on avoit faite à mademoiselle de Lery, venoit infailliblement de Saint-Far, ne sachant que trop, Verville &

moi , qu'il étoit encore capable de quelque chose de pire. Nous ne nous trompions point en nos conjectures ; Saint-Far avoit joué dans la même maison où Saldagne avoit perdu son argent , & passant devant son jardin un moment après le désordre que nous y avions fait , il s'étoit rencontré avec les laquais de Saldagne , qui lui avoient fait le récit de ce qui étoit arrivé à leur maître , qu'ils affuroient avoir été assassiné par sept ou huit voleurs , pour excuser la lâcheté qu'ils avoient faite en l'abandonnant. Saint-Far se crut obligé de lui aller offrir son service comme à son voisin , & ne le quitta point qu'il ne l'eût fait porter dans sa chambre , au sortir de laquelle mademoiselle de Saldagne l'avoit prié de la mettre à couvert des violences de son frère , & étoit venue avec lui , comme avoit fait sa sœur avec nous. Il avoit donc voulu la mettre dans la salle du jardin où nous étions , comme je vous ai dit ; & parce qu'il n'avoit pas moins de peur que nous vissions sa demoiselle , que nous en avions qu'il ne vît la nôtre , & que par hasard les deux sœurs se trou-



verent l'une auprès de l'autre quand il entra & quand nous sortîmes ; je trouvai sous ma main la sienne , au même tems qu'il se trompa de la même façon avec la nôtre ; & ainsi les demoiselles furent troquées. Ce qui fut d'autant plus faisable , que j'avois éteint la lumière , & qu'elles étoient vêtues l'une comme l'autre , & si éperdues ; aussi-bien que nous , qu'elles ne savoient ce qu'elles faisoient. Aussi-tôt que nous l'eûmes laissé dans la salle , se voyant seul avec une fort belle fille , & ayant bien plus d'instinct que de raison , & pour parler de lui comme il le mérite , étant la brutalité même , il avoit voulu profiter de l'occasion , sans considérer ce qui en pourroit arriver , & qu'il faisoit un outrage irréparable à une fille de condition qui s'étoit mise entre ses bras comme dans un asyle. Sa brutalité fut punie comme elle le méritoit. Mademoiselle de Lery se défendit en lionne , le mordit , l'égratigna , & le mit tout en sang. A tout cela il ne fit autre chose que s'aller coucher , & s'endormit aussi tranquillement que s'il n'eût pas fait l'action

du monde la plus déraisonnable. Vous êtes peut-être en peine de savoir comment mademoiselle de Lery se trouvoit dans le jardin quand son frere nous y surprit , elle qui n'y étoit point venue comme avoit fait sa sœur. C'est ce qui m'embarraisoit aussi-bien que vous : mais j'appris de l'une & de l'autre , que mademoiselle de Lery avoit accompagné sa sœur dans le jardin , pour ne se fier à la discrétion d'une servante ; & c'étoit elle que j'avois entretenue sous le nom de Madelon. Je ne m'étonnai donc plus si j'avois trouvé tant d'esprit en une femme de chambre ; & mademoiselle de Lery m'avoua qu'après avoir fait conversation avec moi dans le jardin , & m'avoir trouvé plus spirituel que ne l'est d'ordinaire un valet ; celui de Verville qui lui avoit fait voir qu'il n'avoit guere d'esprit ; & qu'elle prenoit encore le lendemain pour moi , l'avoit extrêmement étonnée. Depuis ce tems-là nous eûmes l'un pour l'autre quelque chose de plus que de l'estime ; & j'ose dire qu'elle étoit pour le moins aussi aise que moi , de ce que nous nous pouvions aimer avec plus d'égalité

& de proportion , que si l'un de nous deux eût été valet ou servante. Le jour parut que nous étions encore ensemble. Nous laissâmes nos demoiselles dans ma chambre , où elles s'endormirent si elles voulurent , & nous allâmes songer , Verville & moi , à ce que nous avions à faire. Pour moi , qui n'étois point amoureux comme Verville , je mourois d'envie de dormir : mais il n'y avoit pas apparence d'abandonner mon ami dans un si grand accablement d'affaires. J'avois un laquais aussi avisé que le valet de chambre de Verville étoit maladroit. Je l'instruisis autant que je pus , & l'envoyai découvrir ce qui se passoit chez Saldagne. Il s'acquitta de sa commission avec esprit , & nous rapporta que les gens de Saldagne disoient que les voleurs l'avoient fort blessé , & que l'on ne parloit non plus de ses sœurs que si jamais il n'en eût eu , soit qu'il ne se souciât point d'elles , ou qu'il eût défendu à ses gens d'en parler , pour étouffer le bruit d'une chose qui lui étoit si désavantageuse. Je vois bien qu'il y aura ici du duel , me dit alors Verville ; & peut-être de l'assassinat,

lui répondis-je : & là-dessus je lui appris que Saldagne étoit le même qui m'avoit voulu assassiner dans Rome ; que nous nous étions reconnus l'un l'autre ; & j'ajoutai , que s'il croyoit que ce fût moi qui eût attenté sur sa vie , comme il y avoit grande apparence , qu'absolument il ne soupçonnoit rien encore de l'intelligence que ses sœurs avoient avec nous. J'allai rendre compte à ces pauvres filles de ce que nous avions appris ; & cependant Verville alla trouver Saint-Far pour découvrir ses sentimens , & si nous avions bien deviné. Il trouva qu'il avoit le visage fort égratigné ; mais quelque question que Verville lui pût faire , il n'en put tirer autre chose , sinon que revenant de jouer , il avoit trouvé la porte du jardin de Saldagne ouverte ; sa maison en rumeur , & lui fort blessé entre les bras de ses gens , qui le portoient dans sa chambre. Voilà un grand accident , lui dit Verville , & ses sœurs en seront bien affligées : ce sont de fort belles filles ; je veux leur aller rendre visite. Que m'importe , lui répondit ce brutal , qui se mit ensuite à siffler sans plus rien répondre à son

son frere , pour tout ce qu'il lui put dire. Verville le quitta & revint dans ma chambre , où j'employois toute mon éloquence pour consoler nos belles affligées. Elles se désespéroient , & n'attendoient que des violences extrêmes de l'étrange humeur de leur frere , qui étoit sans doute l'homme du monde le plus esclave de ses passions. Mon laquais leur alla querir à manger dans le prochain cabaret ; ce qu'il continua de faire quinze jours durant que nous les tinmes cachées dans ma chambre , où par bonheur elles ne furent point découvertes , parce qu'elle étoit au haut du logis , & éloignée des autres. Elles n'eussent point eu de répugnance à se mettre dans quelque maison religieuse : mais à cause de l'aventure fâcheuse qui leur étoit arrivée , elles avoient grand sujet de craindre de ne sortir pas d'un couvent quand elles voudroient , après s'y être renfermées d'elles-mêmes. Cependant les blessures de Saldagne se guérissoient , & Saint-Far , que nous observions , l'alloit visiter tous les jours. Verville ne bougeoit de ma chambre ; à quoi on ne prenoit pas garde dans

le logis , ayant accoutumé d'y passer souvent des jours entiers à lire ou à s'entretenir avec moi. Son amour augmentoit tous les jours pour mademoiselle de Saldagne , & elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée. Je ne déplaisois pas à sa sœur aînée , & elle ne m'étoit pas indifférente. Ce n'est pas que la passion que j'avois pour Léonore fût diminuée , mais je n'espérois plus rien de ce côté-là ; & quand je l'aurois pu posséder , j'aurois fait conscience de la rendre malheureuse. Un jour Verville reçut un billet de Saldagne , qui le vouloit voir l'épée à la main , & qui l'attendoit avec un de ses amis dans la plaine de Grenelle. Par le même billet , Verville étoit prié de ne se servir point d'un autre que de moi ; ce qui me donna quelque soupçon que peut-être il nous vouloit prendre tous deux d'un coup de filet. Ce soupçon étoit assez bien fondé , ayant déjà expérimenté ce qu'il savoit faire. Mais Verville ne s'y voulut pas arrêter , ayant résolu de lui donner toutes sortes de satisfactions , & d'offrir même d'épouser sa sœur. Il envoya querir un carrosse de louage ,

quoiqu'il y en eût trois dans le logis. Nous allâmes où Saldagné nous attendoit , & où Verville fut bien étonné de trouver son frere qui servoit son ennemi. Nous n'oublîâmes ni soumissions ni prieres pour faire passer les choses par accommodement ; il fallut absolument se battre avec les deux moins raisonnables hommes du monde. Je voulus protester à Saint-Far que j'étois au désespoir de tirer l'épée contre lui , & je ne répondis qu'avec des soumissions & des paroles respectueuses à toutes les choses outrageantes dont il exerça ma patience. Enfin il me dit brutalement que je lui avois toujours déplu , & que pour regagner ses bonnes grâces ; il falloit que je reçusse de lui deux ou trois coups d'épée. En disant cela , il vint à moi de furie. Je ne fis que parer quelque tems , résolu d'éviter d'en venir aux prises , au péril de quelques blessures. Dieu favorisa ma bonne intention ; il tomba à mes pieds. Je le laissai relever ; & cela l'anima encore davantage contre moi. Enfin m'ayant blessé légèrement à une épaule , il me cria comme auroit fait un laquais , que j'en tenois , avec un em-

portement si insolent , que ma patience se lassa. Je le pressai , & l'ayant mis en désordre , je passai si heureusement sur lui , que je pus lui saisir la garde de son épée. Cet homme que vous haïssez tant , lui dis-je alors , vous donnera néanmoins la vie. Il fit cent efforts hors de saison sans jamais vouloir parler , comme un brutal qu'il étoit , quoique je lui représentasse que nous devions aller séparer son frere & Saldagne , qui se rouloient l'un sur l'autre. Mais je vis bien qu'il falloit agir autrement avec lui. Je ne l'épargnai plus , & je pensai lui rompre la main d'un grand effort que je fis en lui arrachant son épée , que je jetai assez loin de lui. Je courus aussitôt au secours de Verville , qui étoit aux prises avec son homme. En les approchant , je vis de loin des gens de cheval qui venoient à nous. Saldagne fut désarmé , & en même tems je me sentis donner un coup d'épée par derrière. C'étoit le généreux Saint-Far qui se servoit si lâchement de l'épée que je lui avois laissée. Je me fus plus maître de mon ressentiment , & je lui en portai un qui lui fit une grande blessure,

Le baron d'Arques qui survint à l'heure même , & qui vit que je bleffois son fils , m'en vouloit d'autant plus de mal , qu'il m'avoit-toujours voulu beaucoup de bien ; Il poussa son cheval sur moi , & me donna un coup d'épée sur la tête. Ceux qui étoient venus avec lui fondirent sur moi à son exemple. Je me démêlai assez heureusement de tant d'ennemis : mais il eût fallu céder au nombre , si Verville , le plus généreux ami du monde , ne se fût mis entre eux & moi , au péril de sa vie. Il donna un grand estremaçon sur les oreilles de son valet , qui me pressoit plus que les autres , pour se faire de fête. Je présentai mon épée par la garde au baron d'Arques ; cela ne le fléchit point. Il m'appella coquin , ingrat , & me dit toutes les injures qui lui vinrent à la bouche , jusqu'à me menacer de me faire pendre. Je répondis avec beaucoup de fierté , que tout coquin & tout ingrat que j'étois , j'avois donné la vie à son fils , & que je ne l'avois bleffé qu'après en avoir été frappé en trahison. Verville soutint à son pere que je n'avois pas tort ; mais il dit toujours qu'il

ne me vouloit jamais voir. Saldagne monta avec le baron d'Arques dans le carosse où, l'on avoit mis Saint-Far ; & Verville , qui ne me voulut point quitter , me reçut dans l'autre auprès de lui. Il me fit descendre dans l'hôtel d'un de nos princes , où il avoit des amis , & se retira chez son pere. Monsieur de Saint-Sauveur m'envoya la huit même un carosse , & me reçut en son logis secrètement , où il eut soin de moi comme si j'eusse été son fils. Verville me vint voir le lendemain , & me conta que son pere avoit été averti de notre combat par les sœurs de Saldagne ; qu'il avoit trouvées dans ma chambre. Il me dit ensuite , avec grande joie , que l'affaire s'accommoderoit par un double mariage , aussi-tôt que son frere seroit guéri , qui n'étoit pas blessé en lieu dangereux ; qu'il ne tiendrait qu'à moi que je ne fusse bien avec Saldagne ; & pour son pere , qu'il n'étoit plus en colere , & étoit bien fâché de m'avoir maltraité. Il souhaita ensuite que je fusse bientôt guéri , pour avoir part à tant de réjouissances. Mais je lui répondis que je ne pouvois plus demeurer dans un pays où

l'on pourroit me reprocher ma basse naissance , comme avoit fait son pere , & que je quitterois bientôt le royaume pour me faire tuer à la guerre , ou pour m'élever à une fortune proportionnée aux sentimens d'honneur que son exemple m'avoit donnés. Je veux croire que ma résolution passifgea ; mais un homme amoureux n'est pas long - tems occupé par une autre passion que l'amour. Le Destin continuoit ainsi son histoire , quand on ouït tirer dans la rue un coup d'arquebuse , & tout aussi - tôt jouer des orgues. Cet instrument , qui peut-être n'avois point encôre été ouï à la porte d'une hôtellerie , fit courir aux fenêtrés tous ceux que le coup d'arquebuse avoit éveillé. On continuoit toujours de jouer des orgues , & ceux qui s'y connoissoient remarquerent même que l'organiste jonoit un chant d'église. Personne ne pouvoit rien comprendre en cette dévôte sérénade , qui pourtant n'étoit pas encore bien reconnue pour telle ; mais on n'en douta plus quand on ouït deux méchantes voix , dont l'une chantoit le dessus , & l'autre râloit une basse. Ces deux voix de lutin se joignirent

aux orgues, & firent un concert à faire hurler tous les chiens du pays. Ils chanterent :

Alions de nos voix, & de nos luths d'ivoire
savoir les esprits,

& le reste de la chanson. Après que cet air suranné fut mal chanté, on ouït la voix de quelqu'un qui parloit bas le plus haut qu'il pouvoit, en reprochant aux chantres qu'ils chantoient toujours une même chose. Les pauvres gens répondirent qu'ils ne savoyent pas ce qu'on vouloit qu'ils chantaissent. Chantez ce que vous voudrez, répondit à demi-haut la même personne; il faut chanter, puisqu'on vous paie bien. Après cet arrêt définitif, les orgues changerent de ton; & on ouït un bel *Exaudiat*, qui fut chanté fort dévotement. Personne des auditeurs n'avoit encore osé parler, de peur d'interrompre la musique, quand la Rancune, qui ne se fût pas tu en une pareille occasion pour tous les biens du monde, cria tout haut: On fait donc ici le service divin dans les rues? Quelqu'un des écouans prit la parole, & dit que l'on pouvoit

proprement appeller cela chanter ténébres. Un autre ajouta que c'étoit une procession de nuit ; enfin tous les facétieux de l'hôtellerie se réjouirent sur la musique , sans que pas un d'eux pût deviner celui qui la donnoit ; & encore moins à qui , ni pourquoi. Cependant l'*Exaudiat* avançoit toujours chemin , lorsque dix ou douze chiens , qui suivoient une chienne de mauvaise vie , vinrent , à la suite de leur maîtresse , se mêler parmi les jambes des musiciens ; & , comme plusieurs rivaux ensemble ne sont pas long-tems d'accord , après avoir grondé & juré quelque tems les uns contre les autres , enfin tout d'un coup ils se pillèrent avec tant d'animosité & de fureur , que les musiciens craignirent pour leurs jambes , & gagnèrent au pied , laissant leurs orgues à la discrétion des chiens. Ces amans immodérés n'en usèrent pas bien ; ils renversèrent une table à tréteaux , qui soutenoit la machine harmonieuse ; & je ne voudrois pas jurer que quelques-uns de ces maudits chiens ne levassent la jambe , & ne pissassent contre les orgues renversées , ces animaux étant fort diurétiques.

de leur nature , principalement quand quelque chienne de leur connoissance a envie de procéder à la multiplication de son espèce. Le concert étant ainsi déconcerté , l'hôte fit ouvrir la porte de l'hôtellerie , & voulut mettre à couvert le buffet d'orgues , la table & les tréteaux. Comme ses valets & lui s'occupoient à cette œuvre charitable , l'organiste revint à ses orgues , accompagné de trois personnes , entre lesquelles il y avoit une femme , & un homme qui se cachoit le nez de son manteau. Cet homme étoit le véritable Ragotin , qui avoit voulu donner une sérénade à mademoiselle de l'Etoile , & s'étoit adressé pour cela à un petit châtré , organiste d'une église. Ce fut ce monstre , ni homme ni femme , qui chanta le dessus , & qui joua des orgues que sa servante avoit apportées. Un enfant de chœur , qui avoit déjà mué , chanta la basse ; & tout cela pour le prix & somme de deux testons , tant il faisoit déjà cher vivre dans ce bon pays du Maine. Aussi-tot que l'hôte eut reconnu les auteurs de la sérénade , il dit , assez haut pour être entendu de tous ceux qui étoient aux fenê-

tres de l'hôtellerie : C'est donc vous , M. Ragojin , qui venez chanter vêpres à ma porte ? Vous feriez bien mieux de dormir, & de laisser dormir mes hôtes. Ragojin lui répondit qu'il le prenoit pour un autre ; mais ce fut d'une façon à faire croire encore davantage ce qu'il feignoit de vouloir nier. Cependant l'organiste , qui trouva ses orgues rompues , & qui étoit fort encolere, comme sont tous les animaux imberbes , dit à Ragojin , en jurant , qu'il les lui falloit payer. Ragojin lui répondit qu'il se moquoit de cela. Ce n'est pourtant pas moquerie , repartit le châtré ; je veux être payé. L'hôte & ses valets donnerent leurs voix pour lui ; mais Ragojin leur apprit , comme à des ignorans , que cela ne se pratiquoit point en sérénade ; & cela dit , s'en alla tout fier de sa galanterie. La musique chargea les orgues sur le dos de la servante du châtré , qui se retira en son logis de fort mauvaise humeur , la table sur l'épaule , & suivi de l'enfant de chœur , qui portoit les deux tréteaux. L'hôtellerie fut fermée ; le Destin donna le bon soir aux comédiennes , & remit la fin de son histoire à la première occasion.

CHAPITRE XVI.

L'ouverture du Théâtre , & autres choses qui ne sont pas de moindre conséquence.

LE lendemain les comédiens s'assemblerent dès le matin en une des chambres qu'ils occupoient dans l'hôtellerie , pour répéter la comédie qui se devoit représenter après dîner. La Rancune , à qui Ragotin avoit déjà fait confidence de la sérénade , & qui avoit fait semblant d'avoir de la peine à le croire , avertit ses compagnons que le petit homme ne manqueroit pas de venir bientôt recueillir les louanges de sa galanterie raffinée ; & ajouta que toutes les fois qu'il en voudroit parler , il falloit en détourner le discours malicieusement. Ragotin entra dans la chambre en même tems ; & , après avoir salué les comédiens en général , il voulut parler de la sérénade à mademoiselle de l'Etoile , qui fut alors pour lui une étoile errante ;

car

car elle changea de place, sans lui répondre, autant de fois qu'il lui demanda à quelle heure elle s'étoit couchée, & comment elle avoit passé la nuit. Il la quitta pour mademoiselle Angélique, qui, au lieu de lui parler, ne fit qu'étudier son rôle. Il s'adressa à la Caverne, qui ne le regarda seulement pas. Tous les comédiens, l'un après l'autre, suivirent exactement l'ordre qu'avoit donné la Rancune, & ne répondirent point à ce que leur dit Ragozin, ou changerent de discours autant de fois qu'il voulut parler de la nuit précédente. Enfin pressé de sa vanité, & ne pouvant laisser languir sa réputation davantage, il dit tout haut, parlant à tout le monde : Voulez-vous que je vous avoue une vérité ? Vous en userez comme il vous plaira, répondit quelqu'un. C'est moi, ajouta-t-il, qui vous ai donné cette nuit une sérénade. On les donne donc en ce pays avec des orgues, lui dit le Destin ; & à qui la donniez-vous ? N'est-ce point, continua-t-il, à la belle dame qui fit battre tant d'honnêtes chiens ensemble ? Il n'en faut pas douter, dit l'Olive ; car ces

animéux de nature mordante , n'eussent pas troublé une musique si harmonieuse , à moins que d'être rivaux , & même jaloux de Monsieur Ragotin. Un autre de la compagnie prit la parole , & dit qu'il ne doutoit point qu'il ne fût bien avec sa maîtresse , & qu'il ne l'aimât à bonne intention , puisqu'il y alloit si ouvertement. Enfin tous ceux qui étoient dans la chambre poussèrent à bout Ragotin sur la sérénade , à la réserve de la Rancune , qui lui fit grace , ayant été honoré de l'honneur de sa confiance ; & il y a apparence que cette belle raillerie de chien eût épuisé tous ceux qui étoient dans la chambre , si le poëte , qui en son espece étoit aussi sot & aussi vain que Ragotin , & qui de toutes les choses tiroit matière de contenter sa vanité , n'eût rompu les chiens , en disant , du ton d'un homme de condition , ou plutôt qui les fait à fausses enseignes : A propos de sérénade , il me souvient qu'à mes noces on m'en donna une quinze jours de suite , qui étoit composée de plus de cent sortes d'instrumens. Elle courut par tout le Marais. Les plus galantes dames

de la place Royale l'adoptèrent ; plusieurs galans s'en firent honneur , & elle donna même de la jalousie à un homme de condition , qui fit charger par ses gens ceux qui me la donnoient : mais ils n'y trouverent pas leur compte ; car ils étoient tous de mon pays , braves gens s'il en est au monde , & dont la plus grande partie avoient été officiers dans un régiment que je mis sur pied , quand les communes de nos quartiers se souleverent. La Rancune , qui avoit contraint son naturel moqueur en faveur de Ragotin , n'eut pas la même bonté pour le poëte , qu'il persécutoit continuellement. Il prit donc la parole , & dit au nourrisson des muses : Votre sérénade , de la façon que vous nous la représentez , étoit plutôt un charivari dont un homme de condition fut importuné , & envoya la canaille de sa maison pour le faire taire , ou pour le chasser plus loin. Ce qui me le fait croire encore davantage , c'est que votre femme est morte de vieillesse six mois après votre hyménée , pour parler en vos termes. Elle mourut pourtant du mal de mere ; dit le poëte. Dites plutôt de grand.

mere, d'aïeule, ou de bifaïeule, répondit la Rancune. Dès le regne de Henri quatrième, la mere ne lui faisoit plus de mal, ajouta-t-il; & , pour vous montrer que j'en fais plus de nouvelles que vous-même, quoique vous nous la prôniez si souvent, je veux vous apprendre une chose d'elle, qui n'est jamais venue à votre connoissance. Dans la cour de la reine Marguerite... Ce beau commencement d'histoire attira auprès de la Rancune tous ceux qui étoient dans la chambre, qui savôient bien qu'il avoit des mémoires contre tout le genre humain. Le poëte, qui le redoutoit extrêmement, l'interrompit en lui disant : Je gage cent pistoles que non. Ce défi de gager; fait si à propos, fit rire toute la compagnie, & le fit sortir hors de la chambre. C'étoit toujours ainsi par des gageures de sommes considérables, que le pauvre homme défendoit ses hyperboles quotidiennes, qui pouvoient bien monter chaque semaine à la somme de mille ou douze cents impertinences, sans y comprendre les mengeries. La Rancune étoit le contrôleur général, tant de ses

actions que de ses paroles ; & l'ascendant qu'il avoit sur lui étoit si grand , que je l'ose comparer à celui du génie d'Auguste sur celui d'Antoine ; cela s'entend prix pour prix , & sans faire comparaison de deux comédiens de campagne , à deux Romains de ce calibre-là. La Rancune ayant donc commencé son conte , & en ayant été interrompu par le poëte , comme je vous ai dit , chacun le pria instamment de l'achever ; mais il s'en excusa , promettant de leur conter une autre fois la vie du poëte toute entière , & que celle de sa femme y seroit comprise. Il fut question de répéter la comédie qu'on devoit jouer le jour même dans un tripot voisin. Il n'arriva rien de remarquable pendant la répétition. On joua après dîné , & on joua fort bien. Mademoiselle de l'Etoile y ravit tout le monde par sa beauté ; Angélique eut des partisans pour elle ; & l'une & l'autre s'acquitta de son personnage à la satisfaction de tout le monde. Le Destin & ses camarades firent aussi des merveilles ; & ceux de l'assistance qui avoient souvent oui la comédie dans Paris , avouerent que

les comédiens du roi n'eussent pas mieux représenté. Ragotin ratifia en sa tête la donation qu'il avoit faite de son corps & de son ame à mademoiselle de l'Étoile, passé pardevant la Rancune, qui lui promettoit tous les jours de la faire accepter à la comédienne. Sans cette promesse, le désespoir eût bientôt fait un beau grand sujet d'histoire tragique d'un méchant petit avocat. Je ne dirai point si les comédiens plurent autant aux dames du Mans, que les comédiennes avoient fait aux hommes ; quand j'en saurois quelque chose, je n'en disois rien : mais parce que l'homme le plus sage n'est pas quelquefois maître de sa langue, je finirai le présent chapitre pour m'ôter tout sujet de tentation.

C H A P I T R E X V I I .

*Le mauvais succès qu'eut la civilité
de Ragotin.*

AUSSI-TÔT que le Destin eut quitté sa vieille broderie , & repris son habit de tous les jours , la Rappiniere le mena aux prisons de la ville , à cause que l'homme qu'ils avoient pris le jour que le curé de Domfront fut enlevé , demandoit à lui parler. Cependant les comédiens s'en retournerent en leur hôtellerie , avec un grand cortège de Manceaux. Ragotin s'étant trouvé auprès de mademoiselle de la Caverne dans le tems qu'elle sortoit du jeu de paume où l'on avoit joué , lui présenta la main pour la ramener , quoiqu'il eût mieux aimé rendre ce service-là à sa chere l'Etoile. Il en fit autant à mademoiselle Angélique : tellement qu'il se trouva écuyer à droite & à gauche. Cette double civilité fut cause d'une incommodité triple ; car la Caverne , qui avoit le haut de la rue comme de raison , étoit pressée par Ragotin , afin que

Angélique ne marchât point dans le ruisseau. De plus , le petit homme qui ne leur venoit qu'à la ceinture , tiroit si fort leurs mains en bas , qu'elles avoient bien de la peine à s'empêcher de tomber sur lui. Ce qui les incommodoit encore davantage , c'est qu'il se tournoit à tout moment pour regarder mademoiselle de l'Étoile , qu'il entendoit parler derrière lui à deux godaillureaux qui la remenoient malgré elle. Les pauvres comédiennes essayèrent souvent de se dépendre les mains ; mais il tint toujours si ferme , qu'elles eussent autant aimé avoir les osselets. Elles les prièrent cent fois de ne pas prendre tant de peine : il leur répondoit seulement , serviteur , serviteur , (c'étoit son compliment ordinaire) & leur ferra les mains encore plus fort. Il fallut donc prendre patience jusqu'à l'escalier de leur chambre , où elles espérèrent d'être remises en liberté. Mais Ragotin n'étoit pas homme à cela : en disant toujours serviteur , serviteur , à tout ce qu'elles lui purent dire , il essaya premièrement de monter de front avec les deux comédiennes ; ce qui s'étant trouvé impossible ,

parce que l'escalier étoit trop étroit , la Caverne se mit le dos contre la muraille , & monta la première , tirant après soi Ragothn , qui tiroit après soi Angélique , qui ne tiroit rien , & qui rioit comme une folle. Pour nouvelle Incommodité , à quatre ou cinq / degrés de leur chambre , ils trouverent un valet de l'hôte , chargé d'un sac d'avoine d'une pesanteur excessive , qui leur dit à grand-peine , tant il étoit accablé de son fardeau , qu'ils eussent à descendre , parce qu'il ne pouvoit remonter chargé comme il étoit. Ragothn voulut répliquer ; le valet jura tout net qu'il laisseroit tomber son sac sur eux. Ils désirerent donc avec précipitation , ce qu'ils avoient fait fort posément , sans que Ragothn voulût encore quitter les mains des comédiennes. Le valet chargé d'avoine les pressoit étrangement , ce qui fut cause que Ragothn fit un faux pas qui ne l'eût pas pourtant fait tomber , se tenant comme il faisoit aux mains des comédiennes ; mais il s'attira sur le corps la Caverne , laquelle se soutenoit davanrage que sa fille , à cause de l'avan-

rage du lieu. Elle tomba donc sur lui , & lui marcha sur l'estomac & sur le ventre , se donnant de la tête contre celle de sa fille si rudement , qu'elles en tomberent & l'une & l'autre. Le valet , qui crut que tant de monde ne se releveroit pas si-tôt , & qui ne pouvoit plus supporter la pesanteur de son sac d'avoine , le déchargea enfin sur les degrés , jurant comme un valet d'hôtellerie. Le sac se délia , ou se rompit par malheur. L'hôte y arriva , qui pensa enrager contre son valet ; le valet enrageoit contre les comédiennes ; les comédiennes enrageoient contre Ragotin , qui enrageoit plus que pas un de ceux qui enragerent ; parce que mademoiselle de l'Etoile , qui arriva en même tems , fut encore témoin de cette disgrâce , presque aussi fâcheuse que celle du chapeau que l'on lui avoit coupé avec des ciseaux quelques jours auparavant. La Caverne jura son grand serment que Ragotin ne la meneroit jamais , & montra à mademoiselle de l'Etoile ses mains qui étoient toutes meurtries. L'Etoile lui dit que Dieu l'avoit punie de lui avoir ravi monsieur

Ragotin , qui l'avoit retenue devant la comédie pour la ramener ; & ajouta qu'elle étoit bien aise de ce qui étoit arrivé au petit homme , puisqu'il lui avoit manqué de parole. Il n'entendoit rien de tout cela ; car l'hôte parloit de lui faire payer le déchet de son avoine , ayant déjà , pour le même sujet , voulu battre son valet , qui appella Ragotin , avocat de causes perdues. Angélique lui fit la guerre à son tour , & lui reprocha qu'elle avoit été son pis-aller. Enfin la fortune fit bien voir jusques-là , qu'elle ne prenoit encore nulle part dans les promesses que la Rancune avoit faites à Ragotin , de le rendre le plus heureux amant de tout le pays du Maine , à y comprendre même le Perche & Laval. L'avoine fut ramassée , & les comédiennes monterent dans leur chambre , l'une après l'autre , sans qu'il leur arrivât aucun malheur. Ragotin ne les y suivit point ; & je n'ai pas bien su où il alla. L'heure du souper vint ; on soupa dans l'hôtellerie : chacun prit parti après le souper , & le Destin s'enferma avec les comédiennes pour continuer son histoire.

CHAPITRE XVIII.

Suite de l'histoire de Destin & de l'Etoile.

J'AI fait le précédent chapitre un peu court, peut-être que celui-ci sera plus long; je n'en suis pourtant pas bien assuré: nous allons voir. Le Destin se mit en sa place accoutumée, & reprit son histoire en cette sorte. Je m'en vais vous achever, le plus succinctement que je pourrai, une vie qui ne vous a déjà ennuyé que trop long-tems. Verville, m'étant venu voir, comme je vous ai dit, & n'ayant pu me persuader de retourner chez son pere, il me quitta fort affligé de ma résolution, à ce qu'il me parut, & s'en retourna chez lui, où quelque tems après il se maria avec mademoiselle de Saldagne; & Saint-Far en fit autant avec mademoiselle de Lery. Elle étoit aussi spirituelle que Saint-Far l'étoit peu; & j'ai bien de la peine à m'imaginer comment
deux

deux esprits si disproportionnés se seront accordés ensemble. Cependant je me guéris entièrement, & le généreux monsieur de Saint - Sauveur ayant approuvé la résolution que j'avois prise de m'en aller hors du royaume, me donna de l'argent pour mon voyage; & Verville, qui ne m'oublia point pour s'être marié, me fit présent d'un bon cheval & de cent pistoles. Je pris le chemin de Lyon pour retourner en Italie, à dessein de repasser par Rome, & après y avoir vu ma Léonore pour la dernière fois, de m'aller faire tuer en Candie pour n'être pas longtemps malheureux. A Nevers, je logeai dans une hôtellerie qui étoit proche de la rivière. Etant arrivé de bonne heure, & ne sachant à quoi me divertir en attendant le souper, j'allai me promener sur un grand pont de pierre qui traverse la rivière de Loire. Deux femmes s'y promenoient aussi, dont l'une, qui paroissoit être malade, s'appuyoit sur l'autre, ayant bien de la peine à marcher. Je les saluai sans les regarder en passant auprès d'elles, & me promenai quelque tems sur le pont,

songeant à ma malheureuse fortune ; & plus souvent à mon amour. J'étois assez bien vêtu , comme il est nécessaire de l'être à ceux de qui la condition ne peut faire excuser un méchant habit. Quand je repassai auprès de ces femmes , j'entendis dire à demi haut : Pour moi , je croiois que ce seroit lui , s'il n'étoit point mort. Je ne sais pourquoi je tournai la tête ; n'ayant pas sujet de prendre ces paroles-là pour moi. On ne les avoit pourtant pas dites pour un autre. Je vis mademoiselle de la Boissière , le visage fort pâle & défait , qui s'appuyoit sur sa fille Léonore. J'allai droit à elles avec plus d'assurance que je n'eusse fait dans Rome ; m'étant beaucoup formé le corps & l'esprit durant le tems que j'avois demeuré à Paris. Je les trouvai si surprises & si effrayées , que je crois qu'elles se fussent mises en fuite , si mademoiselle de la Boissière eût pu courir. Cela me surprit aussi. Je leur demandai par quelle heureuse rencontre je me trouvois avec les personnes du monde qui m'étoient les plus chères. Elles se rassurent à mes paroles. Mademoiselle de la

Boiffière me dit que je ne devois pas trouver étrange si elles me regardoient avec quelque sorte d'étonnement ; que le seigneur Stéphano leur avoit fait voir des lettres de l'un des gentilshommes que j'accompagnois dans Rome , par lesquelles on lui mandoit que j'avois été tué durant la guerre de Parme ; & ajouta qu'elle étoit ravie de ce qu'une nouvelle qui l'avoit si fort affligée , ne se trouvoit pas véritable. Je lui répondis que la mort n'étoit pas le plus grand malheur qui me pouvoit arriver , & que je m'en allois à Venise faite courir le même bruit avec plus de vérité. Elles s'attristèrent de ma résolution ; & la mère me fit alors des caresses extraordinaires , dont je ne pouvois deviner la cause. Enfin j'appris d'elle-même ce qui la rendoit si civile. Je pouvois encore lui rendre service , & l'état où elle se trouvoit , ne lui permettoit pas de me mépriser & de me faire mauvais visage , comme elle avoit fait dans Rome. Il leur étoit arrivé un malheur assez grand pour les mettre en peine. Ayant fait argent de tous leurs meubles , qui étoient fort beaux & en

quantité, elles étoient parties de Rome avec une servante Française qui les servoit il y avoit long-temps; & le seigneur Stephano leur avoit donné son valet, qui étoit Flamand comme lui, & qui vouloit retourner dans son pays. Ce valet & cette servante, s'aimoient à dessein de se marier ensemble, & leur amour n'étoit connu de personne. Mademoiselle de la Boissière étant arrivée à Rome, se mit sur la rivière. A Nevers, elle se trouva si mal, qu'elle ne put passer outre. Durant sa maladie elle fut assez difficile à servir, & sa servante s'en acquitta fort mal, contre sa coutume. Un matin le valet & la servante ne se trouverent plus; & ce qui fut de plus fâcheux, l'argent de la pauvre demoiselle disparut aussi. Le déplaisir qu'elle en eut augmenta sa maladie, & elle fut contrainte de s'arrêter à Nevers, pour attendre des nouvelles de Paris, d'où elle espéroit recevoir de quoi continuer son voyage. Mademoiselle de la Boissière m'apprit en peu de mots cette fâcheuse aventure. Je les ramenai en leur hôtellerie, qui étoit aussi la mienne; & après

avoir été quelque tems avec elles, je me retirai en ma chambre pour les laisser souper. Pour moi, je ne mangeai point, & j'e crus avoir été à table cinq ou six heures pour le moins. Je les allai voir aussi-tôt qu'elles m'eurent fait dire que je serois le bien venu. Je trouvai la mere dans son lit, & la fille me parut avec un visage aussi triste que je l'avois trouvée gaie un moment auparavant. Sa mere étoit encore plus triste qu'elle, & je le devins aussi. Nous fûmes quelque tems à nous regarder sans rien dire. Enfin, mademoiselle de la Boissiere me montra des lettres qu'elle avoit reçues de Paris, qui les rendoient sa fille & elle les plus affligées personnes du monde. Elle m'apprit le sujet de son affliction avec une si grande effusion de larmes, & sa fille que je vis pleurer aussi fort que sa mere, me toucha tellement, que je ne crus pas leur témoigner assez bien mon ressentiment, quoique j'e leur offriss'e tout ce qui dépendoit de moi, d'une façon à ne les point faire douter de ma franchise. Je ne sais pas encore ce qui vous afflige si fort, leur dis-je; mais s'il ne faut qu'e

ma vie pour diminuer la peine où je vous vois , vous pouvez vous mettre l'esprit en repos. Dites - moi donc , madame , ce qu'il faut que je fasse : j'ai de l'argent si vous en manquez ; j'ai du courage si vous avez des ennemis ; & je ne prétends , de tous les services que je vous offre , que la satisfaction de vous avoir servies. Mon visage & mes paroles leur firent si bien voir ce que j'avois dans l'ame , que leur grande affliction se modéra un peu. Mademoiselle de la Boissiere me lut une lettre , par laquelle une femme de ses amies lui mandoit qu'une personne qu'elle ne nommoit point , & que je m'apperçus bien être le pere de Léonore , avoit eu commandement de se retirer de la cour , & qu'il s'en étoit allé en Hollande. Ainsi la pauvre demoiselle se trouvoit dans un pays inconnu , sans argent , & sans espérance d'en avoir. Je lui offris de nouveau ce que j'en avois , qui pouvoit monter à cinq cents écus , & lui dis que je la conduirois en Hollande , & au bout du monde , si elle y vouloit aller. Enfin , je l'assurai qu'elle avoit retrouvé en moi une personne qui la ser-

viroit comme un valet , & de qui elle seroit aimée & respectée comme d'un fils. Je rougis extrêmement en prononçant le mot de fils ; mais je n'étois plus cet homme odieux à qui l'on avoit refusé la porte dans Rome , & pour qui Léonore n'étoit pas visible ; & mademoiselle de la Boissière n'étoit plus pour moi une mere sévère. A toutes les offres que je lui fis , elle me répondit toujours que Léonore me seroit fort obligée. Tout se passoit au nom de Léonore , & vous eussiez dit que sa mere n'étoit plus qu'une suivante qui parloit pour sa maîtresse ; tant il est vrai que la plupart du monde ne considère les personnes , que selon qu'elles leur sont utiles. Je les laissai fort consolées , & me retirai en ma chambre le plus satisfait homme du monde. Je passai la nuit fort agréablement , quoiqu'en veillant ; ce qui me retint au lit assez tard , n'ayant commencé à dormir qu'à la pointe du jour. Léonore me parut ce jour-là habillée avec plus de soin qu'elle n'étoit le jour de devant ; & elle put bien remarquer que je ne m'étois pas négligé. Je la menai à la messe sans sa mere , qui

étoit encore trop foible. Nous dînâmes ensemble ; & depuis ce tems-là nous ne fîmes plus qu'une même famille. Mademoiselle de la Boissiere me témoignoit beaucoup de reconnoissance des services que je lui rendois , & me protéstoit souvent qu'elle n'en mourroit pas ingrate. Je vendis mon cheval ; & , aussi-tôt que la malade fut assez forte , nous prîmes une cabane , & baissâmes jusqu'à Orléans. Durant le tems que nous fîmes sur l'eau , je jouis de la conversation de Léonore , sans qu'une si grande félicité fût troublée par sa mere. Je trouvai des lumieres dans l'esprit de cette belle fille , aussi brillantes que celle de ses yeux ; & le mien , dont peut-être elle avoit pu douter dans Rome , ne lui déplut pas alors. Que vous dirai-je davantage ? Elle vint à m'aimer autant que je l'aimois ; & vous avez bien pu reconnoître , depuis le tems que vous nous voyez l'un & l'autre , que cet amour réciproque n'est point encore diminué. Quoi ? interrompt Angélique , mademoiselle de l'Etoile est donc Léonore ? Et qui donc ? lui répondit le Destin. Mademoi-

fille de l'Etoile prit la parole , & dit que
 sa compagne avoit raison de douter qu'elle
 fût cette Léonore dont le Destin avoit
 fait une beauté de roman. Ce n'est point
 par cette raison-là , repartit Angélique ;
 mais c'est à cause que l'on a toujours de la
 peine à croire une chose que l'on a beau-
 coup désirée. Mademoiselle de la Caverne
 dit qu'elle n'en avoit point douté , & ne
 voulut pas que ce discours allât plus avant ,
 afin que le Destin poursuivit son histoire ,
 qu'il reprit de cette sorte. Nous arrivâmes
 à Orléans , où notre entrée fut si plai-
 sante , que je vous en veux apprendre les
 particularités. Un tas de faquins , qui at-
 tendent sur le port ceux qui viennent par
 eau , pour porter leurs hardes , se jetterent
 à la foule dans notre cabane. Ils se pré-
 senterent plus de trente à se charger de
 deux ou trois petits paquets , que le moins
 fort d'entr'eux eût pu porter sous ses bras.
 Si j'eusse été seul , je n'eusse pas peut-être
 été assez sage pour ne m'emporter point con-
 tre ces insolens. Huit d'entre eux saisirent
 une petite cassette qui ne pesoit pas vingt
 livres ; & ayant fait semblant d'avoir bien

de la poche à la lever de terre, enfin ils la haussèrent au milieu d'eux par-dessus leurs têtes, chacun ne la soutenant que du bout du doigt. Toute la canaille qui étoit sur le port se mit à rire, & nous fûmes contraints d'en faire autant. J'étois pourtant tout rouge de honte, d'avoir à traverser toute une ville avec tant d'appareil; car le reste de nos hardes, qu'un seul homme pouvoit porter, en occupa une vingtaine, & mes seuls pistolets furent portés par quatre hommes. Nous entrâmes dans la ville dans l'ordre que je vais vous dire: Huit grands pèndards ivres, où l'un le devoient être, portoient au milieu d'eux une petite cassette; comme je vous ai déjà dit; mes pistolets suivoient l'un après l'autre, chacun porté par deux hommes. Mademoiselle de la Boissière, qui enrageoit aussi-bien que moi, alloit immédiatement après; elle étoit assise dans une grande chaise de paille, soutenue par deux grands bâtons de batelier, & portée par quatre hommes qui se relayoient les uns & les autres, & qui lui disoient cent sottises en la portant. Le reste de nos hardes sui-

voit, qui étoit composé d'une petite valise, & d'un paquet couvert de toile, que sept ou huit de ces coquins se jettoient l'un à l'autre durant le chemin, comme quand on joue au pot cassé. Je conduisois la queue du triomphe, tenant Léonore par la main, qui rioit si fort, qu'il falloit malgré moi que je prisse plaisir à cette friponnerie. Durant notre marche, les passans s'arrêtoient dans les rues pour nous considérer; & le bruit que l'on y faisoit à cause de nous, attiroit tout le monde aux fenêtres. Enfin nous arrivâmes au fauxbourg qui est du côté de Paris, suivis de force tanaille; & nous logeâmes à l'enseigne des empereurs. Je fis entrer mes dames dans une salle basse, & menaçai ensuite ces coquins si furieusement, qu'ils furent trop aises de recevoir fort peu de chose que je leur donnai, l'hôte & l'hôtesse les ayant querrellés. Mademoiselle de la Boissière, que la joie de n'être plus sans argent avoit guérie plutôt qu'autre chose, se trouva assez forte pour aller en carrosse. Nous arrêtâmes trois places dans celui qui partoît le lendemain, & en deux jours nous arri-

vâmes heureusement à Paris. En descendant à la maison des toches, je fis connoissance avec la Rancune, qui étoit venu d'Orléans aussi bien que nous dans un coche qui accompagnoit notre étroffe. Il ouït que je demandois où étoit l'hôtellerie des cochies de Calais; il me dit qu'il y alloit à l'heure même; & que si nous n'avions pas de logis arrêté; il nous meneroit loger, si nous voulions, chez une femme de sa connoissance, qui logeoit en chambre garnie; où nous serions fort commodément. Nous le crûmes, & nous nous en trouvâmes fort bien. Cette femme étoit veuve d'un homme qui avoit été toute sa vie tantôt portier, & tantôt décorateur d'une troupe de comédiens, & même avoit tâché autrefois de réciter, & n'y avoit pas réussi. Ayant amassé quelque chose en servant les comédiens, il s'étoit mêlé de loger en chambre garnie, & de prendre des pensionnaires, & par-là s'étoit mis à son aise. Nous louâmes deux chambres assez commodés. Mademoiselle de la Boissière fut confirmée dans les mauvaises nouvelles qu'elle avoit eues du pere de

de Léonore , & en apprit d'autres qu'elle nous cacha , qui l'affligèrent assez pour la faire retomber malade. Cela nous fit différer quelque tems notre voyage de Hollande , où elle avoit résolu que je la conduirois ; & la Rancune qui alloit y joindre une troupe de comédiens , vouloit bien nous attendre après que je lui eus promis de le défrayer. Mademoiselle de la Boissière étoit souvent visitée par une de ses amies qui avoit suivi en même tems qu'elle la femme de l'ambassadeur de France à Rome , en qualité de femme de chambre , & qui avoit même été sa confidente pendant le tems qu'elle fut aimée du pere de Léonore. C'étoit d'elle qu'elle avoit appris l'éloignement de son prétendu mari ; & nous en reçûmes plusieurs bons offices pendant le tems que nous fumes à Paris. Je ne sortois que le moins souvent que je pouvois , de peur d'être vu de quelqu'un de ma connoissance ; & je n'avois pas grand'peine à garder le logis , puisque j'étois avec Léonore , & que par les soins que je rendois à sa mere , je me mettois toujours de mieux en mieux en son esprit.

A la persuasion de cette femme dont je vous viens de parler , nous allâmes un jour nous promener à Saint-Cloud pour faire prendre l'air à notre malade. Notre hôtesse fut de la partie , & la Rancune aussi. Nous prîmes un bateau ; nous nous promenâmes dans les plus beaux jardins ; & après avoir fait collation , la Rancune conduisit notre petite troupe vers notre bateau , tandis que je demeurai à compter dans un cabaret avec une hôtesse fort déraisonnable , qui me retint plus long-tems que je ne pensois. Je sortis d'entre ses mains au meilleur marché que je pus , & m'en retournai rejoindre ma compagnie. Mais je fus bien étonné de voir notre bateau fort avant dans la rivière , qui ramenoit mes gens à Paris sans moi , & sans me laisser même un petit laquais qui portoit mon épée & mon manteau. Comme j'étois sur le bord de l'eau , bien en peine de savoir pourquoi on ne m'avoit pas attendu , j'ouïs une grande rumeur dans un bateau , & m'en étant approché , je vis deux ou trois gentilshommes , ou qui avoient mine de l'être , qui vouloient battre un batelier ,

parce qu'il refusoit d'aller après notre bateau. J'entrai à tout hasard dans ce bateau dans le tems qu'il quittoit le bord, le batelier ayant eu peur d'être battu. Mais si j'avois été en peine de ce que ma compagnie m'avoit laissé à Saint-Cloud, je ne fus pas moins embarrassé de voir que celui qui faisoit cette violence, étoit le même Saldagné à qui j'avois tant de sujet de vouloir du mal. Dans le moment que je le reconnus, il passa du bout du bateau où il étoit à celui où j'étois, fort empêché de ma contenance. Je lui cachai mon visage le mieux que je pus ; mais me trouvant si près de lui, qu'il étoit impossible qu'il ne me reconnût, & me trouvant sans épée, je pris la résolution la plus désespérée du monde, dont la haine seule ne m'eût pas rendu capable, si la jalousie ne s'y fût mêlée. Je le saisis au corps dans l'instant qu'il me reconnoissoit, & me jetai dans la riviere avec lui. Il ne put se prendre à moi, soit que ses gants l'en empêchassent, ou parce qu'il fut surpris. Jamais homme ne fut plus près de se noyer que lui. La plupart des bateaux

alterent à son secours , chacun croyant que nous étions tombés dans l'eau par quelque accident , & Saldagne seul sachant de quelle façon la chose étoit arrivée , & n'étant pas en état de s'en plaindre si-tôt , ou de faire courir après moi. Je regagnai donc le bord sans beaucoup de peine , n'ayant qu'un petit habit qui ne m'empêcha point de nager ; & l'affaire valant bien la peine d'aller vite , je fus éloigné de Saint-Cloud avant que Saldagne fût pêché. Si on eut bien de la peine à le sauver , je pense qu'on n'en eut pas moins à le croire , lorsqu'il déclara de quelle façon je m'étois hasardé pour le perdre ; car je ne vois pas pourquoi il en auroit fait un secret. Je fis un grand tour pour regagner Paris , où je n'entrai que de nuit , sans avoir eu besoin de me faire sécher , le soleil & l'exercice violent que j'avois fait en courant , n'ayant laissé que fort peu d'humidité dans mes habits. Enfin je me revis avec ma chere Léonore , que je trouvai véritablement affligée. La Rancune & notre hôtesse eurent une extrême joie de me voir , aussi-bien que mademoi-

selle de la Boissiere , qui , pour mieux faire croire que j'étois son fils à la Rancune & à notre hôtesse , avoit bien fait la mere affligée. Elle me fit des excuses en particulier de ce que l'on ne m'avoit pas attendu , & m'avoua que la peur qu'elle avoit eue de Saldagne , l'avoit empêchée de songer à moi ; outre qu'à la réserve de la Rancune , le reste de notre troupe n'eût fait que m'embarasser , si j'eusse eu prise avec Saldagne. J'appris alors qu'au sortir de l'hôtellerie , ou du cabaret où nous avions mangé , ce galant homme les avoit suivis jusqu'au bateau ; qu'il avoit prié fort incivilement Léonore de se démasquer ; & que sa mere , l'ayant reconnu pour le même homme qui avoit attenté la même chose dans Rome , elle avoit regagné son bateau fort effrayée , & l'avoit fait avancer dans la riviere sans m'attendre. Saldagne cependant avoit été joint par deux hommes de même trompe ; & après avoir quelque tems tenu conseil sur le bord de l'eau , il étoit entré avec eux dans le bateau où je le trouvai menaçant le batelier pour le faire aller après

Léonore. Cette aventure fut cause que je sortis encore moins que je n'avois fait. Mademoiselle de la Boissière devint malade quelque tems après, la mélancolie y contribuant beaucoup ; & cela fut cause que nous passâmes à Paris une partie de l'hiver. Nous fumes avertis qu'un prélat Italien, qui revenoit d'Espagne, passoit en Flandres par Pérone. La Rancune eut assez de crédit pour nous faire comprendre dans son passeport, en qualité de comédiens. Un jour que nous allâmes chez ce prélat Italien, qui étoit logé dans la rue de Seine, nous soupâmes par complaisance dans le fauxbourg Saint-Germain avec des comédiens de la connoissance de la Rancune. Comme nous passions lui & moi sur le pont-neuf, bien avant dans la nuit, nous fumes attaqués par cinq ou six tirelaines. Je me défendis le mieux que je pus ; & pour la Rancune, je vous avoue qu'il fit tout ce qu'un homme de cœur pouvoit faire, & me sauva même la vie. Cela n'empêcha pas que je ne fusse saisi par ses voleurs, mon épée m'étant malheureusement tombée. La Rancune, qui

se démêla vaillamment d'entre eux, en fut quitte pour un méchant manteau. Pour moi, j'y perdis tout, à la réserve de mon habit; & ce qui me pensa désespérer, ils me prirent une boîte de portrait, dans laquelle celui du pere de Léonore étoit en émail, & dont mademoiselle de la Boissiere m'avoit prié de vendre les diamans. Je trouvai la Rancune chez un chirurgien au bout du pont-neuf. Il étoit blessé au bras & au visage; & moi je l'étois fort légèrement à la tête. Mademoiselle de la Boissiere s'affligea fort de la perte de son portrait: mais l'espérance d'en revoir bientôt l'original la consola. Enfin nous partîmes de Paris pour Péronne; de Péronne nous allâmes à Bruxelles, & de Bruxelles à la Haye. Le pere de Léonore en étoit parti quinze jours auparavant pour aller en Angleterre, où il étoit allé servir le roi contre les parlementaires. La mere de Léonore en fut si affligée, qu'elle en tomba malade & en mourut. Elle me vit en mourant aussi affligé que si j'eusse été son fils. Elle me recommanda sa fille, & me fit promettre que je ne l'a-

bandonnerois point , & que je ferois ce que je pourrois pour trouver son pere , & la lui remettre entre les mains. A quelque tems de-là je fus volé par un François de tout ce qui me restoit d'argent ; & la nécessité où je me trouyai avec Léonore fut telle , que nous prîmes parti dans votre troupe , qui nous reçut par l'entremise de la Rancune. Vous savez le reste , de mes aventures ; elles ont été depuis ce tems-là communes avec les vôtres , jusqu'à Tours , où je pense avoir vu encore le diable de Saldagne ; & si je ne me trompe , je ne serai pas long-tems en ce pays sans le trouver ; ce que je crains moins pour moi que pour Léonore , qui seroit abandonnée d'un serviteur fidele , si elle me perdoit , ou si quelque malheur me séparoit d'avec elle. Le Destin finit ainsi son histoire ; & après avoir consolé quelque tems mademoiselle de l'Etoile , que le souvenir de ses malheurs faisoit alors autant pleurer que si elle n'eût fait que commencer d'être malheureuse , il prit congé des comédiennes , & s'alla coucher.

C H A P I T R E . X I X .

Quelques réflexions qui ne sont pas hors de propos. Nouvelle disgrâce de Ragotin , & autres choses que vous lirez , s'il vous plaît.

L'AMOUR qui fait tout entreprendre aux jeunes , & tout oublier aux vieux ; qui a été cause de la guerre de Troye , & de tant d'autres dont je ne veux pas prendre la peine de me ressouvenir , voulut alors faire voir dans la ville du Mans , qu'il n'est pas moins redoutable dans une méchante hôtellerie , qu'en quelque autre lieu que ce soit. Il ne se contenta donc pas de Ragotin amoureux à perdre l'appétit ; il inspira cent mille desirs déreglés à la Rappiniere , qui en étoit fort susceptible , & rendit Roquebrune amoureux de la femme de l'opérateur , ajoutant à sa vanité , bravoure & poésie , une quatrième folie , où plutôt lui faisant faire une double infidélité ; car il avoit parlé d'amour long-tems

auparavant à l'Etoile & à Angélique , qui
 lui avoient conseillé l'une & l'autre de
 ne prendre pas la peine de les aimer. Mais
 tout cela n'est rien auprès de ce que je
 vais vous dire. Il triompha aussi de l'in-
 sensibilité & de la mysanthropie de la Ran-
 cune, qui devint amoureux de l'opératrice ;
 & ainsi le poëte Roquebrune , pour ses pé-
 chés , & pour l'expiation des livres réprou-
 vés qu'il avoit mis en lumiere , eut pour
 rival le plus méchant homme du monde.
 Cette opératrice avoit nom dona Inezilla
 del Prado , native de Malaga , & son
 mari , ou soi-disant tel , le seigneur
 Ferdinando Ferdinandi , gentilhomme Vé-
 nitien , natif de Caen en Normandie. Il
 y eut encore dans la même hôtellerie d'au-
 tres personnes atteintes du même mal aussi
 dangereusement , pour le moins , que
 ceux dont je viens de vous révéler le secret :
 mais nous vous les ferons connoître en
 tems & lieu. La Rappiniere étoit devenu
 amoureux de mademoiselle de l'Etoile ,
 en lui voyant représenter Chimene , &
 avoit fait dessein en même tems de dé-
 couvrir son mal à la Rancune , qu'il ju-

geoit capable de tout faire pour de l'argent. Le divin Roquebrune s'étoit imaginé la conquête d'une Espagnole digne de son courage. Pour la Rancune, je ne fais pas bien par quels charmes cette étrangere put tendre capable d'aimer un homme qui haïssoit tout le monde. Ce vieil comédien devenu ame damnée devant le tems, je veux dire amoureux devant sa mort, étoit encore au lit, quand Ragotin pressé de son amour, comme d'un mal de ventre, le vint trouver pour le prier de songer à son affaire, & d'avoir pitié de lui. La Rancune lui promit que le jour ne se passeroit pas qu'il ne lui eût rendu un service signalé auprès de sa maîtresse. La Rappiniere entra en même tems dans la chambre de la Rancune, qui achevoit de s'habiller; & l'ayant tiré à part, lui avoua son infirmité, & lui dit que s'il le pouvoit mettre aux bonnes graces de mademoiselle de l'Etoile, il n'y avoit rien en sa puissance qu'il ne pût espérer de lui, jusqu'à une charge d'archer, & une sienne niece en mariage, qui seroit son héritiere, parce qu'il n'avoit point d'enfans.

Le fourbe lui promit encore plus qu'il n'avoit fait à Ragotin, dont cet avant-coureur du bourreau ne conçut pas de petites espérances. Roquebrune vint aussi consulter l'oracle : il étoit le plus incorrigible présomptueux qui soit jamais venu des bords de la Garonne ; & il s'étoit imaginé que l'on croyoit tout ce qu'il disoit de sa bonne maison, richesse, poésie & valeur : si bien qu'il ne s'offensoit point des persécutions & des rompemens de visiere que lui faisoit continuellement la Rancune. Il croyoit que ce qu'il en faisoit, n'étoit que pour alonger la conversation, outre qu'il entendoit la raillerie mieux qu'homme du monde, & la souffroit en philosophe chrétien, quand même elle alloit au solide. Il se croyoit donc admiré de tous les comédiens, voire la Rancune, qui avoit assez d'expérience pour n'admirer guere de choses, & qui bien loin d'avoir bonne opinion de ce mâche-laurier, s'étoit instruit amplement de ce qu'il étoit, pour savoir si les évêques & grands seigneurs de son pays, qu'il alléguoit à tous momens comme ses parens, étoient véritablement

tablement des branches d'un arbre généalogique, que ce fou d'alliances & d'armoiries, aussi-bien que de beaucoup d'autres choses, avoit fait faire en vieil parchemin. Il fut bien fâché de trouver la Rancune en compagnie, quoique cela le dût embarrasser, moins qu'un autre, ayant la mauvaise coutume de parler toujours aux oreilles des personnes, & de faire secret de tout, & fort souvent de rien. Il tira donc la Rancune en particulier, & n'en fit point; à deux fois pour lui dire qu'il étoit bien en peine de savoir si la femme de l'opérateur avoit beaucoup d'esprit, parce qu'il avoit aimé des femmes de toutes les nations, excepté des Espagnoles; & si elle valoit la peine qu'il s'y amusât, qu'il ne seroit pas plus pauvre quand il lui auroit fait un présent de cent pistoles, qu'il offroit de gager à toutes rencontres, de la même façon qu'il faisoit toujours tomber à propos sa bonne maison. La Rancune lui dit qu'il ne connoissoit pas assez dona Inezilla pour lui répondre de son esprit; qu'il s'étoit trouvé souvent avec son mari dans les meilleures villes du

royaume , où il vendoit le *Mithridate* ; & que , pour s'informer de ce qu'il desiroit favoir , il n'y avoit qu'à faire conversation avec elle , puisqu'elle parloit françois passablement. *Roquebrune* lui voulut confier sa généalogie en parchemin , pour faire valoir à l'Espagnole la splendeur de sa race ; mais la *Rancune* lui dit que cela étoit meilleur à faire un chevalier de Malte , qu'à se faire aimer. *Roquebrune* là-dessus fit l'action d'un homme qui compte de l'argent en main , & dit à la *Rancune* : vous savez bien quel homme je suis. *Oui* , *oui* , lui répondit la *Rancune* , je fais bien quel homme vous êtes , & quel homme vous serez toute votre vie. Le poète s'en retourna comme il étoit venu ; & la *Rancune* , son rival & son confident tout ensemble , se rapprocha de la *Rappiniere* & de *Ragotin* , qui étoient rivaux aussi sans le savoir. Pour le vieil la *Rancune* , outre que l'on hait facilement ceux qui ont prétention sur ce que l'on destine pour soi , & que naturellement il haïssoit tout le monde , il avoit de plus toujours eu grande aversion pour le poète , qui sans doute ne

la fit point cesser par cette confiance. La Rancune fit donc dessein à l'heure même de lui faire tous les plus méchans tours qu'il pourroit , à quoi son esprit de singe étoit fort propre. Pour ne perdre point de tems , il commença dès le jour même , par une insigne méchanceté , à lui emprunter de l'argent , dont il se fit habiller depuis les pieds jusqu'à la tête , & se donna du linge. Il avoit été mal-propre toute sa vie ; mais l'amour qui fait de grands miracles , le rendit soigneux de sa personne sur la fin de ses jours. Il prit du linge blanc plus souvent qu'il n'appartenoit à un vieux comédien de campagne , & commença de se teindre & raser le poil si souvent , & avec tant de soin , que ses camarades s'en aperçurent. Ce jour-là , les comédiens avoient été retenus pour représenter une comédie chez un des plus riches bourgeois de la ville , qui faisoit un grand festin , & donnoit le bal aux noces d'une demoiselle de ses parentes dont il étoit tuteur. L'assemblée se faisoit dans une maison des plus belles du pays , qu'il avoit quelque part à une lieue de la ville ; je n'ai pas bien su de quel

côté. Le décorateur des comédiens & un menuisier y étoient allés dès le matin pour dresser un théâtre. Toute la troupe s'y en alla en deux carosses , & partit du Mans sur les dix heures du matin pour arriver à l'heure du dîner , où ils devoient jouer la comédie. L'Espagnole dona Inezilla fut de la partie , aux prieres des comédiens & de la Rancune. Ragotin , qui en fut averti , alla attendre le carosse en une hôtellerie qui étoit au bout du fauxbourg , & attacha un beau cheval , qu'il avoit emprunté , aux grilles d'une salle basse qui répondoit sur la rue. A peine se mettoit-il à table pour dîner , qu'on l'avertit que les carosses approchoient. Il vola à son cheval sur les ailes de son amour , une grande épée à son côté , & une carabine en bandouliere. Il n'a jamais voulu déclarer pourquoi il alloit à une noce avec une si grande munition d'armes offensives ; & la Rancune même , son cher confident , ne l'a pu savoir. Quand il eut détaché la bride de son cheval , les carosses se trouverent si près de lui , qu'il n'eut pas le tems de chercher de l'avantage pour s'ériger en pe-

tit Saint-George. Comme il n'étoit pas fort bon écuyer , & qu'il ne s'étoit pas préparé à montrer sa disposition devant tant de monde , il s'en acquitta de fort mauvaise grace , le cheval étant aussi haut de jambes qu'il en étoit court. Il se guinda pourtant vaillamment sur l'étrier , & porta la jambe droite de l'autre côté de la selle ; mais les fangles qui étoient un peu lâches , nuisirent beaucoup au petit homme ; car la selle tourna sur le cheval quand il pensa monter dessus. Tout alloit pourtant assez bien jusques-là ; mais la maudite carabine qu'il portoit en bandouliere , & qui lui pendoit au cou comme un collier , s'étoit mise malheureusement entre ses jambes , sans qu'il s'en apperçût ; tellement qu'il s'en falloit beaucoup que son cul ne touchât au siege de la selle , qui n'étoit pas fort rase , & que la carabine traversoit depuis le pommeau jusqu'à la croupiere. Ainsi il ne se trouva pas à son aise , & ne put pas seulement toucher les étriers du bout du pied. Là-dessus , les éperons qui armoient ses jambes courtes , se firent sentir au cheval en un endroit où jamais épe-

ron n'avoit touché. Cela le fit partir plus gaîment qu'il n'étoit nécessaire à un petit homme qui ne poisoit que sur une carabine. Il serra les jambes ; le cheval leva le derriere , & Ragotin , suivant la pente naturelle des corps pesans , se trouva sur le cou du cheval , & s'y froissa le nez , le cheval ayant levé la tête , pour une furieuse faccade que l'imprudent lui donna : mais pensant réparer sa faute , il lui rendit la bride. le cheval en sauta ; ce qui fit franchir au cul du patient toute l'étendue de la selle , & le mit sur la croupe , toujours la carabine entre les jambes. Le cheval , qui n'étoit pas accoutumé d'y porter quelque chose , fit une croupade qui remit Ragotin en selle. Le méchant écuyer resserra les jambes , & le cheval releva le cul encore plus fort ; & alors le malheureux se trouva le pommeau entre les fesses , où nous le laisserons comme sur un pivot , pour nous reposer un peu ; car , sur mon honneur , cette description m'a plus coûté que tout le reste du livre , & encore n'en suis-je pas trop satisfait.

C H A P I T R E X X.

LE PLUS COURT DU PRÉSENT LIVRE.

Suite du trébuchement de Ragotin , & quelque chose de semblable qui arriva à Roquebrune.

Nous avons laissé Ragotin assis sur le pommeau d'une selle , fort empêché de sa contenance , & fort en peine de ce qui arriveroit de lui. Je ne crois pas que défunt Phaéton , de malheureuse mémoire , ait été plus empêché après les quatre chevaux fougueux de son pere , que le fut alors notre petit avocat sur un cheval doux comme un âne ; & s'il ne lui en coûta pas la vie , comme à ce fameux téméraire , il s'en faut prendre à la fortune , sur les caprices de laquelle j'aurois un beau champ pour m'étendre , si je n'étois obligé , en conscience , de le tirer vîtement du péril où il se trouve ; car nous en aurons beaucoup à faire , tandis que notre troupe co-

mique fera dans la ville du Mans. Aussi-tôt que l'infortuné Ragotin ne se sentit qu'un pommeau de selle entre les deux parties de son corps , qui étoient les plus charnues , & sur lesquelles il avoit accoutumé de s'asseoir , comme font tous les autres animaux raisonnables ; je veux dire qu'aussi - tôt qu'il se sentit n'être assis que sur fort peu de chose , il quitta la bride en homme de jugement , & se prit aux crins du cheval qui se mit aussi-tôt à courre. Là-dessus , la carabine tira ; Ragotin crut en avoir au travers du corps : son cheval crut la même chose , & broncha si rudement , que Ragotin en perdit le pommeau qui lui servoit de siège ; tellement qu'il se pendit quelque tems aux crins du cheval , un pied accroché par son éperon à la selle , & l'autre pied & le reste du corps , attendant le décrochement de ce pied accroché , pour donner en terre , de compagnie avec la carabine , l'épée , le baudrier & la bandouliere. Enfin le pied se décrocha , ses mains lâcherent le crin , & il fa'lut tomber ; ce qu'il fit bien plus adroitement qu'il n'avoit monté. Tout cela

se passa à la vue des carrosses , qui s'étoient arrêtés pour le secourir ; ou plutôt pour en avoir le plaisir. Il pesta contre le cheval , qui ne bravla pas depuis sa chute ; & , pour le consoler , on le reçut dans l'un des carrosses en la place du poëte , qui fut bien aise d'être à cheval pour galantiser à la portiere où étoit Inezilla. Ragotin lui résigna l'épée & l'arme à feu , qu'il se mit sur le corps d'une façon toute martiale. Il alongea les étriers , ajusta la bride , & se prit sans doute mieux que Ragotin à monter sur sa bête. Mais il y avoit quelque fort jetté sur ce malencontreux animal ; la selle mal sanglée tourna comme à Ragotin ; & ce qui attachoit ses chausses s'étant rompu , le cheval l'emporta quelque tems le pied dans l'étrier , l'autre servant de cinquieme jambe au cheval , & les parties de derriere du citoyen du Parnasse fort exposées aux yeux des assistans , ses chausses lui étant tombées sur les jarrets. L'accident de Ragotin n'avoit fait rire personne , à cause de la peur qu'on avoit eue qu'il ne se blessât ; mais celui de Roquebrune fut accompagné de grands éclats de risée

que l'on fit dans les carrosses. Les cochers en arrêterent leurs chevaux pour rire leur saoul ; & tous les spectateurs firent une grande huée après Roquebrune , au bruit de laquelle il se sauva dans une maison , laissant le cheval sur sa bonne foi ; mais il en usa mal , car il s'en retourna vers la ville. Ragotin , qui eut peur d'avoir à le payer , se fit descendre de carrosse , & alla après ; & le poëte , qui avoit recouvert ses postérieures , rentra dans un des carrosses fort embarrassé , & embarrassant les autres de l'équipage de guerre de Ragotin , qui eut encore cette troisième disgrâce devant sa maîtresse , par où nous finirons ce vingtième chapitre.

CHAPITRE XXI.

Qui peut-être ne sera pas trouvé fort divertissant.

LES comédiens furent fort bien reçus du maître de la maison , qui étoit honnête homme , & des plus considérés du pays. On leur donna deux chambres pour mettre leurs hardes , & pour se préparer en liberté à la comédie , qui fut remise à la nuit. On les fit aussi dîner en particulier ; & , après dîner , ceux qui voulurent se promener eurent à choisir d'un grand bois & d'un beau jardin. Un jeune conseiller du parlement de Rennes , proche parent du maître de la maison , accosta nos comédiens , & s'arrêta à faire conversation avec eux , ayant reconnu que le Destin avoit de l'esprit , & que les comédiennes , outre qu'elles étoient fort belles , étoient capables de dire autre chose que des vers appris par cœur. On parla des choses dont l'on parle d'ordinaire avec des comédiens ;

des piéces de théâtre , & de ceux qui les font. Ce jeune conseiller dit entre autres choses , que les sujets connus dont on pouvoit faire des piéces réguliéres , avoient tous été mis en œuvre ; que l'histoire étoit épuisée ; & que l'on seroit réduit à la fin à se dispenser de la regle des vingt-quatre heures ; que le peuple & la plus grande partie du monde ne savoient point à quoi étoient bonnes les regles sévéres du théâtre ; que l'on prenoit plus de plaisir à voir représenter les choses , qu'à ouïr des récits ; & , cela étant , que l'on pourroit faire des piéces qui seroient fort bien reçues , sans tomber dans l'extravagance des Espagnols , & sans se gêner par la rigueur des regles d'Aristote. De la comédie , on vint à parler des romans. Le conseiller dit qu'il n'y avoit rien de plus divertissant que quelques romans modernes ; que les François seuls en savoient faire de bons ; & que les Espagnols avoient le secret de faire de petites histoires qu'ils appellent nouvelles , qui sont bien plus à notre usage , & plus selon la portée de l'humanité , que ces héros imaginaires de l'antiquité ,

l'antiquité , qui sont quelquefois incommodés à force d'être trop honnêtes gens. Enfin , que les exemples imitables étoient pour le moins d'aussi grande utilité que ceux que l'on avoit presque peine à concevoir ; & il conclut que si l'on faisoit des nouvelles en François aussi-bien faites que quelques-unes de celles de Michel de Cervantes , elles auroient cours autant que les romans héroïques. Roquebrune ne fut pas de cet avis. Il dit fort absolument qu'il n'y avoit point de plaisir à lire des romans , s'ils n'étoient composés d'aventures de princes , & encore de grands princes ; & que par cette raison-là l'Astrée ne lui avoit plu qu'en quelques endroits. Et dans quelles histoires trouveroit-on assez de rois & d'empereurs pour vous faire des romans nouveaux , lui repartit le conseiller ? Il en faudroit faire , dit Roquebrune , comme dans les romans tout-à-fait fabuleux ; & qui n'ont aucun fondement dans l'histoire. Je vois bien , repartit le conseiller , que le livre de dom Quichotte n'est pas trop bien avec vous. C'est le plus sot livre que j'aie jamais vu , reprit Roquebrune , quoi-

qu'il plaise à quantité de gens d'esprit. Prenez garde , dit le Destin , qu'il ne vous déplaise par votre faute , plutôt que par la sienne. Roquebrune n'eût pas manqué de repartie , s'il eût oui ce qu'avoit dit le Destin , mais il étoit occupé à conter ses prouesses à quelques dames qui s'étoient approchées des comédiennes , auxquelles il ne promettoit pas moins que de faire un roman en cinq parties, chacune de dix volumes , qui effaceroit les Casandre , Cléopâtre , Polexandre & Cyrus , quoique ce dernier ait le surnom de grand aussi-bien que le fils de Pepin. Cependant le conseiller disoit à Destin & aux comédiennes , qu'il avoit essayé de faire des nouvelles à l'imitation des Espagnols , & qu'il leur en vouloit communiquer quelques-unes. Inezilla prit la parole , & dit en françois , qui tenoit plus du gascon que de l'espagnol , que son premier mari avoit eu la réputation de bien écrire dans la cour d'Espagne ; qu'il avoit composé quantité de nouvelles , qui y avoient été bien reçues ; & qu'elle en avoit encore d'écrites à la main , qui réussiroient en françois si

elles étoient bien traduites. Le conseiller étoit fort curieux de cette sorte de livres; Il témoigna à l'Espagnole qu'elle lui feroit un extrême plaisir de lui en donner la lecture, ce qu'elle lui accorda fort civilement; & même, ajouta-t-elle, je pense en savoir autant que personne du monde; & comme quelques femmes de notre nation se mêlent d'en faire, & des vers aussi, j'ai voulu l'essayer comme les autres, & je vous en puis montrer quelques-unes de ma façon. Roquebrune s'offrit témérairement, selon sa coutume, à les mettre en françois. Inezilla, qui étoit peut-être la plus déliée Espagnole qui jamais ait passé les Pyrénées pour venir en France; lui répondit que ce n'étoit pas assez de bien savoir le françois, qu'il falloit savoir également l'espagnol, & qu'elle ne feroit point difficulté de lui donner ses nouvelles à traduire, quand elle sauroit assez de françois pour juger s'il en étoit capable. La Rancune, qui n'avoit point encore parlé, dit qu'il n'en falloit pas douter, puisqu'il avoit été correcteur d'imprimerie. Il n'eut pas plutôt lâché la parole, qu'il se ressou-

vint que Roquebrune lui avoit prêté de l'argent. Il ne le poussa donc point selon sa coutume, le voyant déjà tout défait de ce qu'il avoit dit, & avouant avec grande confusion, qu'il avoit véritablement corrigé quelque tems chez les imprimeurs; mais que ce n'avoit été que ses propres ouvrages. Mademoiselle de l'Etoile dit alors à la dona Inezilla, que puisqu'elle savoit tant d'historiettes, qu'elle l'importuneroit souvent de lui en conter. L'Espagnole s'y offrit à l'heure même. On la prit au mot: tous ceux de la compagnie se mirent à l'entour d'elle; & alors elle commença une histoire, non pas du tout dans les termes que vous l'allez lire dans le suivant chapitre, mais pourtant assez intelligiblement pour faire voir qu'elle avoit bien de l'esprit en espagnol, puisqu'elle en faisoit beaucoup paroître en une langue dont elle ne savoit pas les beautés.

C H A P I T R E X X I I .

A Trompeur , Trompeur & demi.

UNE jeune dame de Toledo , nommée Victoria , de l'ancienne maison de Porto-Carreo , s'étoit retirée en une maison qu'elle avoit sur les bords du Tage , à demi-lieue de Toledo , en l'absence de son frere , qui étoit capitaine de cavalerie dans les Pays-Bas. Elle étoit demeurée veuve , à l'âge de dix - sept ans , d'un vieux gentilhomme qui s'étoit enrichi aux Indes , & qui s'étant perdu en mer six mois après son mariage , avoit laissé beaucoup de biens à sa femme. Cette belle veuve , depuis la mort de son mari , s'étoit retirée auprès de son frere , & y avoit vécu d'une façon si approuvée de tout le monde , qu'à l'âge de vingt ans les meres la propoient à leurs filles comme un exemple ; les maris à leurs femmes , & les galans à leurs desirs , comme une conquête digne de leur mérite : mais si sa vie retirée avoit refroidi

l'amour de plusieurs , elle avoit d'un autre côté augmenté l'estime que tout le monde avoit pour elle. Elle goûtoit en liberté les plaisirs de la campagne dans cette maison des champs , quand un matin ses bergers lui amenerent deux hommes qu'ils avoient trouvés dépouillés de tous leurs habits , & attachés à des arbres où ils avoient passé la nuit. On leur avoit donné à chacun une méchante cape de berger pour se couvrir ; & ce fut en ce bel équipage-là qu'ils parurent devant la belle Victoria. La pauvreté de leur habit ne lui cacha pas la riche mine du plus jeune , qui lui fit un compliment en honnête homme , & lui dit qu'il étoit un gentilhomme de Cordoue , appelé dom Lopez de Gongora ; qu'il venoit de Séville ; & qu'allant à Madrid pour des affaires d'importance , & s'étant amusé à jouer à une demi-journée de Tolède , où il avoit dîné le jour auparavant , la nuit l'avoit surpris ; qu'il s'étoit endormi & son valet aussi , en attendant un muletier qui étoit demeuré derrière ; & que des voleurs , l'ayant trouvé comme il dormoit , l'avoient lié à un arbre , & son

valet aussi , après les avoir déponillés jusqu'à la chemise. Victoria ne douta point de la vérité de ses paroles ; sa bonne mine parloit en sa faveur , & il y avoit toujours de la générosité à secourir un étranger réduit à une si fâcheuse nécessité. Il se rencontra heureusement que parmi les hardes que son frere lui avoit laissées en garde , il y avoit quelques habits ; car les Espagnols ne quittent point leurs vieux habits pour jamais , quand ils en prennent de néufs. On choisit le plus beau , & le mieux fait à la taille du maître ; & le valet fut aussi revêtu de ce qu'on put trouver sur le champ de plus propre pour lui. L'heure du dîner étant venue , cet étranger , que Victoria fit manger à sa table , parut à ses yeux si bien fait , & l'entretint avec tant d'esprit , qu'elle crut que l'assistance qu'elle lui rendoit ne pouvoit être mieux employée. Ils furent ensemble le reste du jour , & se plurent tellement l'un à l'autre , que la nuit même ils en dormirent moins qu'ils n'avoient accoutumé. L'étranger voulut envoyer son valet à Madrid querir de l'argent , & faire faire des

habits , ou du moins il en fit semblant. La belle veuve ne le voulut pas permettre , & lui en promit pour achever son voyage. Il lui parla d'amour dès le jour même , & elle l'écouta favorablement. Enfin , en quinze jours , la commodité du lieu , le mérite égal en ces deux jeunes personnes , quantité de sermens d'un côté , trop de franchise & de crédulité de l'autre , une promesse de mariage offerte ; & la foi réciproquement donnée en présence d'un vieil écuyer & d'une suivante de Victoria , lui firent faire une faute dont jamais on ne l'eût crue capable , & mirent ce bienheureux étranger en possession de la plus belle dame de Toledé. Huit jours durant , ce ne fut que feux & flammes entre les jeunes amans. Il fallut se séparer ; ce ne furent que larmes. Victoria eût eu droit de le retenir ; mais l'étranger lui ayant fait valoir qu'il laissoit perdre une affaire de grande importance pour l'amour d'elle , lui protestant que le gain qu'il avoit fait de son cœur , lui faisoit négliger celui d'un procès qu'il avoit à Madrid , & même ses prétentions de la cour ; elle fut

la première à hâter son départ, ne l'aimant pas assez aveuglement pour préférer le plaisir d'être avec lui, à son avancement. Elle fit faire des habits à Toledé pour lui & pour son valet, & lui donna de l'argent autant qu'il en voulut. Il partit pour Madrid, monté sur une bonne mule, & son valet sur une autre, la pauvre dame véritablement accablée de douleur quand il partit; & lui, s'il ne fut pas beaucoup affligé, le contrefaisant avec la plus grande hypocrisie du monde. Le jour même qu'il partit, une servante, faisant la chambre où il avoit couché, trouva une boîte de portrait enveloppée dans une lettre. Elle porta le tout à sa maîtresse, qui vit dans la boîte un visage parfaitement beau, & fort jeune, & lut dans la lettre ces paroles, ou d'autres qui vouloient dire la même chose :

MONSIEUR MON COUSIN,

Je vous ~~en~~voie le portrait de la belle Elvira de Silva. Quand vous la verrez, vous la trouverez encore plus belle que

» le peintre ne l'a su faire. Don Pedro
 » de Silva , son pere , vous attend avec
 » impatience. Les articles de votre ma-
 » riage sont tels que vous les avez sou-
 » haités , & ils vous sont fort avantageux ,
 » à ce qu'il me semble. Tout cela vaut
 » bien la peine que vous hâtiez votre
 » voyage. »

De Madrid , ce , &c.

DON ANTOINE DE RIBERA.

La lettre s'adressoit à Fernand de Ribera à Séville. Représentez-vous , je vous prie , l'étonnement de Victoria à la lecture d'une telle lettre , qui , selon toutes les apparences du monde , ne pouvoit être écrite à un autre qu'à son Lopes de Gôngora. Elle voyoit , mais trop tard , que cet étranger qu'elle avoit si fort obligé , & si vite , lui avoit déguisé son nom ; & , par ce déguisement-là , elle devoit être toute assurée de son infidélité. La beauté de la dame du portrait ne la devoit pas moins mettre en peine ; & ce mariage

dont les articles étoient déjà passés , achevoit de la désespérer. Jamais personne ne s'affligea tant ; ses soupirs la penserent suffoquer : elle pleura jusqu'à s'en faire du mal à la tête. Misérable que je suis ! disoit-elle quelquefois en elle-même , & quelquefois aussi devant son vieil écuyer & sa suivante , qui avoient été témoins de son mariage. Ai-je été si long-tems sage pour faire une faute irréparable ? & devois-je refuser tant de personnes de condition de ma connoissance , qui se fussent estimés heureux de me posséder , pour me donner à un inconnu , qui se moque peut-être de moi après m'avoir rendue malheureuse pour toute ma vie. Que dira-t-on dans Toledé ? & que dira-t-on dans toute l'Espagne ? Un jeune homme lâche & trompeur sera-t-il discret ? Devois-je lui témoigner que je l'aimois , avant que de savoir si j'en étois aimée ? M'auroit-il caché son nom , s'il avoit été sincère ? & dois-je espérer après cela qu'il cache les avantages qu'il a sur moi ? Que ne fera point mon frere contre moi , après ce que j'ai fait moi-même ? & de quoi lui sert l'honneur qu'il-

acquiert en Flandre , tandis que je le dés-honore en Espagne ? Non , non , Victoria , il faut tout entreprendre , puisque nous avons tout oublié ; mais devant que d'en venir à la vengeance & aux derniers remedes , il faut essayer de gagner par adresse ce que nous avons mal conservé par imprudence. Il sera toujours assez à tems de se perdre , quand il n'y aura plus rien à espérer. Victoria avoit l'esprit bien fort , d'être capable de prendre si-tôt une bonne résolution dans une si mauvaise affaire. Son vieil écuyer & sa suivante la voulurent conseiller. Elle leur dit qu'elle savoit bien tout ce qu'on lui pouvoit dire ; mais qu'il n'étoit plus question que d'agir. Dès le jour même , un chariot & une charette furent chargés de meubles & de tapisseries ; & Victoria faisant courir le bruit parmi ses domestiques , qu'il falloit qu'elle allât à la cour pour les affaires pressantes de son frere , elle monta en carosse avec son écuyer & sa suivante , prit le chemin de Madrid , & se fit suivre par son bagage. Aussi-tôt qu'elle y fut arrivée , elle s'informa du logis de don Pedro de
 Silva ;

Silva ; l'ayant appris , elle en loua un dans le même quartier. Son vieil écuyer avoit nom Rodrigue Santillane ; il avoit été nourri jeune par le pere de Victoria ; & il aimoit sa maîtresse comme si elle eût été sa fille. Ayant force d'habitudes dans Madrid , où il avoit passé sa jeunesse , il fut en peu de tems que la fille de don Pedro de Silva se marioit à un gentilhomme de Séville , qu'on appelloit Fernand de Ribera ; qu'un de ses cousins , de même nom que lui , avoit fait ce mariage ; & que don Pedro songeoit déjà aux personnes qu'il mettroit auprès de sa fille. Dès le lendemain , Rodrigue Santillane , honnêtement vêtu , Victoria , habillée en veuve de médiocre condition , & Béatrix sa suivante , faisant le personnage de sa belle-mere , femme de Rodrigue , allerent chez don Pedro , & demanderent à lui parler. Don Pedro les reçut fort civilement ; & Rodrigue lui dit avec beaucoup d'assurance , qu'il étoit un pauvre gentilhomme des montagnes de Toledé ; qu'il avoit eu une fille unique de sa première femme , qui étoit Victoria , dont le mari étoit mort depuis peu.

à Séville , où il demouroit ; & que voyant sa fille veuve avec peu de bien , il l'avoit amenée à la cour pour lui chercher condition. Qu'ayant ouï parler de lui , & de sa fille qu'il étoit prêt de marier , il avoit cru lui faire plaisir en lui venant offrir une jeune veuve , très-propre à servir de douegna à la nouvelle mariée , & ajouta que le mérite de sa fille le rendoit hardi à la lui offrir , & qu'il en seroit pour le moins aussi satisfait , qu'il l'avoit pu être de sa bonne mine. Devant que d'aller plus avant , il faut que j'apprenne à ceux qui ne le savent pas , que les dames en Espagne ont des douegnas auprès d'elles , & ces douegnas sont à-peu-près la même chose que les gouvernantes ou dames d'honneur que nous voyons auprès des femmes de grande condition. Il faut que je dise encore que ces douegnas , ou douegnes , sont animaux rigides & fâcheux , aussi redoutés pour le moins que les belles-meres. Rodrigue joua si bien son personnage , & Victoria , belle comme elle étoit , parut en son habit simple , si agréable , & de si bon augure aux yeux de don Pedro de Silva , qu'il la

retint à l'heure même pour sa fille. Il offrit même à Rodrigue & à sa femme place dans sa maison. Rodrigue s'en excusa, & lui dit qu'il avoit quelques raisons pour ne recevoir pas l'honneur qu'il lui vouloit faire : mais que logeant dans le même quartier, il seroit prêt à lui rendre service toutes les fois qu'il le voudroit employer. Voilà donc Victoria dans la maison de don Pedro, fort aimée de lui & de sa fille Elvire, & fort enviée de tous les valets. Don Antoine de Ribera, qui avoit fait le mariage de son infidèle cousin avec la fille de don Pedro de Silva, lui venoit souvent dire que son cousin étoit en chemin, & qu'il lui avoit écrit en partant de Séville ; & cependant ce cousin ne venoit point : cela le mettoit bien en peine. Don Pedro & sa fille ne savoient qu'en penser, & Victoria y prenoit encore plus de part. Don Fernand n'avoit garde de venir si vite. Le jour même qu'il partit de chez Victoria, Dieu le punit de sa perfidie. En arrivant à Illescas, un chien qui sortit d'une maison à l'improviste, fit peur à son mulet, qui lui froissa une jambe contre une muraille, &

le jeta par terre. Don Fernand se démit une cuisse, & se trouva si mal de sa chute, qu'il ne put passer outre. Il fut sept ou huit jours entre les mains des médecins & chirurgiens du pays, qui n'étoient pas des meilleurs; & son mal devenant tous les jours plus dangereux, il fit savoir à son cousin son infortune, & le pria de lui envoyer un brancard. A cette nouvelle on s'affligea de sa chute, & on se réjouit de ce que l'on savoit enfin ce qu'il étoit devenu. Victoria, qui l'aimoit encore, en fut fort inquiète. Don Antoine envoya querir don Fernand; il fut amené à Madrid, où tandis que l'on fit des habits pour lui, & pour son train, qui fut fort magnifique (car il étoit aîné de sa maison & fort riche), les chirurgiens de Madrid, plus habiles que ceux d'Illescas, le guérèrent parfaitement. Don Pedro de Silva, & sa fille Elvire, furent avertis du jour que don Antoine de Ribera leur devoit amener son cousin don Fernand. Il y a apparence que la jeune Elvire ne se négligea pas, & que Victoria ne fut pas sans émotion: elle vit entrer son infidèle paré comme un nouveau



marié ; & s'il lui avoit plu mal vêtu , & mal en ordre , elle le trouva l'homme du monde de la meilleure mine en ses habits de noces. Don pedro n'en fut pas moins satisfait ; & sa fille eût été bien difficile , si elle y eût trouvé quelque chose à redire. Tous les domestiques regarderent le serviteur de leur jeune maîtresse , de toute la grandeur de leurs yeux , & tout le monde de la maison en eut le cœur épanoui , à la réserve de Victoria , qui sans doute l'eût bien serré. Don Fernand fut charmé de la beauté d'Elvire , & avoua à son cousin qu'elle étoit encore plus belle que son portrait. Il lui fit ses premiers complimens en homme d'esprit ; & , parlant à elle & à son pere , s'abstint le plus qu'il put de toutes les sottises que dit ordinairement , à un beau-pere & à une maîtresse , un homme qui demande à se marier. Don Pedro de Silva s'enferma dans un cabinet avec les deux cousins & avec un homme d'affaires , pour ajouter quelque chose qui manquoit aux articles. Cependant Elvire demeura dans la chambre environnée de toutes ses femmes , qui se

réjouissoient devant elle de la bonne mine de son serviteur. La seule Victoria demeura froide & sérieuse dans les emportemens des autres. Elvire le remarqua , & la tira à part , pour lui dire qu'elle s'étonnoit de ce qu'elle ne lui disoit rien de l'heureux choix que son pere avoit fait d'un gendre qui paroïssoit avoir tant de mérite ; & ajouta , qu'au moins par flatteire ou par civilité , elle lui en devoit dire quelque chose. Madame , lui dit Victoria , ce qui paroît de votre serviteur est si fort à son avantage , qu'il n'est point nécessaire de vous le louer. Ma froideur que vous avez remarquée , ne vient point d'indifférence ; & je serois indigne des bontés que vous avez pour moi , si je ne prenois part en tout ce qui vous touche. Je me serois donc réjouie de votre mariage aussi-bien que les autres , si je connoissois moins celui qui doit être votre mari. Le mien étoit de Séville , & sa maison n'étoit pas éloignée de celle du pere de votre serviteur. Il est de bonne maison , il est riche , il est bien fait , & je veux croire qu'il a de l'esprit ; enfin il est digne de

vous : mais vous méritez l'affection toute entiere d'un homme , & il ne vous peut donner ce qu'il n'a pas. Je m'empêcherois bien de vous dire des choses qui peuvent vous déplaire ; mais je ne m'acquitterois pas de tout ce que je vous dois , si je ne vous découvrois tout ce que je fais de don Fernand , en une affaire d'où dépend le bonheur ou le malheur de votre vie. Elvire fut fort étonnée de ce que lui dit sa gouvernante ; elle la pria de ne différer pas davantage à lui éclaircir les doutes qu'elle lui avoit mis dans l'esprit. Victoria lui dit que cela ne se pouvoit dire devant ses servantes , ni en peu de paroles. Elvire feignit d'avoir affaire en sa chambre , où Victoria lui dit , aussi - tôt qu'elle se vit seule avec elle , que Fernand de Ribera étoit amoureux à Séville d'une Lucrece de Mensalve , demoiselle fort aimable , quoique fort pauvre ; qu'il en avoit trois enfans sous promesse de mariage ; que du vivant du pere de Ribera , la chose avoit été tenue secreta ; & qu'après sa mort , Lucrece lui ayant demandé l'accomplissement de sa promesse , il s'étoit extrême-

ment refroidi ; qu'elle avoit remis cette affaire entre les mains de deux gentils-hommes de ses parens ; que cela avoit fait grand éclat dans Séville ; & que don Fernand s'en étoit absenté quelque tems , par le conseil de ses amis , pour éviter les parens de cette Lucrece , qui le cherchoient par-tout pour le tuer. Elle ajouta que l'affaire étoit en cet état - là , quand elle quitta Séville , il y avoit un mois ; & que le bruit couroit en même tems que don Fernand alloit se marier à Madrid. Elvire ne put s'empêcher de lui demander si cette Lucrece étoit fort belle ; Victoria lui dit qu'il ne lui manquoit que du bien , & la laissa fort rêveuse , & faisant dessein d'informer promptement son pere de ce qu'elle venoit d'apprendre. On la vint appeler en même tems pour revenir trouver son serviteur , qui avoit achevé avec son pere ce qui les avoit fait retirer en particulier. Elvire s'y en alla ; & cependant Victoria demeura dans l'antichambre , où elle vit entrer ce même valet qui accompagnoit son infidele , quand elle le reçut si généreusement en sa maison auprès de

Toledo. Ce valet apportoit à son maître un paquet de lettres qu'on lui avoit donné à la poste de Séville. Il ne put reconnoître Victoria, que la coiffure de veuve avoit fort déguisée. Il la pria de le faire parler à son maître pour lui donner ses lettres. Elle lui dit qu'il ne lui pourroit parler de long-tems ; mais que s'il lui vouloit confier son paquet, elle iroit le lui porter quand on pourroit parler à lui. Le valet n'en fit point de difficulté ; & lui ayant mis son paquet entre les mains, s'en retourna où il avoit affaire. Victoria, qui n'avoit rien à négliger, monta dans sa chambre, ouvrit le paquet, & en moins de rien le referma, y ajoutant une lettre qu'elle écrivit à la hâte. Cependant les deux cousins acheverent leur visite. Elvire vit le paquet de don Fernand entre les mains de sa gouvernante, & lui demanda ce que c'étoit. Victoria lui dit indifféremment, que le valet de don Fernand le lui avoit donné pour le rendre à son maître, & qu'elle alloit envoyer après, parce qu'elle ne s'étoit point trouvée quand il étoit sorti. Et-

vire lui dit qu'il n'y avoit point de danger de l'ouvrir , & qu'on y trouveroit peut-être quelque chose de l'affaire qu'elle lui avoit apprise. Victoria qui ne demandoit pas autre chose , l'ouvrit encore une fois. Elvire en regarda toutes les lettres , & ne manqua pas de s'arrêter sur celle qu'elle vit écrite en lettre de femme , qui s'adressoit à Fernand de Ribera à Madrid. Voici ce qu'elle y lut :

» VOTRE absence , & la nouvelle que
 » j'ai apprise que l'on vous marioit à la
 » cour , vous feront bientôt perdre une
 » personne qui vous aime plus que sa vie ,
 » si vous ne venez bientôt la désabuser ,
 » & accomplir ce que vous ne pouvez dis-
 » férer , ou lui refuser , sans une froideur
 » ou une trahison manifeste. Si ce que
 » l'on dit de vous est véritable , & si vous
 » ne songez plus que vous ne faites en
 » moi , & en nos enfans , au moins de-
 » vriez-vous songer à votre vie , que mes
 » cousins sauront bien vous faire perdre

» quand vous me réduirez à les en prier ,
 » puisqu'ils ne vous la laissent qu'à ma
 » priere. »

De séville.

LUCRECE DE MONSALVE.

Elvire ne douta plus de tout ce que lui avoit dit sa gouvernante, après la lecture de cette lettre. Elle la fit voir à son pere, qui ne put assez s'étonner qu'un gentilhomme de condition fût assez lâche pour manquer de fidélité à une demoiselle qui le valoit bien, & de qui il avoit eu des enfans. A l'heure même il alla s'en informer plus amplement d'un gentilhomme de Séville de ses grands amis, par lequel il avoit déjà été instruit du bien & des affaires de don Fernand. A peine fut-il sorti, que don Fernand vint demander ses lettres, suivi de son valet, qui lui avoit dit que la gouvernante de sa maîtresse s'étoit chargée de les lui rendre. Il trouva Elvire dans la salle, & lui dit qu'encore que deux visites lui fussent pardonnables dans les termes où il étoit avec elle, qu'il ne venoit

pas tant pour la voir , que pour demander ses lettres , que son valet avoit laissées à sa gouvernante. Elvire lui répondit qu'elle les lui avoit prises ; qu'elle avoit eu la curiosité d'ouvrir le paquet , ne doutant point qu'un homme de son âge n'eût quelque attachement de galanterie dans une grande ville comme Séville ; & que si sa curiosité ne l'avoit pas beaucoup satisfaite, qu'elle lui avoit appris en récompense , que ceux qui se marioient ensemble , devant que de se connoître, hasardoient beaucoup. Elle ajouta ensuite qu'elle ne vouloit pas lui retarder davantage le plaisir de lire ses lettres ; en achevant ses paroles , elle lui donna son paquet & la lettre contrefaite , & lui faisant la révérence , le quitta sans attendre sa réponse. Don Fernand demeura fort étonné de ce qu'il entendit dire à sa maîtresse ; il lut la lettre supposée , & vit bien qu'on vouloit troubler son mariage par une fourbe. Il s'adressa à Victoria qui étoit demeurée dans la salle , & lui dit , sans s'arrêter beaucoup à son visage , que quelque rival , ou quelque personne malicieuse , avoit supposé la lettre qu'il venoit
de

de lire. Moi , une femme dans Séville ! s'écria-t-il tout étonné. Moi , des enfans ! Ah ! si ce n'est la plus impudente imposition du monde , je veux qu'on me coupe la tête. Victoria lui dit qu'il pouvoit bien être innocent ; mais que sa maîtresse ne pouvoit moins faire que de s'en éclaircir , & que très-assurément le mariage ne passeroit par outre , que don Pedro ne fût assuré par un gentilhomme de Séville , de ses amis , qu'il étoit allé chercher exprès , que cette prétendue intrigue fût supposée. C'est ce que je souhaite , lui répondit don Fernand ; & s'il y a seulement dans Séville une dame qui ait nom Lucrece de Monfalve , je veux ne passer jamais pour un homme d'honneur ; & je vous prie , continua-t-il , si vous êtes bien dans l'esprit d'Ekire , comme je n'en doute pas , de me l'avouer , afin que je vous conjure de me rendre de bons offices auprès d'elle. Je crois sans vanité , lui répondit Victoria , qu'elle ne fera pas pour un autre ce qu'elle m'aura refusé ; mais je connois aussi son humeur : car on ne l'apaise pas aisément , quand elle se croit désobligée. Et

comme toute l'espérance de ma fortune n'est fondée que sur la bonne volonté qu'elle a pour moi, je n'irai pas lui manquer de complaisance pour en avoir trop pour vous, & hasarder de me mettre mal auprès d'elle, en tâchant de lui ôter la mauvaise opinion qu'elle a de votre sincérité. Je suis pauvre, ajouta-t-elle, & c'est à moi beaucoup perdre, que de ne gagner pas. Si ce qu'elle m'a promis pour me remarier m'alloit manquer, je serois veuve toute ma vie, quoique jeune, comme je suis, je puisse encore plaire à quelque honnête homme; mais on dit bien vrai, que sans argent. Elle alloit enfilet un long prône de gouvernante; car pour la bien contrefaire, il falloit parler beaucoup. Mais don Fernand lui dit, en l'interrompant: Rendez-moi le service que je vous demande, & je vous mettrai en état de vous pouvoir passer des récompenses de votre maîtresse; & pour vous montrer, ajouta-t-il; que je vous veux donner autre chose que des paroles, donnez-moi du papier & de l'encre, & je vous ferai une promesse de ce que vous voudrez.

Jésus , monsieur , lui dit la fausse gouvernante , la parole d'un honnête homme suffit ; mais pour vous plaire , je m'en vais querir ce que vous demandez . Elle revint avec ce qu'il falloit pour faire une promesse de plus de cent millions d'or ; & don Fernand fut si galant homme , ou plutôt , il avoit la possession d'Elvire tellement à cœur , qu'il lui écrivit son nom en blanc dans une feuille de papier , pour l'obliger par cette confiance à le servir de bonne façon . Voilà Victoria sur les nues ; elle promet des merveilles à don Fernand , & lui dit qu'elle vouloit être la plus malheureuse du monde , si elle n'alloit travailler en cette affaire , comme pour elle-même ; & elle ne mentoit pas . Don Fernand la quitta rempli d'esperance ; & Rodrigue Santillane , son écuyer , qui passoit pour son pere , l'étant venu voir , pour apprendre ce qu'elle avoit avancé pour son dessein , elle lui en rendit compte , & lui montra le blanc signé , dont il loua Dieu avec elle , & lui fit remarques que tout sembloit contribuer à sa satisfaction . Pour ne point perdre de tems , il s'en retourna

à son logis , que Victoria avoit loué auprès de celui de don Pedro , comme je vous ai déjà dit ; & là , il écrivit au-dessus du seing de don Fernand , une promesse de mariage attestée de témoins , & datée du tems que Victoria reçut cet infidèle dans sa maison des champs. Il'écrivoit aussi-bien qu'homme qui fût en Espagne , & avoit si bien étudié la lettre de don Fernand sur des vers qu'il avoit écrits de sa main , & qu'il avoit laissés à Victoria , que don Fernand même s'y fût trompé. Don Pedro de Silva ne trouva point le gentilhomme qu'il étoit allé chercher pour s'informer du mariage de don Fernand ; il lui laissa un billet en son logis , & revint au sien , où le soir même Elvite ouvrit son cœur à sa gouvernante , & lui assura qu'elle désobéiroit plutôt à son père , que d'épouser jamais don Fernand ; lui avouant de plus , qu'elle étoit engagée d'affection avec un Diego de Maradas , il y avoit long-tems ; qu'elle avoit assez désesé à son père en forçant son inclination pour lui plaire ; & puisque Dieu avoit permis que la mauvaise foi de don Fernand fût

découverte, qu'elle croyoit en le refusant obéir à la volonté divine, qui sembloit lui destiner un autre époux. Vous devez croire que Victoria fortifia Elvire dans ses bonnes résolutions, & ne lui parla pas alors selon l'intention de don Fernand. Don Diego de Maradas, lui dit alors Elvire, est mal satisfait de moi, à cause que je l'ai quitté pour obéir à mon pere; mais aussi-tôt que je le favoriserai seulement d'un regard, je suis assurée de le faire revenir, quand il seroit aussi éloigné de moi, que don Fernand l'est présentement de sa Lucrece. Ecrivez-lui, mademoiselle, lui dit Victoria, & je m'offre à lui porter votre lettre. Elvire fut ravie de voir sa gouvernante si favorable à ses desseins. Elle fit mettre les chevaux au carosse pour Victoria, qui monta dedans avec un beau poulet pour don Diego; & s'étant fait descendre chez son pere Santillane, renvoya le carosse de sa maîtresse, disant au cocher qu'elle iroit bien à pied où elle vouloit aller. Le bon Santillane lui fit voir la promesse de mariage qu'il avoit faite; & elle écrivit aussi-tôt deux

billets, l'un à Diego de Maradas, & l'autre à Pedro de Silva, pere de sa maîtresse. Par ces billets, signés Victoria Portocarrero, elle leur enseignoit son logis, & les prioit de la venir trouver pour une affaire qui leur étoit d'une grande importance. Tandis que l'on porta ces billets à ceux à qui ils étoient adressés, Victoria quitta son habit simple de veuve, s'habilla richement, fit paroître ses cheveux, que l'on a assuré avoir été des plus beaux, & se coiffa en dame fort galante. Don Diegue de Maradas lui vint trouver un moment après, pour savoir ce que lui vouloit une dame dont il n'avoit jamais ouï parler. Elle le reçut fort civilement; & à peine avoit-il pris un siege auprès d'elle, qu'on vint lui dire que Pedro de Silva demandoit à la voir. Elle pria don Diego de se cacher dans son alcove, en l'assurant qu'il lui importoit extrêmement d'entendre la conversation qu'elle alloit avoir avec don Pedro. Il fit sans résistance ce que voulut une dame si belle, & de si bonne mine; & don Pedro fut introduit dans la chambre de Victoria, qu'il ne put reconnoître, tant

sa coiffure différente de celle qu'elle portoit chez lui , & la richesse de ses habits , avoient augmenté sa bonne mine , & changé l'air de son visage. Elle fit asseoir don Pedro en un lieu d'où don Diego pouvoit entendre tout ce qu'elle lui disoit , & lui parla en ces termes : Je crois , monsieur , que je dois vous apprendre d'abord qui je suis , pour ne vous laisser pas plus long-tems dans l'impatience où vous devez être de le savoir. Je suis de Toledé , de la maison de Portocarrero ; j'ai été mariée à seize ans , & me suis trouvée veuve six mois après mon mariage. Mon pere portoit la croix de Saint - Jacques , & mon frere est de l'ordre de Calatrava. Don Pedro l'interrompit pour lui dire que son pere avoit été de ses intimes amis. Ce que vous m'apprenez-là me réjouit extrêmement , lui répondit Victoria ; car j'aurais besoin de beaucoup d'amis dans l'affaire dont j'ai à vous parler. Elle apprit ensuite à don Pedro ce qui lui étoit arrivé avec don Fernand , & lui mit entre les mains la promesse qu'avoit contrefaite Santillane. Aussi-tôt qu'il l'eut lue , elle

reprit la parole , & lui dit : vous savez , monsieur , à quoi l'honneur oblige une personne de ma condition. Quand la justice ne seroit pas de mon côté , mes parens & mes amis ont beaucoup de crédit , & sont assez intéressés dans mon affaire pour la porter au plus loin qu'elle puisse aller. J'ai cru , monsieur , que je devois vous avertir de mes prétentions , afin que vous ne passiez pas outre dans le mariage de mademoiselle votre fille ; elle mérite mieux qu'un homme infidèle ; & je vous crois trop sage pour vous opiniâtrer à lui donner un mari qu'on lui pourroit disputer. Quand il seroit un grand d'Espagne , répondit don Pedro, je n'en voudrois point, s'il étoit injuste ; non-seulement il n'épousera point ma fille , mais encore je lui défendrai ma maison : & pour vous , madame , je vous offre ce que j'ai de crédit & d'amis. J'avois déjà été averti qu'il étoit homme à prendre son plaisir par-tout où il le trouve , & même de le chercher aux dépens de sa réputation. Etant de cette humeur-là , quand bien il ne seroit pas à vous , il ne seroit jamais à ma fille , la-

quelle, s'il plaît à Dieu, ne manquera point de mari dans la cour d'Espagne. Don Pedro ne demeura pas davantage avec Victoria, voyant qu'elle n'avoit rien davantage à lui dire; & Victoria fit sortir don Diegue de derrière son alcove, d'où il avoit ouï toute la conversation qu'elle avoit eue avec la peste de sa maîtresse. Elle ne lui fit donc point une seconde relation de son histoire; elle lui donna la lettre d'Elvire, qui le ravit d'aise: & parce qu'il eût pu être en peine de savoir par quelle voie elle étoit venue en ses mains, elle lui fit confidence de sa métamorphose en douegne, sachant bien qu'il avoit autant d'intérêt qu'elle à tenir la chose secrète. Don Diegue, devant que de quitter Victoria, écrivit à sa maîtresse une lettre, où la joie de voir ses espérances ressuscitées, faisoit bien juger du déplaisir qu'il avoit eu quand il les avoit perdues. Il se sépara de la belle veuve, qui prit aussi-tôt son habit de gouvernante, & s'en retourna chez don Pedro. Cependant don Fernand de Ribera étoit allé chez sa maîtresse, & y avoit mené son cousin don Antoine, pour tâcher de raccom-

le faisoit devenir fou , ne pouvant comprendre par quel enchantement on la lui avoit fait écrire. Victoria , étant revenue chez don Pedro en son habit de veuve , donna la lettre de don Diegue à Elvire , laquelle lui conta que les deux cousins étoient venus pour se justifier ; mais qu'il y avoit bien autre chose à reprocher à don Fernand , que ses amours avec la dame de Séville. Elle lui apprit ensuite ce qu'elle savoit mieux qu'elle , dont elle fit si bien l'étonnée , détestant cent fois la méchante action de don Fernand. Ce jour-là même , Elvire fut priée d'aller voir représenter une comédie chez une de ses parentes. Victoria , qui ne songeoit qu'à son affaire , espéra que si Elvire la vouloit être , cette comédie ne seroit pas inutile à ses desseins. Elle dit à sa jeune maîtresse , que si elle vouloit voir don Diegue , il n'y avoit rien de si aisé ; que la maison de son père Santillane étoit le lieu le plus commode pour cette entrevue ; & que la comédie ne commençant qu'à minuit , elle pouvoit partir de bonne heure , & avoir vu don Diegue , sans arriver trop tard

tard chez sa parente. Elvire , qui aimoit véritablement don Diegue , & qui ne s'étoit laissée aller à épouser don Fernand , que par la déférence qu'elle avoit aux volontés de son pere , n'eut point de répugnance à ce que lui proposa Victoria. Elles monterent en carrosse aussi - tôt que don Pedro fut couché , & allerent descendre au logis que Victoria avoit loué. Santillane , comme maître de la maison , en fit les honneurs , secondé de Béatrix , qui jouoit le personnage de sa femme , belle-mere de Victoria. Elvire écrivit un billet à don Diegue , qui lui fut porté à l'heure même ; & Victoria en particulier en fit un à don Fernand , au nom d'Elvire , par lequel elle lui mandoit qu'il ne tiendrait qu'à lui que leur mariage ne s'achevât ; qu'elle y étoit engagée par son mérite ; & qu'elle ne vouloit point se rendre malheureuse pour être trop complaisante à la mauvaise humeur de son pere. Par le même billet , elle lui donnoit des enseignes si remarquables pour trouver sa maison , qu'il étoit impossible de la manquer. Ce second

billet partit quelque tems après celui qu'Elvire avoit écrit à don Diegue. Victoria en fit un troisieme , que Santillane porta lui-même à Pedro de Silva , par lequel elle lui donnoit avis , en gouvernante de bien & d'honneur , que sa fille , au lieu d'aller à la comédie , s'étoit absolument fait mener à la maison où logeoit son pere ; qu'elle avoit envoyé querir don Fernand pour l'épouser ; & que sachant bien qu'il n'y consentiroit jamais , elle avoit cru l'en devoir avertir , pour lui témoigner qu'il ne s'étoit point trompé dans la bonne opinion qu'il avoit eue d'elle, en la choisissant pour gouvernante d'Elvire. Santillane de plus avertit don Pedro de ne venir point sans un alguasil , que nous appellons à Paris un commissaire. Don Pedro , qui étoit déjà couché , se fit habiller à la hâte , l'homme du monde le plus en colere. Cependant qu'il s'habillera & qu'il enverra querir un commissaire , retournons voir ce qui se passe chez Victoria. Par une heureuse rencontre , les billets furent reçus par les deux amoureux. Don Diegue ,

qui avoit reçu le sien le premier , arriva aussi le premier à l'assignation. Victoria le reçut , & le mit dans une chambre avec Elvire. Je ne m'amuserai point à vous dire les caresses que ces jeunes amans se firent ; don Fernand , qui frappe à la porte , ne m'en donne pas le tems. Victoria lui alla ouvrir elle-même , après lui avoir bien fait valoir le service qu'elle lui rendoit , dont l'amoureux gentilhomme lui fit cent remerciemens , lui promettant encore davantage qu'il ne lui avoit donné. Elle le mena dans une chambre où elle le pria d'attendre Elvire , qui alloit arriver , & l'enferma sans lui laisser de la lumière , lui disant que sa maîtresse le vouloit ainsi , & qu'ils n'auroient pas été un moment ensemble , qu'elle ne se rendît visible ; mais qu'il falloit donner cela à la pudeur d'une jeune fille de condition , laquelle dans une action si hardie , auroit peine à s'accoutumer d'abord à la vue de celui même pour l'amour de qui elle la faisoit. Cela fait , Victoria , le plus diligemment qu'il lui fut possible , se fit extrêmement leste , & s'a-

justa autant que le peu de tems qu'elle avoit le put permettre. Elle entra dans la chambre où étoit don Fernand , qui n'eut pas la moindre défiance qu'elle ne fût Elvire , n'étant pas moins jeune qu'elle , & ayant sur elle des habits & des parfums à la mode d'Espagne , qui eussent fait passer la moindre servante pour une personne de condition. Là-dessus , don Pedro , le commissaire & Santillane arriverent. Ils entreurent dans la chambre où étoit Elvire avec son serviteur. Les jeunes amans furent extrêmement surpris. Don Pedro , dans les premiers mouvemens de sa colere , en fut si aveuglé , qu'il pensa donner de son épée à celui qu'il croyoit être don Fernand. Le commissaire , qui avoit reconnu don Diegue , lui cria , en lui arrêtant le bras , qu'il prît garde à ce qu'il faisoit , & que ce n'étoit pas Fernand de Ribera qui étoit avec sa fille ; mais don Diegue de Maradas , homme d'aussi grande condition & aussi riche que lui. Don Pedro en usa en homme sage , & releva lui - même sa fille , qui s'étoit jettée à genoux devant

lui. Il considéra que s'il lui donnoit de la peine en s'opposant à son mariage , il s'en donneroit aussi ; & qu'il ne lui auroit pas trouvé un meilleur parti , quand il l'auroit choisi lui-même. Santillane pria don Pedro , le commissaire , & tous ceux qui étoient dans la chambre , de le suivre , & le mena dans celle où don Fernand étoit enfermé avec Victoria. On la fit ouvrir au nom du roi. Don Fernand l'ayant ouverte , & voyant don Pedro accompagné d'un commissaire , il leur dit avec beaucoup d'assurance , qu'il étoit avec sa femme Elvire de Silva. Don Pedro lui répondit qu'il se trompoit ; que sa fille étoit mariée à un autre ; & pour vous , ajouta-t-il , vous ne pouvez plus désavouer que Victoria Portocarrero ne soit votre femme. Victoria se fit alors connoître à son infidèle , qui se trouva le plus confus homme du monde. Elle lui reprocha son ingratitude , à quoi il n'eut rien à répondre , & moins au commissaire , qui lui dit qu'il ne pouvoit pas faire autrement que de les mener en prison. Enfin , le remords de sa

conscience , la peur d'aller en prison , les exhortations de don Pedro , qui lui parla en homme d'honneur , les larmes de Victoria , sa beauté , qui n'étoit pas moindre que celle d'Elvire , & plus que toute autre chose , un reste de générosité , qui s'étoit conservée dans l'ame de don Fernand , malgré toutes les débauches & les emportemens de sa jeunesse , le forcerent de se rendre à la raison , & au mérite de Victoria. Il l'embrassa avec tendresse ; elle pensa s'évanouir en sa présence ; & il y a apparence que les baisers de don Fernand ne servirent pas peu à l'en empêcher : don Pedro , don Diegue & Elvire prirent part au bonheur de Victoria , & Santillane & Béatrix en pensèrent mourir de joie. Don Pedro donna force louanges à don Fernand , d'avoir si bien réparé sa faute. Les deux jeunes dames s'embrassèrent avec autant de témoignage d'amitié , que si elles eussent baissé leurs amans. Don Diegue de Maradas fit cent protestations d'obéissance à son beau-pere , ou du moins qui le devoit bientôt être. Don Pedro , devant que

de s'en retourner chez lui avec sa fille , prit la parole des uns & des autres , que le lendemain ils viendroient tous dîner chez lui , où , quinze jours durant , il vouloit que la réjouissance fit oublier les inquiétudes que l'on avoit souffertes. Le commissaire en fut instamment prié ; il promit de s'y trouver. Don Pedro le ramena chez lui , & don Fernand demeura avec Victoria , qui eut alors autant de sujet de se réjouir , qu'elle en avoit eu de s'affliger.

CHAPITRE XXIII.

Malheur imprévu, qui fut cause qu'on ne joua point la comédie.

INEZILLA conta son histoire avec une grace merveilleuse ; Roquebrune en fut si satisfait , qu'il lui prit la main , & la lui baïsa par force. Elle lui dit en espagnol que l'on souffroit tout des grands seigneurs & des fous ; de quoi la Rancune lui fut bon gré en son ame. Le visage de cette Espagnole commençoit à se passer ; mais on y voyoit encore de beaux restes ; & quand elle eût été moins belle , son esprit l'eût rendue préférable à une plus jeune. Tous ceux qui avoient ouï son histoire , demeurèrent d'accord qu'elle l'avoit rendue agréable en une langue qu'elle ne savoit pas encore , & dans laquelle elle étoit contrainte de mêler quelquefois de l'italien & de l'espagnol , pour se bien faire entendre. L'Etoile lui dit qu'au lieu de

Lui faire des excuses de l'avoir tant fait parler, elle attendoit des remerciemens d'elle, pour lui avoir donné moyen de faire voir qu'elle avoit beaucoup d'esprit. Le reste de l'après-dinée se passa en conversation ; le jardin fut plein de dames & des plus honnêtes gens de la ville, jusqu'à l'heure du souper. On soupa à la mode du Mans, c'est-à-dire, que l'on fit fort bonne chere, & tout le monde prit place pour entendre la comédie ; mais mademoiselle de la Caverne & sa fille ne s'y trouverent point : on les envoya chercher ; on fut une demi-heure sans en avoir de nouvelles. Enfin on ouït une grande rumeur dans la salle, & presque en même tems on y vit entrer la pauvre la Caverne, échevelée, le visage meurtri & sanglant, & criant, comme une femme furieuse, que l'on avoit enlevé sa fille. A cause des sanglots qui la suffoquoient, elle avoit tant de peine à parler, qu'on en eut beaucoup à apprendre d'elle, que des hommes, qu'elle ne connoissoit point, étoient entrés dans le jardin par une porte de derrière, comme

elle répétoit son rôle avec sa fille ; que l'un d'eux l'avoit faisie , auquel elle avoit pensé arracher les yeux , voyant que deux autres emmenoient sa fille ; que cet homme l'avoit mise en l'état où l'on la voyoit , & s'étoit remis à cheval , & ses compagnons aussi , dont l'un tenoit sa fille devant lui. Elle dit encore qu'elle les avoit suivis long-tems , criant aux voleurs ; mais que n'étant ouïe de personne , elle étoit revenue demander du secours. En achevant de parler , elle se mit si fort à pleurer , qu'elle fit pitié à tout le monde. Toute l'assemblée s'en émut. Le Destin monta sur un cheval , sur lequel Ragotin venoit d'arriver du Mans ; (je ne sais pas au vrai si c'étoit le même qui l'avoit déjà jetté par terre). Plusieurs jeunes hommes de la compagnie monterent sur les premiers chevaux qu'ils trouverent , & coururent après le Destin , qui étoit déjà bien loin. La Rancune & l'Olive allerent à pied après ceux qui alloient à cheval. Roquebrune demeura avec l'Etoile & Inezilla , qui consoloient la Caverne le mieux qu'elles

pouvoient. On a trouvé à redire de ce qu'il ne suivoit pas ses compagnons. Quelques-uns ont cru que c'étoit par poltronnerie ; & d'autres , plus indulgens , ont trouvé qu'il n'avoit pas mal fait de demeurer auprès des dames. Cependant on fut réduit dans la compagnie à danser aux chansons , le maître de la maison n'ayant point fait venir de violon à cause de la comédie. La pauvre la Caverne se trouva si mal , qu'elle se coucha dans un des lits de la chambre où étoient leurs hardes. L'Etoile en eut soin comme si elle eût été sa mere , & Inezilla se montra fort officieuse. La malade pria qu'on la laissât seule ; & Roquebrune mena les deux dames dans la salle où étoit la compagnie. A peine y avoient-elles pris place , qu'une des servantes de la maison vint dire à l'Etoile que la Caverne la demandoit. Elle dit au poëte & à l'Espagnole qu'elle alloit revenir , & alla trouver sa compagne. Il y a apparence que si Roquebrune fut habile homme , il profita de l'occasion , & représenta ses nécessités à l'agréable Inezilla. Cependant aussi - tôt que la Caverne vit

l'Étoile , elle la pria de fermer la porte de la chambre , & de s'approcher de son lit. Aussi-tôt qu'elle la vit auprès d'elle , la première chose qu'elle fit , ce fut de pleurer comme si elle n'eût fait que commencer , & de lui prendre les mains , qu'elle lui mouilla de ses larmes , pleurant & sanglotant de la plus pitoyable façon du monde. L'Étoile la voulut consoler, en lui faisant espérer que sa fille seroit bientôt trouvée , puisque tant de gens étoient allés après les ravisseurs. Je voudrois qu'elle n'en revînt jamais , lui répondit la Caverne en pleurant encore plus fort ; je voudrois qu'elle n'en revînt jamais , répéta-t-elle , & que je n'eusse qu'à la regretter : mais il faut que je la blâme , que je la haïsse , & que je me repente de l'avoir mise au monde. Tenez , dit-elle , donnant un papier à l'Étoile , voyez l'honnête compagne que vous aviez , & lisez dans cette lettre l'arrêt de ma mort , & l'infamie de ma fille. La Caverne se remit à pleurer ; & l'Étoile lut ce que vous allez lire , si vous en voulez prendre la peine.

» Vous

« Vous ne devez point douter de tout
 » ce que je vous ai dit de ma bonne mai-
 » son & de mon bien , puisqu'il n'y a pas
 » apparence que je trompe par une impos-
 » ture une personne à qui je ne puis me
 » rendre recommandable que par ma sin-
 » cérité. C'est par-là , belle Angélique ,
 » que je vous puis mériter. Ne différez
 » donc point de me promettre ce que je
 » vous demande , puisque vous n'aurez à
 » me le donner , qu'alors que vous ne
 » pourrez plus douter qui je suis ».

Aussi-tôt qu'elle eut achevé de lire cette lettre , la Caverne lui demanda si elle en connoissoit l'écriture. Comme la mienne propre , lui dit l'Étoile ; c'est de Léandre , le valet de mon frere , qui écrit tous nos rôles. C'est le traître qui me fera mourir , lui répondit la pauvre comédienne : voyez s'il ne s'y prend pas bien , ajouta-t-elle encore , en mettant une autre lettre du même Léandre entre les mains de l'Étoile. La voici mot pour mot.

« Il ne tiendra qu'à vous de me rendre

» heureux , si vous êtes encore dans la ré-
 » solution que vous étiez il y a deux jours.
 » Ce fermier de mon pere qui me prête de
 » l'argent , m'a envoyé cent pistoles , &
 » deux bons chevaux ; c'est plus qu'il ne
 » nous faut pour passer en Angleterre ,
 » d'où je me trompe fort si un pere qui
 » aime son fils unique plus que sa vie , ne
 » condescend à tout ce qu'il voudra pour le
 » faire bientôt revenir. »

Hé bien , que dites-vous de votre com-
 pagnie & de votre valet ? de cette fille que
 j'avois si bien élevée , & de ce jeune homme
 dont nous admirions tous l'esprit & la sa-
 gesse ? Ce qui m'étonne le plus , c'est
 qu'on ne les a jamais vu parler ensemble ,
 & que l'humeur enjouée de ma fille ne
 l'eût jamais fait soupçonner de pouvoir
 devenir amoureuse : & cependant elle
 l'est , ma chere l'Etoile ! & si éperdue-
 ment , qu'il y a plutôt de la furie , que de
 l'amour. Je l'ai tantôt surprise qui écrivoit
 à son Léandre en des façons de parler si
 passionnées , que je ne pourrois le croire si
 je ne l'avois vu. Vous ne l'avez jamais oui

parler sérieusement. Ah ! vraiment , elle parle bien un autre langage dans ses lettres ; & si je n'avois déchiré celle que je lui ai prise , vous m'avoueriez qu'à l'âge de seize ans , elle en fait autant que celles qui ont vieilli dans la coquetterie. Je l'avois menée dans ce petit bois , où elle a été enlevée , pour lui reprocher sans témoins , qu'elle me récompensoit mal de toutes les peines que j'ai souffertes pour elle : je vous les apprendrai , ajouta-t-elle ; & vous verrai si jamais fille a été plus obligée à aimer sa mere. L'Etoile ne savoit que répondre à de si justes plaintes ; & puis il étoit bon de laisser un peu prendre cours à une si grande affliction. Mais , reprit la Caverne , s'il aimoit tant ma fille , pourquoi assassiner sa mere ? Car celui de ses compagnons qui m'a saisie , m'a cruellement battue , & s'est même acharné sur moi long-tems après que je ne lui faisois plus de résistance : & si ce malheureux garçon est si riche , pourquoi enleve-t-il ma fille. comme un voleur ? La Caverne fut encore long-tems à se plaindre , l'Etoile la consolant le mieux qu'elle pouvoit. Le maître de la maison

vint voir comment elle se portoit , & pour lui dire qu'il y avoit un carosse prêt , si elle vouloit retourner au Mans. La Caverne le pria de trouver bon qu'elle passât la nuit en sa maison ; ce qu'il lui accorda de bon cœur. L'Etoile demeura pour lui tenir compagnie , & quelques dames du Mans reçurent dans leur carosse Inezilla , qui ne voulut pas être si long-tems éloignée de son mari. Roquebrune , qui n'osa honnêtement quitter les comédiennes , en fut bien fâché : mais on n'a pas en ce monde tout ce que l'on desire.

Fin du premier Volume ;

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

D E L A P R E M I E R E P A R T I E.

- CHAP. I. **U***NE Troupe de Comédiens arrive dans la Ville du Mans. p. 11*
- CHAP. II. *Quel homme étoit le sieur de la Rappiniere. 16*
- CHAP. III. *Le déplorable succès qu'eut la Comédie. 20*
- CHAP. IV. *Dans lequel on continue à parler du sieur de la Rappiniere, & de ce qui arriva la nuit en sa maison. 25*
- CHAP. V. *Qui ne contient pas grand'chose. 30*
- CHAP. VI. *L'aventure du pot de chambre ; la mauvaise nuit que la Rancune donna à l'hôtellerie ;*

- l'arrivée d'une partie de la Troupe ;
mort de Dôguin , & autres choses
mémemorables.* 37
- CHAP. VII. *L'aventure des Bran-
cards.* 46
- CHAP. VIII. *Dans lequel on verra
plusieurs choses nécessaires à savoir
pour l'intelligence du présent Li-
vre.* 51
- CHAP. IX. *Histoire de l'Amante in-
visible.* 57
- CHAP. X. *Comment Ragotin eut un
coup de busc sur les doigts.* 90
- CHAP. XI. *Qui contient ce que vous
verrez ; si vous prenez la peine de
le lire.* 99
- CHAP. XII. *Combat de nuit.* 107
- CHAP. XIII. *Plus long que le précé-
dent. Histoire de Destin & de Ma-
demoiselle de l'Etoile.* 119
- CHAP. XIV. *Enlèvement du Curé de
Domfront.* 155

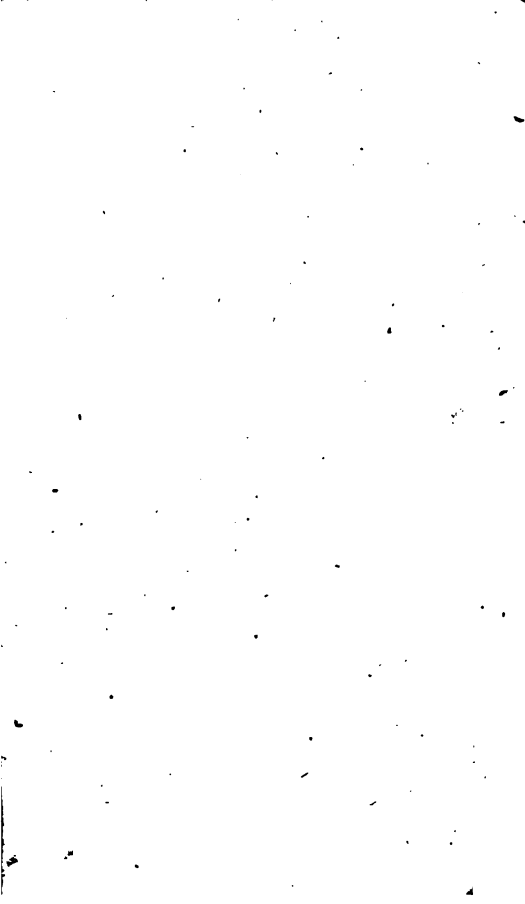
- CHAP. XV. *Arrivée d'un Opérateur dans l'hôtellerie. Suite de l'histoire de Destin & de l'Etoile.* 164
- CHAP. XVI. *L'ouverture du Théâtre, & autres choses qui ne sont pas de moindre conséquence.* 216
- CHAP. XVII. *Le mauvais succès qu'eut la civilité de Ragotin.* 223
- CHAP. XVIII. *Suite de l'histoire de Destin & de l'Etoile.* 228
- CHAP. XIX. *Quelques réflexions qui ne sont pas hors de propos. Nouvelle disgrâce de Ragotin, & autres choses que vous lirez, s'il vous plaît.* 249
- CHAP. XX. *Le plus court du présent Livre. Suite du trébuchement de Ragotin, & quelque chose de semblable qui arriva à Roquebrune.* 259
- CHAP. XXI. *Qui peut-être ne sera pas trouvé fort divertissant.* 263

§20 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XXII. *A. Trompeur, Trompeur & demi.* 269

CHAP. XXIII. *Malheur imprévu, qui fut cause qu'on ne joua point la comédie.* 308

Fin de la Table des Chapitres du premier Volume.



920873



